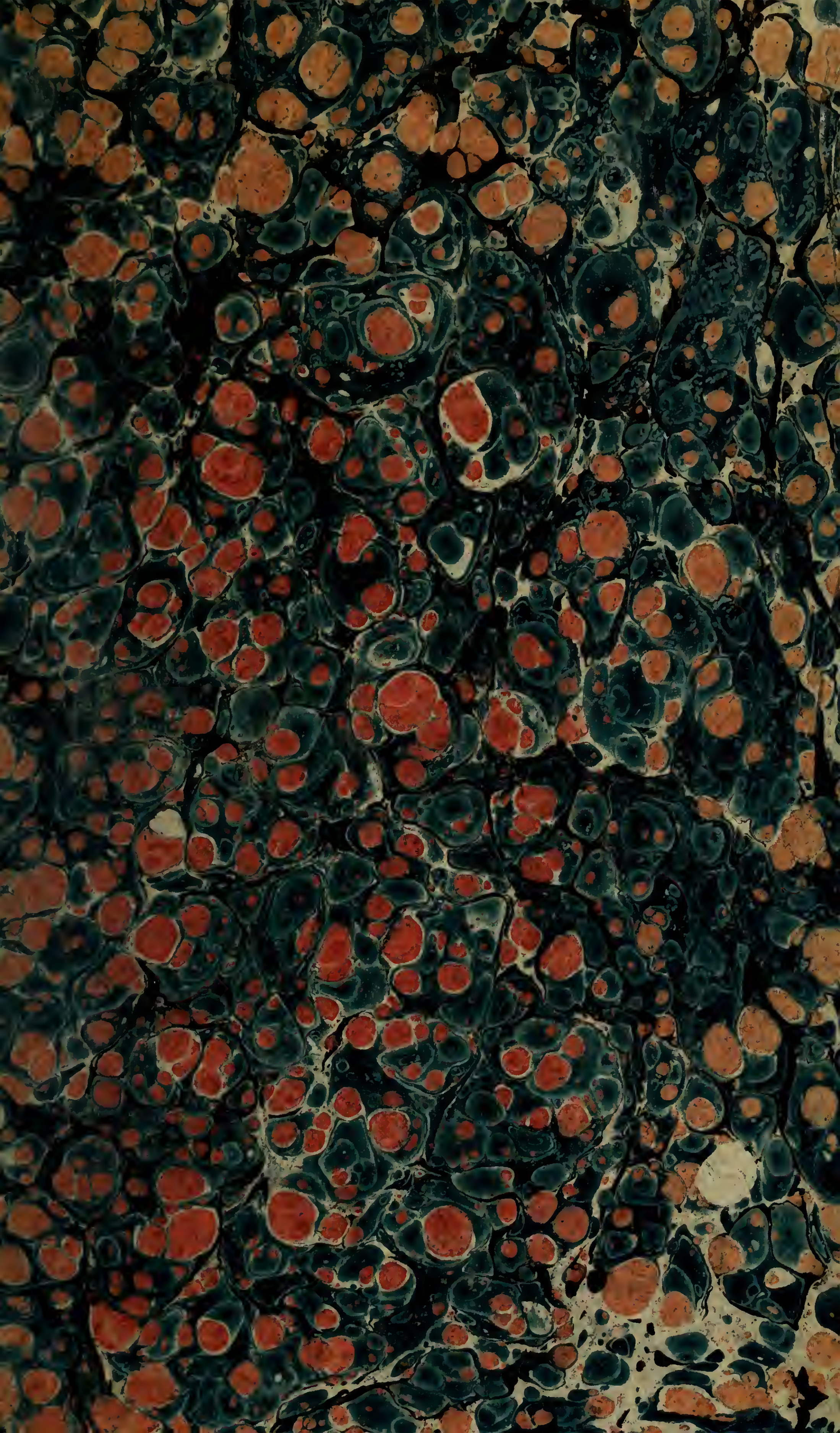






# LE

# FRATRICIDE.

# 2

A. PIHAN DE LA FOREST, IMPRIMEUR,
Rue des Noyers, 37.



H. Sellier.

LE PRINCE DE BRETAGNE.

Le fratricide vol 2 p 272. Imp par Aze.

*Hivert édit*

# LE FRATRICIDE

OU

# Gilles de Bretagne,

CHRONIQUE DU 15ᵉ SIÈCLE ;

SUIVI

DE LA FILLE DE MOAB,

PAR M. LE Vᵗᵉ WALSH.

3ᵉ ÉDITION,
Revue, corrigée et augmentée.

*Ornée de quatre Vignettes gravées à l'eau forte sur acier.*

2

Paris,
L. F. HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
55, QUAI DES AUGUSTINS.
1836.



# LE FRATRICIDE,

OU

# GILLES DE BRETAGNE.



## 25.

## Hospitalité violée.

> Shame and damnation
> On th'ungrateful guest.
> *Byron.*
>
> Honte et damnation à celui qui viole l'hospitalité.

On se fait à tout, même au malheur; Dieu a voulu qu'il en fût ainsi. L'habitude fait tout supporter, et la *sagesse* de ceux qui ne sont pas heureux, c'est la *résignation*. Gilles et Françoise, dans leur solitude du Guildo, ne demandaient pas à être plaints,

ils ne voulaient qu'être oubliés; mais la haine n'oublie pas, et il n'est pas de retraite si cachée où elle n'aille chercher ses victimes.

Le vieux château, si long-temps abandonné, avait repris un air de vie et de mouvement; les longues herbes ne croissaient plus dans les cours et entre les pierres du perron; la tristesse de l'antique demeure s'en allait peu à peu. Françoise avait déja trouvé du bien à faire, et le sentier qui conduisait du château à l'église n'avait plus de ronces pour entraver ses pas. Gilles avait parcouru les dunes et les falaises : la chasse et la pêche occupaient ses loisirs.

Les archers anglais envoyés par le roi Henri lui annonçaient que des chevaux d'une race légère et rapide allaient lui arriver. Il prenait donc son exil en patience, et se disait quelquefois: Si le reste de ma vie doit couler sans gloire, je me résignerai à la tranquillité que je goûte ici....

L'arbre fait pour fleurir au soleil peut encore vivre à l'ombre.

L'ombre s'avançait et allait s'étendre sur le fils des ducs... Le jour était pur et sans nuage; la mer, seulement ridée par le zéphyr, scintillait des rayons du grand astre : c'était beau comme un jour de fête, et cependant c'était le dernier jour de liberté pour le prince Gilles!.... Ah ! jeune infortuné, jouis donc de l'air que tu respires ! jouis de la lumière que tu vois ! bientôt tu regretteras cette brise qui joue dans ta chevelure, ces flots que tu entends à tes pieds, ces parfums de l'œillet sauvage qui viennent jusqu'à toi. Marche, marche dans ta force et dans ta liberté; use des derniers momens où tu es libre encore, bientôt une étroite prison te retiendra captif.... Et toi qui dans les temps de la prospérité as fait l'envie des peuples, à travers les barreaux de ton cachot, tu envieras bientôt le pauvre pâtre accablé sous le double poids de la fatigue et de la misère.

De tels pressentimens ne pesaient pas sur l'ame de Gilles. Depuis qu'il était au Guildo, ses amis et les gens de son service voyaient qu'il était comme résigné à son sort : son humeur était plus douce et plus égale qu'à Chantocé ; il commençait à voir que l'on peut être heureux ailleurs que dans les pompes agitées de la cour ; et tout en les regrettant il appréciait les charmes de la tranquillité. Avec les archers que le roi Henri lui avait envoyés, il était à s'exercer au tir de l'arc, dans la cour du château. Françoise et sa mère, Catherine de Rohan, assises au balcon, regardaient ce noble jeu ; plusieurs vassaux y assistaient aussi, car c'était un dimanche. Tout à coup, au milieu de la partie, on entendit frapper à la porte du pont, et quand il fut connu que c'étaient des hommes d'armes qui venaient de la part du roi, le prince sans défiance, ordonna de leur ouvrir et de les admettre dans le château, disant : Je tiens à honneur de recevoir en amis les

gens de mon oncle Charles de France.

Humfroy, auquel cet ordre était donné, hésitait à obéir.

Qu'attends-tu donc pour faire ce que je commande? dit Gilles au vieux serviteur.

— Ne vous déplaise, monseigneur et maître; mais ces gens d'armes sont en grand nombre, et....

—Voilà la première fois, Humfroy, que je t'entends trouver trop nombreux les hôtes qui frappent à notre porte. Est-ce que tu crains pour l'honneur de notre maison? Tu as tant d'amour-propre pour tes maîtres, que tu as peur sans doute que la réception ne soit pas digne de nous.

— Oh! ce n'est pas de cela que j'ai peur!..... Ici les coups redoublèrent à la porte, et les trompettes se firent entendre.

Que la porte soit ouverte à l'instant, s'écria le prince. Je ne veux pas qu'on puisse me supposer un seul instant de crainte. Pierre de Goulaine, va voir ce que

veulent ces hommes du roi. S'ils sont amis, je fais bien de t'envoyer à eux, car tu leur donneras bonne idée de notre Bretagne; s'ils étaient ennemis, je ferais encore bien de te dépêcher vers eux, car nul mieux que toi ne leur ferait rebrousser chemin.

Ayant donné cet ordre, Gilles abandonna la cour des jeux, reprit son manteau de prince, et alla retrouver Françoise qui, sans pouvoir s'en rendre compte, pensait aussi que ces hommes du roi étaient bien nombreux pour être admis dans l'enceinte du château. Elle ne confiait pas ses craintes à son époux; il l'aurait grondée d'avoir ainsi défiance du roi, et il aurait répété ce qu'il disait souvent: Mes ennemis ne pourront me nuire dans l'esprit de Charles VII; ma conduite envers lui parlera plus haut que la calomnie. N'est-ce pas pour ne pas servir contre lui que j'ai refusé l'épée de connétable d'Angleterre? Charles est faible, mais il n'est ni méchant, ni ingrat, et il n'oubliera pas ce que j'ai fait pour lui.

Raisonnant ainsi, le prince de Bretagne se laissait aller à la pente de son noble caractère, qui le menait à une confiance trop illimitée. A le voir ainsi sans soupçons, on aurait dit qu'il n'avait jamais eu que des amis et du bonheur; car la réserve et la défiance ne sont pas nées de la prospérité; celui qui aurait toujours été heureux, qu'aurait-il à redouter? La défiance n'est naturelle qu'à celui qui a été trompé: l'enfant qui n'a été nourri que de miel, peut-il soupçonner l'amertume de l'absynthe? Gilles de Bretagne n'avait pas été gâté par la fortune, mais son ame, généreuse et confiante à l'excès, n'avait pu être changée par elle; il y a des caractères plus forts que les événemens qui les pressent. Le prince attendait donc avec confiance le retour de Pierre de Goulaine. Il arriva bientôt. Très redouté seigneur, dit-il en rentrant dans la salle, c'est le sénéchal du Poitou qui commande aux quatre cents hommes d'armes que le roi envoie

pour défendre la côte, dans les environs du Guildo : on la dit menacée d'une descente des ennemis.

Par le sang de Dieu, répondit Gilles, mon oncle le roi de France pouvait s'éviter ce soin. Ne sommes-nous pas ici pour défendre nos champs et nos rochers? Mais enfin que ces soldats de France, tout inutiles qu'ils nous soient, trouvent hospitalité au Guildo; nos gens et nos archers coucheront sous la tente, et les nouveaux venus occuperont leurs quartiers jusqu'à demain matin. Alors ils iront où le roi les envoie.

Plaise à monseigneur, dit Pierre de Goulaine, que j'introduise près de lui le sénéchal du Poitou.

Qu'il entre, repartit le prince. Le sénéchal parut alors. Après s'être respectueusement incliné devant Gilles de Bretagne, il attendit en silence que la parole lui fût adressée; et quand il eut été questionné sur le but de sa mission, il raconta que le bruit

d'une descente des Anglais sur la côte de Bretagne avait répandu l'alarme à Chinon ; que le roi, son maître, se souvenant toujours du mal qu'ils avaient fait à la France, avait voulu joindre ses forces à celles du duc François, pour repousser l'ennemi ; que les quatre cents lances qu'il commandait étaient destinées à la défense du fort de Matignon ; qu'il s'y rendait, mais que connaissant la noble hospitalité du prince devant lequel il avait l'honneur de paraître, il n'avait pas voulu passer si près de sa demeure, sans venir l'assurer que les troupes qui venaient cantonner dans les environs du Guildo étaient des troupes amies.

Il doit en être ainsi, répliqua Gilles ; j'ai prouvé combien j'aimais la France. Si j'avais voulu tirer l'épée contre elle, je tiendrais aujourd'hui celle de connétable d'Angleterre. Quoique je ne sois pas invité aux fêtes royales, je n'ai point oublié les liens d'amitié et de parenté qui m'attachent au

roi Charles. Il ne les oubliera pas non plus : j'ai fait ce que devais, il fera de même.

— J'en suis garant, dit le sénéchal en mettant la main sur son cœur.

— Mon royal oncle n'a pas besoin de votre garantie, chevalier, répondit le prince breton. On sait que si la bonne foi était exilée du reste de la terre, elle se retrouverait dans le cœur d'un roi de France. Sire sénéchal, vous et une partie de vos hommes d'armes vous coucherez au château du Guildo; cette demeure maintenant n'est pas splendide, mais jadis les seigneurs de Dinan y ont tenu nombreuse garnison : ses tours ont été assiégées par les Anglais, et n'ont pu être prises; il en serait encore de même aujourd'hui. Pour nous défendre, nous nous suffirons toujours. Allez, sénéchal, faire poser les armes à vos soldats. J'ai donné mes ordres pour qu'ils soient traités en amis. Pierre de Goulaine, veillez à ce que mes intentions soient exactement remplies.

Pierre de Goulaine et le sénéchal du Poitou sortirent ensemble, et le prince resta dans la galerie avec Françoise et sa mère Catherine de Rohan, qui était arrivée la surveille au Guildo.

Pensez-vous que nous soyons ici en sûreté ? demanda madame Catherine à Gilles de Bretagne. Si les Anglais viennent à faire une descente, nous sommes bien voisins de la côte ; vous savez combien ils sont barbares, et le peu de respect qu'ils ont pour les femmes. Ma fille, votre jeune épouse, et moi nous ne resterions pas ici sans danger, si le débarquement avait lieu.

— Soyez rassurées et tranquilles, je ne crains nullement les Anglais.

— Non, vous les aimez même trop, vous avez trop grande confiance en eux; leur roi est votre meilleur ami.

— Je ne le cache pas, Henri d'Angleterre est pour moi comme un frère ; mais que dis-je, comme un frère! il est bien

mieux pour moi que les enfans de mon père! Henri m'a secouru, François m'a exilé : l'un s'occupe de mes besoins, même de mes plaisirs; l'autre n'a qu'une pensée, celle d'aggraver les ennuis et les misères de mon bannissement.

— Je sais tout cela, et je redoute souvent que le souvenir de l'accueil que vous a fait le roi Henri, et le juste ressentiment des torts du duc François, ne vous poussent dans une mauvaise route... Très redouté seigneur, vous m'avez donné le droit de vous parler comme une mère; comme une mère, je vous dirai : *Il est toujours dangereux d'aimer les étrangers.*

— Eh bien ! sage et prudente dame, comme un fils loyal et confiant, je vous répondrai qu'il est toujours mal d'être ingrat. Je le serais, si j'oubliais l'hospitalité du roi Henri ; mais soyez tranquille, ce ne sera point avec les intérêts de mon pays que je paierai ma dette de reconnaissance. Tout en aimant Henri, mon bras repous-

sera le premier Anglais qui mettra pied sur terre bretonne, armé et comme ennemi.

Il achevait de donner cette assurance, Humfroy entra, et rendit compte à son auguste maître des dispositions qu'il venait de prendre. Les cinquante archers anglais, et autant d'hommes d'armes bretons, abandonneraient leurs quartiers ordinaires, camperaient à l'entour du château ou coucheraient dans le village voisin. Les hommes du roi de France seraient ainsi logés sous le toit du Guildo. Des tables allaient être dressées pour eux dans les cours, sous les hangars et dans les longs passages. En signe d'alliance et de bonne amitié, les gens du prince breton s'asseyeraient au souper avec les gens du roi; et les mesures étaient prises pour que tout ce monde ne manquât de rien.

— Merveilleusement bien ordonné, dit Gilles à son vieux majordome. Grace à toi, je suis sûr que les Français vanteront notre hospitalité. Pendant que le roi de

France donne des fêtes où l'on ne m'invite pas, j'accueille et je nourris ses gens d'armes. Voilà comme j'aime à être en avance avec ceux qui y regardent avec moi : on dit que c'est duperie, moi je soutiens que c'est noblesse! Economie n'est pas plus faite pour les princes que froideur pour les cœurs généreux.

Dans toute autre circonstance, Humfroy eût été de l'avis de son maître, et eût vu avec plaisir le prince de Bretagne exerçant noblement l'hospitalité envers des étrangers nombreux ; car il pensait comme Gilles (et même un peu trop pour ses intérêts), qu'économie n'était pas vertu de prince; mais dans cette circonstance, il ne présidait aux apprêts de la réception du sénéchal et de sa troupe que par obéissance ; il sentait au fond de l'ame comme un pressentiment de trahison, et n'agissait qu'à regret. Le soir était venu ; Français et Bretons avaient déposé les armes, et s'étaient assis aux tables préparées. Le bruit

de tous ces hommes animés par la gaîté du repas montait jusque dans les appartemens supérieurs du château ; le vin ajoutait à la joie, et achevait de bannir toute réserve et toute défiance. Madame Catherine et sa fille s'étaient rassurées en voyant la bonne harmonie qui régnait entre les soldats des deux nations : sans aucune crainte, elles se retirèrent dans leurs chambres, car l'heure du coucher venait de sonner.

L'ordre de la retraite venait aussi d'être donné à la troupe; et après le bruit que firent tous ces hommes en se levant de table, le silence se rétablit peu à peu : on n'entendit plus dans le château que les pas de ceux qui étaient de garde à la porte des chambres. Humfroy donna un coup d'œil général, et se reprocha la défiance qu'il avait eue, quand il vit la manière paisible dont tout s'était passé et le calme qui régnait partout. Pierre de Goulaine et plusieurs autres chefs veillaient dans une chambre voisine du pont, et ne s'y étaient

retirés qu'après avoir placé des sentinelles dans les endroits où la sûreté semblait l'exiger.

L'obscurité était complète : il était près de minuit, tout semblait reposer. Le prince de Bretagne dormait d'un profond sommeil.

Tout à coup un bruit d'armes, des portes qui s'ouvrent et se referment avec fracas, des cris se font entendre. Gilles se réveille en sursaut, sa main a déja saisi son épée : il écoute, et les mots : Trahison ! trahison ! Aux armes ! aux armes ! parviennent jusqu'à lui. Il est debout..... Françoise n'a pas encore été réveillée...... Que fera-t-il ? S'il la quitte, qui la défendra ?... Il hésite.... sa porte s'ouvre ; il s'élance au-devant de celui qui l'a enfoncée : c'est Humfroy, blessé et couvert de sang. Mon maître ! mon maître ! s'écria-t-il, sauvez-vous, sauvez ma maîtresse et sa noble mère ! Venez, suivez-moi ! Les traîtres qui se sont emparés de Pierre de

Goulaine et des autres chevaliers bretons ne connaissent pas la *porte de Miséricorde*, profitons-en pour sauver la princesse. Oui, oui , sauvons-la , dit le prince ; et, la rage dans le cœur de ne pouvoir courir au-devant des traîtres, il va au lit de Françoise, et lui crie : Amie, éveille-toi, sois sans alarmes ; et, jetant sur elle un long manteau, il la prend dans ses bras ; il va l'emporter : sa mère, échevelée, en désordre, arrive en criant : Ma fille ! ma fille ! je veux mourir auprès d'elle... Ah ! prince, vous le voyez maintenant, ce sont des traîtres que vous avez reçus.... Ils viennent d'égorger le sire de Goulaine.... Ces paroles ont tout appris à Françoise ; elle serre ses bras autour de son époux. Défends-moi, défends-nous , lui dit-elle. Si tu restes avec nous, je n'aurai pas peur.. je ne mourrai pas...

— Par ici, par ici, crie Humfroy. Prince, suivez-moi : entendez-vous? Ils montent l'escalier. Au nom de Dieu , sui-

vez-moi, la porte de Misericorde n'est pas au pouvoir du perfide sénéchal.

A cet instant, la lueur d'un incendie éclaire toute la chambre : la partie du château par laquelle Humfroy voulait guider ses maîtres, pour leur faire gagner la porte de secours, est en feu.

Quelques jeunes pages, cinq ou six vieux soldats, des femmes, Marguerite, viennent d'accourir dans la chambre de la princesse : leurs cris, leur désespoir, ajoutent au désordre; le cliquetis des épées approche. Gilles n'y peut plus tenir. A peine vêtu, la poitrine nue et sans armure, il vient de mettre sa femme et sa mère entre les vieux soldats. Serrez-vous autour d'elles, dit-il. Humfroy, tiens-la toujours, et suis-moi de près. Mon épée va nous faire un chemin. Et, comme le lion qui défend ses petits, il s'élance : quelques chevaliers bretons se sont réunis sur les marches voisines de sa porte. Malgré le nombre des traîtres, malgré leurs

blessures, ils résistent encore. Pierre de Goulaine ne pouvant plus se tenir debout pour défendre son maître, est venu se coucher en travers de sa porte, et sa main tient encore son épée et porte des coups mortels. Le feu, dont la lueur devient de plus en plus vive, a été mis par le sénéchal à la chambre où les chefs bretons étaient restés à veiller. Il espérait ainsi les séparer de leur prince. Mais les cris de trahison! trahison! étaient parvenus jusqu'à eux, et il n'y avait eu ni flammes, ni lances, ni épées, capables de les retenir: ils étaient accourus mourir auprès de celui qu'ils avaient juré de défendre.

La vue de leur prince ranime leur courage. Les assaillans sont forcés de redescendre quelques marches. Les traîtres sont toujours lâches, crie Gilles de Bretagne. En avant! en avant! mes amis; serrez-vous à l'entour de celles que nous voulons sauver. Ne pensez pas à moi, je saurai me défendre. Et, parlant ainsi, il agite

son épée, qui brille des feux qui s'étendent et s'approchent: on dirait un foudre dans sa main puissante. Tous ceux qu'il peut atteindre tombent, beaucoup de ceux qui le voient fuient et se dérobent à ses coups.... Déja l'escalier se dégarnit; l'espoir de se frayer un passage redouble dans l'ame des vaillans Bretons. Mais la voix du sire de Goulaine s'est fait entendre ; elle a dominé tout ce tumulte, elle a été plus forte que toutes les clameurs : c'est le dernier cri de la fidélité ; elle répète : Trahison ! double trahison ! le sénéchal du Poitou a tourné le passage; le voici qui accourt par la chambre du prince : il était trop lâche pour l'attaquer en face. Amis, veillez sur nos maîtres... Tout moyen de retraite vous est enlevé: les passages les plus secrets ont été découverts, les traîtres commandés par le sénéchal, les remplissent... Tu n'en révèleras pas davantage, cria une autre voix : c'était celle du chevalier félon, enfonçant sa dague

dans la gorge de Pierre de Goulaine qui, blessé mortellement lors de la première surprise de la nuit, était accouru se coucher en travers la porte de ses seigneurs et maîtres, pour les défendre encore de son bras affaibli. Les soldats passèrent bientôt sur le corps inanimé de ce vaillant chevalier, modèle d'honneur dans sa vie, modèle de fidélité à sa mort. La foule qui débouchait par la chambre du prince grossissait toujours; elle était parvenue au groupe qui entourait Françoise de Dinan et sa mère. Les chevaliers de Lesneven, de Coëtquen, de Lantivi, couverts de blessures et perdant leur sang, se serraient de plus en plus autour du précieux dépôt qui était confié à leur garde; mais pressés de trop près, ils avaient été forcés de faire volte-face pour repousser ceux qui les assaillaient par derrière. Gilles, pour se frayer un chemin, allait toujours de l'avant, frappant d'estoc et de taille. Tout à coup il s'aperçut qu'il était séparé de quel-

ques pas de Françoise, et revint vers elle. Les Français, le voyant reculer, crièrent: Le prince est blesé ! et leur courage se ranimant, ils remontèrent les marches qu'ils avaient été forcés de descendre. Alors Gilles, sa femme, sa belle-mère et le petit groupe de leurs fidèles amis, se trouvèrent enveloppés de toutes parts. Les cris, le tumulte, le désordre, étaient affreux. La foule était si grande et si pressée dans l'escalier tournant, que les bras n'avaient plus de place pour se mouvoir et frapper. Les ennemis se touchaient corps à corps, et s'entre-déchiraient de leurs mains... Celui qui venait d'être frappé de mort ne pouvait tomber à terre, et, soutenu debout par ceux qui l'entouraient, il semblait combattre encore; d'autres, renversés sur les marches avant que la foule ne fût aussi nombreuse, poussaient d'horribles cris, et étaient bientôt étouffés sous les pieds. La lueur de l'incendie était la seule lumière qui éclairât cette scène de carnage et

de désolation. Les flots grossissant sans cesse, ont débordé le groupe qui entoure la princesse... ils ont repoussé Gilles de Bretagne... La foule se glisse entre eux, s'accroît et sépare de plus en plus l'époux de l'épouse. La rage de l'un, le désespoir de l'autre, ne peuvent se peindre.... déja ils ne se voient plus. Le prince, ne pouvant se servir de son épée est saisi par le corps et entraîné. Le sang de Lantivi, de Coëtquen, du vieil Humfroy, a rejailli sur la malheureuse Françoise; ils sont tombés, et les mains du perfide sénéchal se sont étendues sur elle, par dessus les corps des morts et des mourans. Elle est ramenée à sa chambre : elle n'entend plus la voix, elle ne voit plus l'épée de son bien-aimé seigneur; et croyant qu'elle n'a désormais qu'à mourir, elle se laisse tomber sur le plancher inondé de sang.

Sa mère est auprès d'elle...

Ah! mère infortunée, ne quitte pas ta fille, reste toujours à ses côtés, veille sur

elle et sur l'enfant qu'elle porte dans son sein... elle a besoin de tous tes soins, de tout ton amour : elle ne reverra plus son époux. L'enfant, s'il vient à naître, ne sera point remis dans les bras de son père..... Gilles de Bretagne est désarmé, le fils des ducs, la fleur des chevaliers, a été vaincu, accablé par le nombre : la porte d'un cachot vient de se refermer sur lui!...

Si vous avez vu le lion s'agiter et se ruer dans la fosse où il est tombé, si vous avez entendu ses rugissemens terribles, vous pourrez vous faire une idée du prince de Bretagne dans l'étroite prison où les traîtres l'ont jeté. Ah! s'écrie-t-il en écumant de rage et en frappant les murailles avec le tronçon d'épée qu'on n'a pu arracher de sa main, ah! malédiction! malédiction sur les perfides qui ont abusé de ma bonne foi! qui ont violé les droits sacrés de l'hospitalité! Mon frère! mon frère! ceci est votre ouvrage! je reconnais vos coups..... Je les défie... Mais les lâches, ils vont se

venger sur des femmes! Françoise! ô ma bien-aimée! ne courbe pas ton front devant eux! sois fière, que nos ennemis n'aient pas une prière de toi; ne te laisse pas abattre par la douleur; tu dois vivre pour moi et pour l'enfant que le ciel nous promet... Amie, fie-toi à moi, je saurai briser mes fers; je me vengerai des lâches et des traîtres. Malédiction! malédiction sur eux!



## 26.

# La Captivité.

> Deposuit potentes de sede.
> *Cantique de la Vierge.*
>
> Il a fait descendre les puissans de leur trône.

J'ai comparé le prince Gilles, renfermé dans une prison et gardé par les traîtres, au superbe roi des animaux, tombé dans un piége du désert. La rage, la fureur, les rugissemens du lion, quand il se voit dans cet étroit espace, lui qui était maître de l'immensité des sables et des forêts, m'ont semblé pouvoir donner une idée des

transports, des emportemens de ce jeune prince, né pour le pouvoir et pour le commandement, tout à coup précipité dans les fers, étroitement gardé, indignement trahi par ceux qu'il venait de recevoir dans sa demeure. Mais à qui pourrai-je comparer la douce Françoise? Malgré sa grande piété, elle n'est pas encore résignée. Après les coups de la tempête, le roseau ne se relève pas tout de suite; pendant quelque temps, on le voit couché sur la terre: on croirait qu'il est déraciné, et que les zéphirs ne le balanceront plus..... mais il n'a pas rompu, il n'a fait que plier, et sa tige se redressera de nouveau et fleurira encore sur le bord des ondes.

Vaincue par l'excès de sa douleur et de son désespoir, la princesse de Bretagne était tombée sans mouvement et sans voix, alors que son époux bien-aimé, que son défenseur, que celui qui était tout pour elle, entraîné par les soldats du perfide

sénéchal, avait disparu à ses yeux. A cet instant, elle avait senti un de ces cruels déchiremens qui font croire que l'on va mourir, et elle s'était dit au milieu du carnage qui l'environnait : J'aime mieux la mort que de vivre sans lui !

Quand elle revint à elle, ce n'était pas sa mère qui la tenait dans ses bras, c'était la vieille Marguerite. Madame Catherine de Rohan avait été frappée et blessée dans la mêlée, et gisait encore comme morte, au milieu des débris et du sang qui remplissaient la chambre du prince. A cette vue, Françoise s'oubliant elle-même, ne pensa plus qu'à sa mère, et dit à Marguerite : C'est elle qu'il faut soigner; et, avec cette force et cette précipitation que donne la fièvre du malheur, elle aida à porter sur le lit le corps inanimé de celle de qui elle tenait la vie.

D'impassibles hommes d'armes, placés aux portes de la chambre, voyaient sans être émus ces scènes de désolation. Appuyés

sur leurs lances, ils n'étaient occupés que d'une pensée, c'était d'empêcher ces femmes de passer le seuil de la porte où ils étaient de garde. La fille des comtes de Dinan ayant pris dans une niche, près du lit, une coupe de vermeil qui avait échappé au pillage, alla demander à un des gardes de la laisser sortir pour avoir un peu d'eau pour sa mère.

— Elle n'en a pas besoin, dit le soldat; mais moi, j'ai besoin de cette coupe, donne-la; et le barbare l'arracha des mains de la princesse.

—Oh! si c'est de l'or que vous voulez, je vous en donnerai encore; mais, au nom de Dieu! laissez-moi avoir un peu d'eau pour ma pauvre mère; voyez comme elle est là étendue, sans mouvement.

—Eh! qu'est-ce que cela nous fait à nous, que cette vieille femme soit morte ou en vie? On nous a ordonné de ne pas te laisser sortir, tu ne sortiras pas pour tout l'or du monde..... Mais cet or que tu

as, que tu nous offres, tu vas nous le donner à l'instant, ou bien le corps de ta mère et le tien passeront par cette croisée, et feront place sur ce lit au sénéchal, notre vaillant chef. Allons vite, vite, où est cet or que tu possèdes? Et parlant ainsi, les deux soldats avaient saisi les bras de la malheureuse Françoise, et chacun la tirait de son côté, en répétant : Ton or; donne-nous ton or, ou tu vas mourir.....

Dans cet instant, madame Catherine revint de son évanouissement, et s'écria : Ma fille! ma fille!

— Vous l'entendez, dit Françoise aux barbares qui la retenaient encore; vous l'entendez, elle m'appelle... laissez-moi la secourir.

— Quand tu nous auras livré tout ce que tu possèdes, répondirent les hommes d'armes.

— Tenez, tenez, voilà tout ce qui me reste, dit la princesse; prenez ces bracelets, cette ceinture d'or et ces pierres précieuses;

mais au nom de la mère qui a élevé votre enfance, laissez-moi secourir la mienne.

— Vas-y donc, et recommande-lui de se taire; nous ne voulons point ici de cris et de gémissemens. Telle fut la réponse de ces deux être cruels qui étendirent leurs mains ensanglantées pour se partager les objets qui leur étaient livrés.

Une grande diversion à notre propre infortune, c'est de donner des soins à l'infortune des autres. En soignant sa mère, Françoise pensait moins à sa cruelle position; mais une simple question de madame Catherine lui rappela tout son malheur. Où est-il? demanda-t-elle, où est le prince? lui seul peut nous protéger. A-t-il succombé en nous défendant?... Hélas! Françoise ne savait pas plus qu'elle où était maintenant son époux, son protecteur, son défenseur, celui qui était tout pour elle ici-bas. Était-il encore au château? ou déja en était-il éloigné? elle l'ignorait encore.

Ah ! ma mère ! s'écria-t-elle avec un accent douloureux, par vos affreuses craintes, ne m'ôtez pas la force de vous secourir... Mais, Dieu ! je n'avais encore osé avoir cette terrible pensée, qu'il eût péri en voulant nous sauver!... Ma mère, et vous, Marguerite, dites-moi, savez-vous quelque chose qui puisse vous faire croire à un tel malheur ? avez-vous vu les lances et les épées toucher sa poitrine et approcher de son cœur? Quand je l'ai vu, au moment où on l'entraînait, il n'était pas encore blessé, du moins je n'ai pas vu son sang! Mais, oh! ma mère, vous avez raison, il a peut-être succombé en nous défendant. S'il en est ainsi, je n'ai plus qu'à mourir; et disant ces paroles, Françoise se tordait les bras de désespoir, et les sanglots la suffoquaient.

— Je n'ai rien dit de pareil, ma fille, je suis bien loin de croire que l'on ait attenté aux jours du prince, s'empressa d'ajouter Catherine de Rohan. Amie, calme-toi ;

rappelle-toi les derniers mots qu'il t'a adressés quand on vous a si cruellement séparés; ne t'a-t-il pas dit :

*Conserve-toi pour l'enfant que le ciel nous promet; sois tranquille, je saurai briser les fers que l'on veut me donner, je saurai revenir à toi!* Oh! oui, chère Françoise, il reviendra à toi; ne pleure plus ainsi, ta douleur donnerait la mort à ton enfant.

Et la mère, en parlant de la sorte, attirait sa fille près d'elle, essuyait ses larmes avec ses baisers, et de ses mains tremblantes détachait les liens qui auraient pu gêner la respiration de l'épouse éplorée.

Pendant ces soins si touchans de l'amour maternel, un des gardes dit à l'autre (et Marguerite l'entendit) : Vois-tu cette lumière tout en haut du château? c'est là que l'on vient de conduire ce traître de prince breton qui veut ramener en France ces maudits Anglais. Sais-tu bien que c'est un lion que cet homme-là : comme il se

battait, comme il frappait fort au milieu de la mêlée; je suis encore tout étourdi d'un coup qu'il m'a porté. Le sénéchal du Poitou n'osait en approcher; et tout brave qu'il est, il se contentait de nous crier de loin : Emparez-vous de lui, mais gardez-vous de toucher à un cheveu de sa tête.

A ces mots, la vieille nourrice dit tout bas à la princesse : Avez-vous entendu, madame? il y a ordre de respecter les jours du prince.

— Chut! chut! répondit Françoise; quand on parle de lui, j'entends mieux que tout autre. Faisons semblant de ne point écouter, et tâchons de ne pas perdre un mot de ce que disent ces hommes.

Les soldats continuèrent à causer entre eux. Il sera habile, disait l'un, s'il s'échappe de là; il a beau être leste et agile comme un jeune chevreuil, il ne pourra sauter de là en liberté.

— Oh ! non, le voilà prisonnier pour long-temps ; car notre roi Charles VII n'aime pas les Anglais ni ceux qui les appellent en France, et le sénéchal du Poitou s'entend à garder les oiseaux en cage ; c'est toujours lui qui est chargé de faire ces coups-là.

— Par saint Denis ! c'est qu'il n'y a pas beaucoup de chevaliers à la cour de France qui se soucient de faire un pareil métier. Sais-tu bien que ce n'est pas beau de venir ainsi demander l'hospitalité et de donner ensuite des fers à celui qui vous a reçu ? Quant à moi, quoique je ne sois qu'un pauvre soldat, ça me répugnait ce soir de me battre contre ces braves gens qui nous avaient donné à souper.

— Tu es bien bon de t'occuper de ces choses-là ; est-ce que cela nous regarde, nous ? On nous a remis une lance, nous la portons ; on nous commande de frapper, nous frappons ; avec un ordre de mon chef, je me battrais contre le bon Dieu lui-

même; et quoique le vin du Breton fût bon, quoique le maître du château ait été noblement hospitalier envers nous, ça ne m'aurait pas empêché de taper sur lui comme sur un autre, si le sénéchal du Poitou, avant de nous mettre à l'œuvre, ne nous eût pas expressément défendu de faire tomber un seul cheveu de la tête du prince.

— C'est qu'il veut le rendre tout entier au roi d'Angleterre; car on dit qu'il ne restera pas long-temps en prison, et que le roi Charles lui dira : Puisque tu aimes les Anglais, va-t'en les trouver.

Ici Françoise redoubla d'attention, et serra le bras de sa mère qui faisait semblant de dormir auprès d'elle.

Le soldat continua : Il y a toujours quelques bonnes raisons pour que les chaînes qui tiennent si bien et si dur sur les bras des pauvres gens, tombent vite de dessus les bras des princes : on dirait que l'or est plus fort que le fer.

— Pour ce coup, ta remarque ne sera pas vraie, et celui-ci sera prisonnier pour long-temps, non par le fait du roi Charles, car tu sais bien qu'il n'est pas méchant, et que si sa belle lui dit : « C'est pitié de garder en prison un si gentil prince que Gilles de Bretagne, qu'il le mettra tout de suite en liberté ; mais ce sera la haine du duc François : il déteste son frère, et ce sera lui qui tiendra la porte de la prison fermée.

— Oh ! la haine d'un frère ne dure pas.

— C'est ce qui te trompe, elle dure plus que celle de tout autre. Quand deux frères ne sont pas amis, il n'y a pas de pires ennemis ; et si le roi Charles voulait renvoyer le prince Gilles en Angleterre, je suis sûr que le duc de Bretagne s'y opposerait. On dit que, par son ordre, on prépare déja une *belle prison* à Rennes ; c'est là qu'il veut loger son frère....

(Françoise écoutait toujours.)

— Mais reste à savoir, répliqua le moins farouche de ces deux hommes, si le peuple de Bretagne souffrira que l'on garde ainsi sous clef son prince favori; car on assure qu'il est fort aimé des petites gens et des hommes d'armes.

— C'est justement cet amour-là qui lui portera malheur. Le duc François ne voudra pas que son frère possède ce qu'il ne possède pas lui-même; et quant à ce que souffrira le peuple, on ne s'en inquiète pas, le peuple souffre tout : nos lances et les épées de nos chefs ne sont-elles pas là pour réprimer ses élans, et lui ordonner de ne rien faire et de se taire?

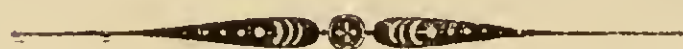
— Malgré cela, je conseillerais à messire le sénéchal de donner demain une bonne escorte à son prisonnier, quand il va le conduire à Rennes; il trouvera dans les campagnes bien des amis du prince.... et ces Anglais qu'il avait fait venir....

— Quant à ceux-là, ils ne le délivreront pas; car ils ont tous été massacrés

cette nuit. Tu sais comme ils ont bu à souper, c'était le dernier coup qu'ils buvaient en France ; ils sont allés chez le diable avec tout le vin qu'ils avaient pris : c'est en enfer qu'ils se dégriseront... En faisant cette plaisanterie, le soldat riait aux éclats, et ce rire était affreux dans cette chambre remplie de sang et de débris, auprès de femmes éplorées, et à deux pas du corps inanimé du vieux Pierre de Goulaine. Le jour commençait déja à poindre, et ses premières lueurs éclairaient cette scène de désolation.

Le jour qui renaît apporte toujours un peu d'espérance au cœur le plus malheureux. Françoise l'éprouvait. Ce qu'elle avait entendu dire aux deux soldats lui avait prouvé que l'on n'en voulait pas aux jours du prince, et cette assurance était une consolation. Aussi, dans sa demeure dévastée et à moitié brûlée, dans cette chambre où son époux bien-aimé n'était plus, la princesse chrétienne sentit un

mouvement de reconnaissance, et dit en joignant les mains et regardant le ciel: Mon Dieu, je vous remercie; car il vit encore.



# 27.

## Résignation.

> Les peines de ce monde sont semblables aux eaux de la mer ; elles perdent de leur amertume en s'élevant vers le ciel !
>
> *Goëthe.*

Nous venons d'entendre la pieuse Françoise remercier Dieu d'avoir conservé les jours de son époux ; lui n'en était pas encore là, sa bouche n'avait pas encore prononcé une prière, un mot de résignation. Le torrent est plus long-temps à calmer ses ondes que le ruisseau de la vallée, et cependant l'orage les agite tous les deux. Le prince, le regard en feu, la poitrine

oppressée, marchait à grands pas dans la chambre haute où il avait été conduit et renfermé. A ceux qui le gardaient, il répétait sans cesse : Que votre chef paraisse donc devant moi, qu'il vienne sans crainte : vous le voyez bien, je ne suis plus armé, ce tronçon de ma vieille épée ne doit pas lui faire peur; qu'il vienne entouré de ses gardes, je jure de ne pas lever la main sur lui; mais je veux voir l'ordre du roi de France, mon oncle, et jusqu'à ce moment mon ami. Ce n'est pas lui qui a pu ordonner la trahison dont je suis la victime... Allez, dites au sénéchal du Poitou que je le somme de me faire connaître l'ordre dont il est porteur.

Mais comme s'ils ne le connaissaient pas, les gardes restaient immobiles à sa porte. Un d'eux lui répondit seulement :

Le chef viendra ; mais à présent, il dort et se repose.

Il dort et se repose, répéta Gilles avec indignation ; il a donc une grande habi-

tude de trahison, pour que la honte et les remords ne l'empêchent pas de dormir. La foi trahie, l'hospitalité violée, des hommes sans armes massacrés, des femmes frappées et insultées, voilà ses exploits de cette nuit ! Ah ! si après de pareilles œuvres, il peut dormir en paix, il faut que cette paix et ce sommeil lui viennent de l'enfer : c'est le repos que Satan accorde à ceux qui se donnent à lui, pour qu'ils retrouvent les forces nécessaires à l'accomplissement de quelques nouveaux crimes.

Maintenant que l'ordre avait succédé au pillage, et la tranquillité au tumulte de l'ivresse, les hommes mêmes qui étaient coupables de trahison, de meurtre et de pillage, en étaient honteux, et pour avoir moins de remords, ils rejetaient tout l'odieux sur leurs chefs. Aussi écoutaient-ils, sans avoir l'air de s'en offenser, les malédictions que le prince appelait sur la tête du sénéchal.

Une grande partie de la matinée se passa

sans que Gilles vît d'autres personnes que de simples soldats qui se relevaient, de deux heures en deux heures, pour le garder. A plusieurs de ces hommes, il avait demandé s'ils avaient aperçu la princesse, s'ils savaient où elle était, et comment elle avait supporté les horreurs de la nuit. Mais comme Françoise n'était pas sortie de sa chambre, ces soldats ne pouvaient lui répondre de manière à le satisfaire : il restait donc avec toutes ses inquiétudes. A chaque instant, il se levait du fauteuil qu'on lui avait laissé, et allait vers la petite fenêtre, dont la vue, à travers les barreaux de fer, donnait sur l'intérieur de la cour ; il regardait, revenait s'asseoir, et retournait regarder encore. Dans cette cruelle impatience, il se disait en lui-même : Françoise fera comme moi, elle cherchera de son côté à m'apercevoir pour me tranquilliser. Pendant nos jours de paix et de bonheur, une chose avait manqué à notre félicité, et, comme pour adoucir

l'exil, Dieu venait de bénir notre union, un enfant nous était promis, Françoise l'avait senti tressaillir dans son sein! Hélas! c'est dans ce moment de bonheur que le sort nous sépare! la frayeur, le désespoir, les mauvais traitemens qu'elle a dû éprouver, ont pu détruire toutes nos espérances! Ah! Dieu de bonté, veille sur la jeune épouse qui sera bientôt mère!..

Ainsi, ce guerrier endurci contre lui-même, cet homme indignement trahi, au milieu de sa juste indignation, trouve un mot de prière pour celle qu'il aime; et pour lui, il n'avait rien imploré du ciel. Dans son irritation et ses emportemens, il l'accusait plutôt; mais une pensée tendre, l'idée d'un petit enfant qui va naître et bientôt nous sourire, ramène l'ame vers Dieu. Quand le cœur s'ouvre à l'amour paternel, comment serait-il impie? La reconnaissance et l'espérance n'y viennent-elles pas ensemble? Ne sent-on pas alors le besoin de remercier Dieu et d'es-

pérer en sa bonté pour l'être qui va doubler notre existence ? Celui qui dans son égarement croirait pouvoir se passer de la protection divine, l'implorerait pour son fils !

Pendant que le prince pensait aux moyens de revoir Françoise qui lui était devenue plus chère que jamais, il entendit une clochette que l'on sonnait en marchant dans la cour ; il alla regarder à la fenêtre, et il vit l'abbé de Bouguien, vêtu d'une aube blanche, portant dans ses mains un saint-ciboire ; un homme le précédait avec une croix. Cet homme semblait âgé, sa tête découverte laissait voir un front chauve; le vieillard marchait avec peine, et paraissait blessé. Derrière le prêtre, venaient deux enfans en surplis : l'un portait l'eau bénite, et l'autre la cloche qu'il agitait. Le premier mouvement de Gilles, à cette vue, fut un mouvement de frayeur. Ah ! Dieu, si c'était à elle que l'on portât le saint viatique ! si la frayeur et les mauvais traite-

mens de la nuit l'avaient mise en danger !.. Mais non, une fenêtre du corps du logis, celle de la chambre de la princesse, s'ouvre, et la pieuse Françoise vient se mettre à genoux sur le balcon. Sa mère et la vieille Marguerite sont à ses côtés. Deux soldats la surveillent. Tout en priant, l'épouse fidèle et inquiète regarde si elle ne verra pas son époux bien-aimé ; car elle a ressenti la même crainte, la même frayeur que le prince. C'est peut-être à lui que l'on va donner les derniers sacremens; celui qui a si vaillamment combattu peut avoir été mortellement blessé. Ses regards cherchent partout. Elle se souvient que pendant la nuit, elle a entendu dire à un de ses gardes que l'auguste prisonnier avait été mis dans une chambre haute : c'est vers ces chambres qu'elle fixe le plus les yeux ; enfin ils ont reconnu Gilles : c'est lui qu'elle voit derrière ces barreaux de fer; ses deux mains sont jointes en dehors de la grille, la couleur de ses vêtemens, ses che-

veux noirs, sa haute taille, et plus encore son propre cœur, achèvent de lui persuader que c'est là son époux. Bientôt les mains qui étaient pieusement jointes ne le sont plus; elles s'agitent et font des signes, la princesse y répond; les gardes s'en aperçoivent, et la font rentrer. Elle obéit à regret; mais toute la surveillance de ses geôliers n'a pu l'empêcher de découvrir celui qu'elle cherchait. Maintenant elle saura le trouver par la pensée; elle connaît la chambre où il est renfermé, c'est celle que l'on appelle au château la chambre de *la Folle*. Une fille des seigneurs de Dinan y a vécu long-temps; les murs sont encore tout recouverts de devises d'amour; car c'était l'amour qui lui avait ôté la raison. Cette prison sera moins triste, moins malsaine qu'un cachot; de temps en temps elle pourra entrevoir celui qui y est détenu; enfin, dans ce cœur qui avait été frappé de manière à être brisé de douleur, l'espoir commence à renaître. De son côté,

Gilles est plus calme : la seule vue de sa bien-aimée a produit cette paix. On dit que lorsqu'un ange descend du ciel pour retirer une ame du purgatoire, les flammes s'apaisent à l'aspect du messager divin ; il en est de même de nos peines : la vue de l'objet aimé les diminue par un simple regard.

Le prince de Bretagne, moins tourmenté de désespoir, dit à un de ses geôliers : Votre chef ne veut pas, n'ose pas paraître devant moi ; mais il ne me refusera pas, sous peine de sa damnation éternelle, ce que tout chrétien a droit de demander, la présence d'un prêtre ; je veux que le ministre de Dieu m'apporte la croix, et qu'il vienne me parler de résignation, j'ai besoin d'apprendre à en avoir. Peut-être le saint aumônier m'enseignera-t-il aussi à pardonner à ceux qui se sont faits mes ennemis ; alors je ne maudirai plus ceux qui m'ont si lâchement trahi.

Le soldat obéit, car alors on pensait que la religion était ce qu'il y avait de plus nécessaire au malheureux captif; et quand on se croyait permis de tourmenter son corps, et par la profondeur des cachots, et par le poids des chaînes, on aurait tremblé d'empêcher une consolation spirituelle d'arriver à l'ame du prisonnier. Le sénéchal du Poitou ne crut donc pas pouvoir se refuser au pieux désir du prince; il fit appeler l'aumônier qui finissait d'administrer les soldats dangereusement blessés dans le combat de la nuit, et il lui dit : Révérend père, le prince Gilles de Bretagne vous désire auprès de lui, il veut que vous lui portiez la croix, et qu'en face de ce signe de souffrance vous lui enseigniez à souffrir.. . Ainsi allez près de lui, ne lui parlez que de ses intérêts du ciel. Si vous vous mêlez d'autre chose.... malheur à vous.

— Je connais mes devoirs, sire sénéchal, répondit le prêtre.

— Et moi les miens. Vous pouvez *délier* pour là haut, ajouta le sénéchal, en montrant le ciel; mais pour ici-bas, c'est moi qui lie et qui délie; ainsi ne pensez pas à toucher aux liens, ils sont noués de manière à n'être pas détachés de long-temps.

Le prêtre, en priant Dieu de parler à ce cœur froid et perfide, descendit à la chapelle et s'empressa de faire appeler Humfroy; car c'était lui que le prince avait vu à travers les barreaux de sa prison portant la croix, précédant le saint viatique que l'on allait alors administrer aux soldats mourant des blessures reçues pendant la nuit précédente.

Cet homme, aussi intrépide que fidèle, avait vaillamment combattu pour défendre ses maîtres, et avait été blessé dans la mêlée; mais sa blessure ne lui semblait rien. Ce qui lui faisait mal, ce qui lui semblait devoir lui être mortel, c'était cette pensée : *me voilà pour jamais séparé de*

*ceux auxquels j'avais attaché ma vie.* Aussi pour les revoir, pour ne pas être éloigné de ses seigneurs et maîtres, il était résolu à employer tous les moyens. Il avait pensé que puisqu'il ne pouvait plus tenir l'épée pour les défendre, il devait leur porter la croix pour les consoler. Il avait donc demandé au vénérable aumônier l'honneur d'être porte-croix, et de l'accompagner ainsi, et chez la princesse Françoise et chez le prince de Bretagne, s'ils venaient à requérir les consolations de l'église.

Quand l'abbé de Bouguien lui eut dit que le prince Gilles avait fait appeler un prêtre, d'abord son sang s'arrêta, car il crut que son maître était mourant; mais il fut promptement rassuré par l'aumônier, et alors ce fut de la joie qu'il ressentit. L'idée de revoir, de pouvoir être utile, et de servir encore son prince, souleva de dessus son cœur ce poids d'inactivité qui l'oppressait. Sa vie c'était le dévouement;

son premier besoin, c'était d'agir pour le témoigner; et lorsque l'occasion s'en présentait, c'était le bonheur qui lui revenait, la santé qui lui était rendue.

Précédé de la croix, le pieux abbé de Bouguien, avec l'étole et le surplis, monta à la prison du prince. Les soldats placés en sentinelles dans les corridors et les escaliers, lui rendaient le salut des armes, quand il venait à passer devant eux. Arrivé à la chambre où Gilles était renfermé, la porte s'ouvrit aussitôt, et le prêtre et son vieil acolyte se présentèrent devant le prince de Bretagne.

Que Dieu soit avec vous, messire, dit l'aumônier en bénissant le noble captif.

— Qu'il soit aussi avec vous, qui venez me consoler, répondit Gilles; que la force et la paix du seigneur soient surtout avec celle dont je suis séparé. Mon révérend père, l'avez-vous vue? Ah! ne l'abandonnez pas..... Dans mon malheur je vous ai

fait appeler pour me parler de Dieu et de résignation .... mais je vous en supplie, parlez-moi d'elle aussi .... et d'espérance, car j'en ai grand besoin....

A cet instant, Humfroy ne retint plus que d'une main la croix dont il appuyait le pied d'argent sur le plancher, et de son autre main il essuya les larmes que ses yeux ne pouvaient plus contenir.

Très redouté seigneur, repartit l'aumônier, l'orage ne brise pas le roseau, quand la main de Dieu le soutient et le protège. J'ai vu ce matin votre noble et pieuse épouse, elle ne fait plus entendre des cris de désespoir en pensant à votre séparation. Elle pleure, mais ses larmes ne sont pas sans résignation, car elle a ressaisi l'espoir. Elle parle d'aller trouver le duc de Bretagne, d'aller se jeter à ses genoux, et d'obtenir votre grace, ou de lui, ou du roi Charles VII.

— Ma grace! qu'elle ne la demande jamais, dit Gilles avec fierté, je veux justice,

je veux punition des traîtres, je veux réparation, je veux vengeance.

— Ne chargez pas celui qui vous vient au nom de Jésus-Christ, de redire à d'autres des paroles de vengeance. Mon ministère est de chercher à consoler et à bénir, voilà tout.

— C'est moi qu'il faut charger du soin de hâter le jour de la vengeance, ô mon très redouté et très aimé maître, ajouta Humfroy; c'est moi qui ai vu la trahison, qui dois aider à vous venger....

— Vieillard ! s'écria le prêtre, laisse donc tomber le signe que tu portes; tes mains tiennent la croix, et tu parles de vengeance !!..

— La punition des traîtres est un devoir des rois, repartit le vieux chrétien, voilà ce que j'irai demander avec ma noble maîtresse au roi de France, si mon maître le permet.

— Bon et loyal Humfroy, je te remercie, dit le prince; si la liberté tarde à m'ê-

tre rendue (ce que je ne puis croire, puisque je ne me reproche rien), je pourrai consentir à laisser faire quelques démarches auprès du roi; mais jamais auprès de mon frère. Je ne veux rien de lui : c'est de sa main qu'est parti le coup qui me frappe.....

— Monseigneur se trompe, se hâta de dire l'abbé de Bouguien. J'ai vu l'ordre d'arrestation, il est signé de Charles.

— Mais qui l'a demandé? Qui l'a arraché à Charles! demanda le prince.

Le prêtre ne répondit rien.

— Qui l'a apporté au sénéchal du Poitou? dit encore Humfroy. Qui est-ce qui s'est chargé de cet ordre de trahison? Je l'ai appris des propres soldats du sénéchal, c'est Jean Hingant lui-même.

— Jean Hingant, répéta Gilles de Bretagne, un officier de ma maison! Allons! il ne manquera rien à la trahison!

— Non, non, comme le dit mon très

redouté seigneur, il ne manquera rien à la trahison, répliqua le majordome; Arthur de Montauban et Olivier de Méel seront aussi maudits par tous ceux qui vous aiment, car ils ont été traîtres à l'amitié.....

— Ne maudissons personne, dit le prêtre, employons mieux le peu de temps qui nous est accordé ; les geôliers comptent les instans que nous passons avec monseigneur ; c'est au nom de Dieu dont je suis le ministre que je viens lui recommander la résignation : non-seulement elle adoucit toutes nos misères, mais elle aide souvent à les faire finir : l'homme qui ne se résigne pas, l'homme qui s'irrite et se met en colère contre le destin, ne fait qu'aggraver ses maux et en prolonger la durée ; l'irritation et l'emportement sont de mauvais conseillers, la résignation mène à la sagesse et la sagesse mène souvent au succès. Très redouté seigneur, écoutez donc la voix de votre vieux gouverneur; quand

vous étiez enfant, je vous ai bien des fois mis en garde contre les emportemens de votre caractère; dans votre avenir je ne prévoyais pas de malheurs, et cependant je vous répétais souvent: Si l'adversité vous vient, recevez-là en homme et en chrétien! Aujourd'hui, ô mon fils! ce n'est plus votre gouverneur qui parle, c'est l'ami qui demande et qui supplie; ne résistez point à l'ordre qui va vous être donné de quitter ces lieux, suivez vos geôliers; on assure qu'ils vont cette nuit même vous conduire à Rennes.

— Et Françoise, s'écria le prince, qui veillera sur elle?

— Dieu, sa mère et moi, repartit l'aumônier, nous ne la quitterons pas. Humfroy s'attachera à vos pas, il vous suivra partout, son zèle, son dévouement lui en suggèreront les moyens... Je saurai vous instruire de tout ce qui touchera les objets de vos affections, et votre vieux et fidèle serviteur nous fera savoir

tout ce qui vous concerne. Allons, noble fils de Jean V, n'ayez pas peur de l'infortune ; rappelez-vous les épreuves de votre royal père : lui aussi a été cruellement trahi...

— Ah ! ce n'était pas par son frère ! dit avec un douloureux accent le prince de Bretagne. Je suivrai vos conseils, mon vénérable ami, mais répétez-moi la promesse de ne pas quitter Françoise ; vous le savez, elle est plus qu'épouse, elle allait me donner un fils, je rêvais déja son sourire et ses caresses... et quand il naîtra, il ne verra point son père !... Hélas, il faut que je repousse ces idées, elles font venir des larmes dans mes yeux ; j'entends mes geôliers qui approchent, je veux qu'ils me trouvent calme ; adieu, noble ami, je compte sur vous, veillez sur elle. En disant ces mots il serra les mains du prêtre et d'Humfroy, et le chevalier sénéchal accompagné de deux gardes entra dans la prison. Qu'on nous laisse seuls, dit-il ;

l'aumônier et le majordome sortirent, mais les deux soldats restèrent de chaque côté de la porte, muets et immobiles témoins de la scène qui va suivre.



## 28.

# Le Traître.

This is the man should do the bloody deed ;
The image of a wicked heinous fault
Lives in his eye ; that close aspect of his
Does shew the mood of a much troubled breast.
*Shakespeare.*

Celui-ci est l'homme qui convient pour l'œuvre sanguinaire ; son regard est comme un ressouvenir de haine et de méchanceté, son aspect sombre révèle le trouble de son ame.

Ce qui prouve que la vertu n'est pas qu'un mot, c'est la conscience qu'elle a d'elle-même. Voyez l'innocence en face du crime : l'une ose lever les yeux, l'autre ne sait où les fixer ; l'innocent peut regarder le ciel,

le criminel ne sait où arrêter son regard; dans chaque objet il craint de rencontrer quelque chose qui l'accuse; ainsi, dès ce monde la vertu a un avantage sur le crime. Cet avantage le prince de Bretagne en jouissait dans toute sa plénitude, quand apparut devant lui le traître qui avait violé l'hospitalité: replaçant sur son front la toque qu'il avait ôtée en présence de la croix, Gilles s'assit et attendit que le chevalier félon rompît le silence.

Après quelques momens d'hésitation, le sénéchal du Poitou dit d'une voix peu assurée: Messire Gilles de Bretagne sait d'après quels ordres j'ai agi...

—Je ne sais que ce qui a été fait, je sais que vous êtes venu en ami, que vous et les vôtres avez été reçus en amis; je sais que la plus indigne trahison a payé mon hospitalité, que mes gens ont été massacrés, que la princesse de Bretagne, que sa mère, que moi-même avons été insultés et menacés; voilà ce que je sais... et je ne con-

nais personne d'assez bas, d'assez faux pour ordonner de telles choses.

— Je croyais que l'on avait dit à monseigneur que les ordres que j'avais étaient signés du roi de France.

— Taisez-vous : mon royal oncle n'est pas capable d'ordonner la trahison.

— Cependant, si monseigneur veut jeter les yeux sur cet ordre écrit... Et parlant ainsi, le sénéchal avait déroulé un parchemin où se voyait la signature de Charles VII. Gilles la regarda, la reconnut et dit :

— C'est un ordre de m'arrêter, mais non de me trahir ; si le roi croit que j'appelle les Anglais sur ses terres, il a dû donner cet ordre... et vous, son sujet, vous deviez l'exécuter, mais franchement, ouvertement, à la face du jour, et non nuitamment, traîtreusement comme vous l'avez fait. Pareille conduite n'est ni bretonne, ni française, elle tient de l'Italie, et je suis convaincu que le fils des Visconti, qu'Arthur

de Montauban, a joint des instructions aux ordres donnés par le roi.

— Connaissant la bouillante valeur du prince Gilles, on a pu craindre de la résistance...

— Connaissant mon dévouement à mon pays, on aurait dû croire que je n'y appelais pas d'ennemis; connaissant mon respect pour le roi, on aurait dû croire à mon obéissance; fort de mon innocence, je serais allé vers lui, pour lui dire : Ecoutez et jugez-moi... avant de faire porter la main sur moi, comme sur un criminel, on aurait dû prendre des informations...

— Des informations ont été prises...

— Auprès de qui? A-t-on consulté mes amis ou mes ennemis?

— Auprès de votre auguste frère!...

— Ah! traître messager! tu sais tous les secrets de l'enfer, pour rendre plus poignante la douleur que tu es chargé de verser sur autrui! Ainsi, tu crois que ce n'est pas assez que j'aie été trahi, tu veux

que je sache que la trahison vient de mon frère... En prononçant ces paroles le prince s'était levé, son geste était menaçant, et le perfide sénéchal avait reculé de quelques pas...

— Vous voyez, prince, qu'il est difficile de remplir une mission auprès de vous : votre impatiente fierté s'irrite de la vérité même, car ce que je viens de prononcer n'est que la vérité. C'est mon très redouté seigneur et maître, messire François Ier, duc de Bretagne, Arthur de Montauban son maréchal, Hingant votre trésorier, et Olivier de Méel qui en donnant au roi Charles VII tous les renseignemens, ont provoqué l'ordre que je viens de vous montrer et celui-ci qui me reste à exécuter...

— Tu n'es donc pas au bout de tes félonies, je ne suis donc pas au bout de mes malheurs ? Parle, que te reste-t-il à faire? Je n'ai plus rien à piller, plus de gens à égorger ; ne trouves-tu pas que le fils de Jean V, que le frère d'un prince souve-

rain est descendu assez bas, puisqu'il est ton prisonnier ?

— Ce prisonnier ne sera pas long-temps confié à ma garde. Puissent ceux qui me remplaceront dans cette pénible charge avoir pour monseigneur les égards que je lui promets en le conduisant à Rennes où j'ai ordre de le mener ! Pour nous y rendre, nous devons partir cette nuit même.

— Ainsi, ce n'est pas assez pour mes ennemis que je sois gardé à vue dans mon propre château, il leur faut plus de publicité, il faut que toute la Bretagne sache que je n'ai plus de liberté... eh bien ! elle le saura, elle verra mes chaînes..... Sénéchal, faites les apprêts du départ... je suis prêt à vous suivre, j'ai hâte que l'on connaisse mon crime; rassemblez le peuple sur notre route, montrez-moi à lui, comme un ennemi de la Bretagne, et quand on maudira les traîtres, je resterai sans émoi ; en pourrez-vous faire autant en pensant à l'hospitalité du Guildo ? Allez, je n'ai plus

rien à vous dire.. à apprendre de vous.. je connais ceux qui ont forgé mes chaînes ; vous étiez digne d'être choisi par eux pour me les apporter.

Le sénéchal voulut répondre, le prince lui cria, silence !

De tout ce que j'ai possédé, je n'ai plus que cette prison, je veux y être seul.... je vous l'ai dit, quand le moment du départ sera venu, j'obéirai sans résistance, cela doit vous suffire; allez et laissez-moi.

# 29.

## Le Connétable.

What stronger breast-plate than a heart untainted?
*Shakespeare.*

Quelle armure peut valoir un cœur droit et sans reproche.

Le lendemain du départ de Jean Hingant pour porter au sénéchal du Poitou l'ordre d'arrêter le prince Gilles, Arthur de Richemont, connétable de France, arriva à Chinon.

Ce fut un coup de foudre pour tous les courtisans, pour tous ces hommes qui

vivent des passions et des erreurs des rois; car ils se rappelaient la manière dont le connétable en avait agi avec de Gyac, Camus de Beaulieu, et même avec le sire de la Trémoille.

Le comte de Mayenne, quoique frère de la reine, n'était pas sans crainte, et dès qu'il fut informé de cette arrivée, il courut chez le faible monarque.

Quand le ministre entra dans la chambre royale, il trouva l'insouciant et léger Charles occupé avec l'intendant de ses menus plaisirs d'une fête qu'il comptait donner prochainement.

Eh bien! qu'est-ce? encore quelque affaire? demanda le roi, en voyant le comte de Mayenne.

Oui, messire, c'est une grave affaire, le renversement de tous vos projets, de tous vos plaisirs; c'est un de vos sujets qui oubliant les égards, l'obéissance, le respect qu'il vous doit, quitte le poste où vous l'aviez placé, et arrive près de vous avec une

nombreuse suite pour forcer encore votre volonté.

— Forcer ma volonté ! s'écria Charles en frappant du pied, vouloir forcer ma volonté ! et quel est cet audacieux?

—Le connétable Arthur de Richemont.

— Où est-il ?

— Ici.

— Ici ! et que me veut-il ?

—Je ne sais..... mais on dit qu'il vient demander au roi la tête du vieux Tanneguy du Châtel ; ce n'est point assez pour sa haine que cet ami du roi soit exilé, il lui faut encore sa vie.

— Par le sang de Dieu, je jure qu'un seul cheveu de la tête de Tanneguy ne sera pas touché ; n'est-ce pas Tanneguy qui a sauvé mon enfance, n'est-ce pas lui qui m'a arraché aux soldats de l'Ile-Adam, aux Bourguignons altérés de mon sang ; n'est-ce pas lui qui m'a enlevé de mon lit, emporté dans ses bras; n'est-ce pas lui que j'appelle mon père ? . . . .

— Oui, sans doute, Tanneguy a fait toutes ces choses, il a sauvé les précieux jours du roi, mais il n'est plus auprès de celui qui l'appelait son père; le connétable a demandé son exil, l'exil a été accordé; aujourd'hui le connétable vient demander sa tête... et...

— Et sa demande ne sera pas entendue, ajouta Charles VII avec force, et celui qui vient la faire ne sera même pas admis auprès de moi; je suis las de ses exigences... de son despotisme....... qu'il retourne au poste où je l'ai placé. Comte de Mayenne, transmettez-lui cet ordre de ma part, dites-lui que c'est ma ferme, mon invariable volonté...

— Je cours lui porter les ordres du roi, répondit le ministre; plaise à Dieu que l'orgueilleux connétable s'y soumette!

— Dites-lui que toute désobéissance lui serait funeste.

A cet instant on entendit du bruit dans

la pièce qui précédait la chambre royale, une voix dominait toutes les autres; le comte de Mayenne crut reconnaître celle du connétable.

— Messire ! écoutez ! s'écria-t-il, c'est la voix de Richemont.

— Hélas! oui, c'est elle, répondit le roi, je l'avais reconnue tout de suite.. il n'y aura pas moyen de ne pas le recevoir.. Mayenne, allez donc vite, voyez si vous pouvez l'empêcher d'entrer...

Il était trop tard : quand le premier ministre ouvrit la porte pour sortir, le connétable mettait le pied sur le seuil.

— Le roi vous défend d'entrer, dit Mayenne d'une voix mal assurée.

— Le bien de son service me commande de le voir, repartit Richemont; comte de Mayenne, faites-moi place et laissez-moi passer, ce n'est pas la première fois que l'on cherche à m'empêcher de voir le roi : mais quand il faut le servir je ne connais point d'obstacle, je le sers malgré

lui. De Giac, Camus de Beaulieu, la Trémoille ont voulu m'arrêter... où sont-ils?

—Qu'ont de commun ceux que vous venez de nommer avec moi, avec le frère de la reine? dit Mayenne en élevant un peu la voix, vous avez pu les renverser... il n'en sera pas de même de moi... loin de là... je pourrais peut-être...

—Essayez, comte de Mayenne, je ne crains rien, je m'appuie sur mon épée, sur les services qu'elle a rendus. En prononçant ces derniers mots, le connétable se présenta devant le roi.

—Que voulez-vous, lui dit Charles en cherchant à se remettre de la surprise et de la contrariété qu'il éprouvait; le Midi est-il donc si tranquille, que vous n'y soyez plus nécessaire?... Je ne vous ai point mandé, connétable..... mon ministre ne vous a pas fait savoir que votre présence ici fût nécessaire... Qui donc vous fait ainsi arriver?

— Mon zèle pour servir le roi et la France, répondit Richemont.

— Ce zèle est impatient... cette précipitation peu respectueuse.

— Depuis quand, ô mon très gracieux souverain, l'empressement à vous servir est-il un manque de respect?... Qu'il me soit permis de dire encore une fois à mon roi, que ceux qui l'entourent le trompent; ces hommes qui vous entretiennent et vous bercent dans une fausse sécurité, craignent ma présence parce qu'elle amène la vérité; depuis long-temps ils sont mes ennemis.

— Connétable, vous voyez toujours des ennemis dans ceux que j'appelle mes amis... vous demandez toujours que je les sacrifie... venez-vous encore....

— Très redouté seigneur, je ne viens pas parler de mes ennemis, ceux-là m'inquiètent peu : pour me rassurer contre tous leurs efforts, j'ai ma conscience, mes services et mon courage; je viens parler

au roi de France des ennemis de la France et non des miens, des Anglais débarqués en Bretagne, je viens offrir mon épée pour en délivrer le pays...

— Et savez-vous, connétable, qui les a appelés dans le pays? demanda Charles (bien aise de se venger un peu de la présence inattendue de Richemont), savez-vous quel est le traître..... est-ce un de ces hommes qui m'entourent et me trompent?...

— Sire, je ne sais qui les a fait venir, mais je sais qui pourra les chasser...

— Celui qui les a fait venir, celui qui les a reçus chez lui, ce traître est... votre ami... votre neveu favori... Gilles de Bretagne.

— Par saint Yves, on vous a trompé, ô très redouté seigneur! Gilles de Bretagne est incapable de trahison et de félonie : le sang qui coule dans ses veines est mon sang, c'est le vôtre; ce n'est pas celui d'un traître; qui a pu l'accuser?

— Son frère..... Le duc François lui-même!

— Et Montauban aussi, sans doute, dit le connétable.

— Montauban a fourni les preuves, a montré des lettres qui annoncent un débarquement d'Anglais sur les terres de Gilles.

— Et l'on a pu croire à ces preuves!

— Qu'est-ce qui aurait pu en faire douter? ajouta le roi d'un ton sévère.

— Les mains même qui les présentaient. Ah! très gracieux et très redouté seigneur, vous ne savez pas que ceux qui devraient aimer Gilles le détestent, que celui qui devrait être son premier ami le hait..... Mais pouvais-je me douter que sa haine irait si loin!... Accuser son frère!!

— Votre amitié pour Gilles vous aveugle et vous rend injuste pour François. J'ai vu la douleur du duc de Bretagne, quand il a été forcé de me révéler la félonie de son frère; ses larmes, quand il a fallu

signer l'ordre de le conduire dans les prisons de Rennes.

— Ainsi l'ordre de l'arrêter est déja expédié! L'amour fraternel n'a pas retardé la justice du duc... Oh! malheureux fils de mon frère! tu connaîtras donc comme l'infortuné Jean V toutes les horreurs de la trahison!... Toi qui n'as pas voulu servir l'Angleterre, c'est toi que l'on accuse de faire venir les Anglais... Mais, Sire, on vous a trompé; ces Anglais que je viens combattre ne sont pas débarqués sur les terres de Gilles. Les avis que j'ai reçus m'apprennent que c'est près de Pontorson, sur les grèves du mont Saint-Michel, qu'ils sont descendus... Par le souvenir de Jeanne de France, votre illustre sœur, je vous en conjure, mon très redouté seigneur et maître, détournez les coups qui menacent son fils, le jeune et vaillant Gilles... Votre justice égale votre bonté...

— Connétable, il en a coûté beaucoup

à mon cœur; mais l'ordre d'arrêter le prince, mon neveu et le vôtre, a dû être donné, il doit être exécuté maintenant.... Maintenant Gilles est remis à la justice du duc de Bretagne. Voyez-le, et plaidez auprès de lui la cause de son frère... Je souhaite que vous puissiez réussir..... Moi, je n'ai que des vœux à former, toute la puissance d'un roi ne peut arrêter la justice.

— Puisque le roi le permet, dit le connétable, je cours auprès du duc de Bretagne; puisse-t-il m'entendre! Puissent la haine et la jalousie ne pas crier plus haut que la voix du sang!...

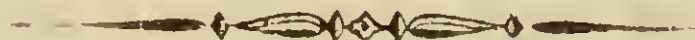
— Allez, ajouta Charles (qui commençait à se repentir d'avoir cédé si vite aux conseils du comte de Mayenne et aux instigations du duc de Bretagne), allez, connétable, le souvenir de ma sœur Jeanne de France, le souvenir de la conduite passée de mon neveu Gilles, me font désirer que vous réussissiez auprès de son

frère François Ier... Je lui dirai moi-même mon désir à cet égard, je veux qu'on ne précipite rien.

— Oh! mon très gracieux maître, répondit Arthur de Richemont en se retirant, quand votre royal cœur est laissé à lui-même, il nè veut jamais que la justice....

Comme un de ces nuages noirs qui viennent tout à coup sur un beau ciel bleu, au lieu de tomber en pluie d'orage, sont quelquefois dissipés par les zéphyrs, de même l'humeur qui avait obscurci le front du roi, à la vue du connétable, s'était en allée peu à peu en écoutant plaider la cause du jeune prince de Bretagne, qu'il estimait au fond du cœur. Et dans cette circonstance comme dans toute autre, l'influence de l'homme fort s'était fait sentir sur l'homme faible, et Charles était maintenant bien loin d'en vouloir à Arthur de Richemont, *tant ses volontés*, comme dit le vieux d'Argentré, *étoient légères et*

*muables, et changeoient à tous vents : car il ne savoit faire jugement du flatteur ny du mauvais conseiller, et de vray, ceux qui se tenoient près de luy, pour lui souffler aux oreilles, l'emportoient tousiours sur les absents.*



[illegible]

## 30.

## Le Frère.

Ubi est frater tuus?
Où est votre frère?
*Genèse*, IV, 9

En sortant de chez le roi, le connétable de France s'empressa d'aller trouver son neveu, le duc de Bretagne.

Il était dans le caractère de Richemont de poursuivre vivement, et sans un moment de délai, ce qu'il voulait atteindre : aussi ne perdit-il pas un seul instant.

Le duc François était occupé avec son maréchal Arthur de Montauban, à écouter la lecture des dépêches qui venaient

d'arriver de Rennes, quand le connétable parut tout à coup devant ses yeux.

— Comment ! vous, mon oncle, dans ces lieux ? dit François ; on ne vous attendait pas ici. Hier encore on répandait chez le roi le bruit que vous aviez défense d'arriver... Je suis bien aise de voir qu'il n'en est rien. Je m'applaudis de n'être pas parti pour retourner en Bretagne aussitôt que je comptais le faire. Si j'avais suivi mon premier projet, je n'aurais pas eu le plaisir de vous voir.

— Ce qui m'amène aujourd'hui près de vous, mon neveu, m'aurait fait aller plus loin ; je serais allé vous trouver en Bretagne et partout où vous auriez été. Quand il s'agit d'éviter un malheur à mon pays, une tache à ma famille, je ne connais ni repos, ni distance.

En parlant ainsi, Richemont fixait son regard scrutateur et sévère tantôt sur le duc, tantôt sur le maréchal de Bretagne. Ce dernier, à l'arrivée du connétable,

avait roulé les dépêches qu'il était occupé à lire ; et malgré son habitude de dissimulation, il ne pouvait cacher le trouble qui l'agitait. François voulant avoir l'air calme et rassuré, répondit au connétable :

Oui, mon oncle, je sais combien vous aimez la Bretagne, et son souverain doit vous remercier de l'empressement que vous mettez à venir repousser le *malheur qui la menace.* Les Anglais ne pourront vous résister, et votre pays vous devra ce que la France vous doit. Quant à *la tache faite à l'honneur de notre famille*, personne n'en gémit plus que moi... personne n'en doit plus gémir, personne n'est aussi près que moi de celui qui a failli.

— Duc de Bretagne, ajouta Richemont, ceux qui tiennent le pouvoir peuvent s'éviter la dissimulation. Ainsi cessez de feindre avec moi : laissons la fausseté aux gens qui sont au-dessous de nous. (En disant ces mots le connétable regardait d'en haut Arthur de Montauban.) Il continua:

Nous sommes assez forts l'un et l'autre pour être francs : mon âge, mon titre d'oncle, me donnent le droit, m'imposent le devoir de l'être avec le fils de mon frère, tout souverain qu'il soit. Le souvenir de votre père et de l'amitié qui m'unissait à lui, la mémoire de quelques services, vous commandent aussi la franchise avec moi. Ainsi, très redouté prince, ne cherchez point à me tromper; je connais Gilles, il est incapable de ce dont on l'accuse.

— J'ai voulu le croire, répliqua le duc, j'ai voulu me persuader qu'il était innocent; mais les preuves sont arrivées, et le roi lui-même a été forcé de donner l'ordre de le faire arrêter.

— Et cet ordre a-t-il déja été exécuté ?

— Oui, j'en reçois la nouvelle à l'instant. Gilles est maintenant prisonnier au château de Rennes.

— Et avant d'être si sévère, a-t-on été juste envers le malheureux prince?

— Peut-il y avoir de l'injustice à pri-

ver de sa liberté celui qui veut le mal et la honte de son pays ? Gilles ne s'était-il pas mis dans ce cas ?

— Non, par saint Yves ! je ne le croirai jamais. A-t-il été interrogé ? a-t-il été entendu ? a-t-on eu pour ce prince de Bretagne, pour ce frère du souverain, les égards que l'on a pour le premier accusé !. Si j'en crois les bruits publics, bien loin de là, sa demeure aurait été violée, l'hospitalité accordée par lui indignement trahie, ses hommes d'armes massacrés, sa femme insultée.

— Ces faits ne viennent pas de moi, connétable de France ; reprochez-les au roi de France, votre souverain : ce sont ses hommes qui en ont agi ainsi.

— Mon neveu, si ces méfaits venaient de vous, vous auriez à vous repentir et à réparer ; puisqu'ils viennent d'un autre, vous avez à en exiger satisfaction et justice ; c'est dans vos Etats que la trahison a eu lieu, c'est en Bretagne, terre de franchise

et de loyauté, que l'hospitalité a été violée.... Vous ne devez pas le souffrir.

— Mon oncle, je connais mes devoirs de souverain.

— Prince, pensez aux droits de votre frère... Vous avez aussi des devoirs à remplir envers lui. Ceux-là ne sont pas moins sacrés que les autres. Cette justice que vous devez à tous vos sujets, pourquoi la dénier au fils de Jean V et de Jeanne de France?

— Il a oublié qu'il était Breton : je veux oublier qu'il est mon frère.

— Vous ne le pourrez pas; tous vos flatteurs, tous ceux qui vous poussent à l'injustice et qui entretiennent votre haine contre Gilles ne pourront détacher de votre cœur les liens qui vous unissent.

— Je vous le répète, connétable, tous ces liens-là sont rompus par sa trahison.

— Mais cette trahison, comment, par qui est-elle prouvée? demanda Richemont en regardant le maréchal de Bretagne qui

restait immobile et silencieux, et qui rompit alors le silence en disant : Voilà des lettres qui prouvent que mon très redouté seigneur et maître le duc François n'a été que juste en donnant l'ordre de renfermer dans le château de Rennes celui qui avait appelé les Anglais en Bretagne, celui que le roi de France avait envoyé arrêter dans son manoir du Guildo... Connétable, ajouta Arthur, ne pensez pas si mal des amis et des conseillers du duc de Bretagne..... Croyez qu'il leur en a coûté..... Croyez qu'ils se sont fait violence pour demander une mesure sévère.. Vous n'êtes pas seul à aimer le prince qu'un sentiment exagéré de reconnaissance a trop rendu l'ami des Anglais... Et moi aussi j'ai été honoré de sa confiance et de son amitié, et moi aussi je n'avais pas voulu croire qu'il eût pu renier son pays.

— Ils ont menti, s'écria avec force le connétable, ils ont menti, ceux qui ont accusé mon neveu d'avoir renié son

pays : Gilles est Breton, il est prince, il est de mon sang, il ne peut vouloir livrer la Bretagne à son plus cruel ennemi. Il peut se souvenir de l'hospitalité du roi d'Angleterre sans vouloir appeler les Anglais. Et moi aussi j'ai été noblement traité par Henri dans ma longue captivité ; et moi aussi je garde la mémoire des égards que l'on a eus pour mon malheur à la cour de Londres ; mais cette reconnaissance que j'ai au fond du cœur a-t-elle rendu mon bras inactif pour mon pays ? Mon épée a-t-elle été retenue dans le fourreau quand les Anglais ont remis pied sur terre de France ? Le prince Gilles est comme moi ; il est aussi reconnaissant et il n'est pas plus traître...

Fasse Dieu, répondit le duc François qui vit que la colère s'emparait du connétable, fasse Dieu que mon frère soit aussi pur que vous mon oncle !... Nous le saurons bientôt ; dans peu de jours je repars pour retourner dans mes Etats. J'irai à

Rennes, et je l'interrogerai moi-même.

— Par saint Yves, très redouté prince, je vous y accompagnerai. Il s'est élevé des voix pour accuser Gilles ; eh bien ! ma voix s'élèvera pour le défendre. Vous, duc de Bretagne et vos peuples, vous mettrez dans la balance la renommée des accusateurs et celle du défenseur... (En prononçant le mot d'accusateur, Richemont regarda Montauban, qui ne put soutenir ce regard scrutateur et terrible.) Il continua : Oui, mon neveu, c'est une noble et bonne pensée que celle de venir vous-même interroger votre frère. Ne mettez personne entre vous deux ; que ceux qui ont intérêt à vous diviser soient loin du juge et de l'accusé. Apportez à ce jugement votre cœur de souverain et de frère ; et, avant de vous asseoir comme juge, vous viendrez avec moi à la chapelle de Saint-Yves. Nous y prierons ensemble sur la tombe de votre père. Là, ce ne sera point la haine que vous y appren-

drez ; s'il sort une voix du sépulcre, ce sera pour vous dire : François, Gilles est ton frère !

Ah ! très redouté prince , ajouta le vieux connétable avec émotion, cédez à votre cœur et à ma prière; partons pour vos Etats. Venez juger, venez délivrer le malheureux Gilles ; ne laissez pas le temps venir se placer entre votre bonne résolution et son accomplissement... Ne laissez pas la haine, l'envie et la calomnie vous entourer de nouveau et vous souffler leurs perfides poisons. Les traîtres ont des paroles habilement trompeuses ; ils ne vous parleront pas comme moi ; ma voix est rude et peu flatteuse. Ce n'est pas avec des discours étudiés que j'ai fait ma renommée : la vérité et mon épée, voilà ma devise. C'est un soldat, c'est votre ami , le frère de votre illustre père, qui parle sans art , sans apprêts. Si vous en croyez les ennemis cachés de Gilles, ils vous pousseront dans une route funeste ; un premier pas dans le

sentier du mal force souvent à s'engager plus avant dans le chemin des abîmes. Mon neveu, prenez-y garde ; si les méchans venaient un jour à être entendus de préférence à moi, s'ils parvenaient à vous faire porter une injuste sentence.... alors il s'élèverait une voix terrible, une voix accusatrice, qui vous suivrait partout, et qui vous répéterait sans cesse ces paroles du Seigneur à Caïn : *Où est votre frère ?*

---



31.

# La Jeune Mère.

..... Le moindre bruit épouvantait la vierge : où sont les armées, les foudres, les périls qui feront pâlir la mère? Jadis il fallait à cette femme une nourriture délicate, une robe fine, une couche molle ; le moindre souffle de l'air l'incommodait ; à présent, un pain grossier, un vêtement de bure, une poignée de paille, la pluie et les vents ne lui importent guère, tant qu'elle a dans sa mamelle une goutte de lait pour nourrir son fils, et dans ses haillons un coin de manteau pour l'envelopper.

*Châteaubriand.*

Quand une ame noble a pris son essor, elle communique son exaltation à tout ce qu'il y a de généreux autour d'elle ; ce qui reste froid auprès du feu sacré de l'enthou-

siasme ne vaut pas la peine d'être recherché. Ne désirez pas pour ami celui dont le cœur demeure insensible au récit d'une belle action et d'un saint dévouement. Il est semblable à ce bois qui ne peut s'enflammer et qui noircit dans l'âtre du foyer : rejetez-le, et ne le mêlez pas au cèdre qui se consume en répandant la chaleur et le parfum.

Le duc François avait vu son oncle s'animer et s'attendrir en plaidant la cause du prince Gilles ; il avait remarqué que ce vieux guerrier, dont la vie presque entière s'était écoulée dans les camps ou sur les champs de bataille, n'avait pu retenir quelques pleurs en implorant justice pour son neveu favori, et cependant il était resté sans émotion et sans pitié, et son cœur n'avait pas battu plus vite ! et ses yeux n'avaient pu se mouiller d'une larme généreuse !...

Quand deux harpes ne sont pas dans un accord parfait, c'est en vain que vous en

toucherez une, l'autre ne vibrera pas. Les sentimens d'Arthur de Richemont et ceux de François de Bretagne étaient trop loin de cet accord ; ils ne pouvaient ni se comprendre, ni se répondre.... Ah ! il n'en était pas ainsi de Gilles et de Françoise de Dinan. Les hommes les avaient séparés, et quelque chose de plus fort que tout le pouvoir de leurs ennemis les unissait encore ; à travers la distance et les murs de la prison, ils étaient toujours présens l'un à l'autre. Humfroy avait trouvé le moyen de redire à son maître que la princesse, qu'on laissait libre au Guildo, le quitterait bientôt secrètement, et viendrait à Rennes... Il avait ajouté : Mon très redouté seigneur, votre noble épouse est bien digne de vous ; j'avais cru qu'un malheur semblable à celui qui vient de la frapper l'aurait accablée; mais ce roseau est devenu tout à coup comme un chêne pour résister à l'adversité. C'est elle qui console sa mère et qui soutient la vieille Marguerite..

Elle m'a dit : Tu le vois bien, Humfroy ; je ne pleure plus ; j'ai de la santé et du courage; tu le diras au prince mon époux: chaque matin, quand l'*Angelus* sonnera, je penserai à lui ; et, si je suis rapprochée de sa prison, je chercherai à le voir. Ainsi à l'*Angelus* du matin, à celui de midi, et à celui du soir, qu'il vienne à la fenêtre de sa chambre, il aura chance de me voir.. Voilà une image de la sainte Vierge, c'est Notre-Dame des Sept douleurs ; donne-la-lui. S'il venait à tomber malade, il faut qu'il l'attache en dehors aux barreaux de sa prison... Si sa captivité durait encore sept mois (ce que Dieu dans sa justice ne voudra pas permettre), qu'il écoute bien pendant le silence des nuits ; s'il entend chanter l'*Hymme de Noël*, ce sera un fils qui lui sera né ; si c'est une fille, les voix de mes amies chanteront l'*Ave, maris stella*.. Et, dès que je pourrai marcher, j'irai avec notre petit enfant sous les murs qui le séparent de nous, et je lui crierai :

Pauvre prisonnier , bénis , ton fils !...

— C'est bien , c'est bien , dit le prince à Humfroy en cachant son visage tout inondé de larmes ; j'avais toujours pensé que Françoise serait douce et forte envers le malheur. Mais ne m'attendris pas ainsi ; tu vois comme tu me fais pleurer... en me parlant d'elle et de cet enfant que je ne verrai peut-être jamais. Es-tu sûr qu'elle ne soit pas encore arrivée à Rennes ? Voilà le sixième jour qui finit depuis que nous avons quitté le Guildo; tu m'avais dit qu'elle en partirait peu de temps après nous...

— Mais , très redouté seigneur , pensez donc que six jours sont bien peu..... C'est beaucoup dans une prison , sans doute ; mais pour une femme qui fait peut-être le voyage à pied , qui est obligée de se déguiser , de se cacher...

— Quoi ! Françoise de Dinan ! la princesse de Bretagne en est donc réduite là ! à pied comme la femme d'un pauvre , seule sur un grand chemin !

Elle ne sera pas seule, répondit le vieux serviteur; le chevalier de Lantivi a juré de l'accompagner partout; déguisé comme elle il passera pour son père, et ne la quittera pas...

— Oh ! mes amis, que votre fidélité nous fait de bien ! s'écria Gilles en serrant la main d'Humfroy. Lantivi sera donc pour ma femme ce que tu es pour moi ! Ami, tu ne me dis pas tout ce que tu souffres ; mais je suis convaincu que mes geôliers te traitent mal et t'insultent souvent...

— Noble prince, ne vous affligez pas pour moi de ces insultes; c'est en méritant de pareilles insultes que l'on se fait de la gloire. Quelquefois ils me disent : Crois-tu donc, vieil imbécille, que ton maître te paiera; tu ne sais donc pas qu'il est maintenant aussi pauvre que toi? Il n'a plus de trésors, plus de pouvoir, et tu t'attaches encore à lui! Et quand je leur réponds que j'aime mieux la misère avec vous que l'opulence avec un autre, ils rient aux éclats et m'ap-

pellent un vieux fou... Mais ils me laissent passer et venir auprès de vous, et que puis-je vouloir de plus en ce monde? Ne m'a-vez-vous pas dit l'autre jour: *Ami, assieds-toi sur mon escabelle, et mangeons ce morceau de pain ensemble!* Jamais, au temps de notre bonheur, je n'aurais osé prétendre à une telle récompense!.. Il faut que Dieu ait touché l'ame du sénéchal du Poitou, quand vous fûtes obligé de quitter votre château du Guildo. J'allai lui demander de vous suivre partout où l'on vous conduirait; il me dit en jurant: Crois-tu donc que je m'occupe *des valets*? Va trouver Yvonnet Bouget; s'il te permet l'honneur que tu sollicites, tu pourras nous accompagner; mais rappelle-toi que la première infidélité commise, la première lettre donnée par toi au prisonnier, je livre ta tête à Yvonnet, exécuteur de mes sentences. Te voilà averti; à présent, vois si tu dois aller lui demander la grace de nous suivre.

— Je ne demande point à sauver mon ancien maître, répliquai-je ; je ne veux que le servir dans sa prison. — Eh bien, va-t-en à Yvonnet ; il verra s'il doit te le permettre.

Quand j'arrivai près de cet homme connu par sa cruauté et par son avarice, il était fort occupé à faire charger sur des chariots les effets que je reconnaissais bien et qui avaient été sauvés de l'incendie pendant la nuit. Un témoin tel que moi devait le gêner ; il m'ordonna de m'éloigner... et je ne pus que lui dire en peu de mots ce que le chevalier sénéchal m'avait chargé de lui demander.

Non, non, cria-t-il, ton prince n'aura pas besoin de tes services ; n'y a-t-il pas un geôlier au château de Rennes? Va-t-en.

Le sang se portait à mon cœur en entendant l'insolent soldat parler de la sorte; mais, voulant parvenir à mon but, je cachai ma colère, et lui appris tout bas que

je savais où il y avait de l'or, et que je le lui révèlerais, s'il consentait à me laisser suivre mon ancien maître. A cette proposition, je le vis sourire, je le menai à la chambre que j'avais habitée depuis mon séjour au Guildo... et en lui remettant ce petit trésor, qui n'était que le produit de mes épargnes et de vos largesses, ô mon très redouté seigneur, j'obtins ce que je désirais tant, la permission de ne pas me séparer de vous, et de rester attaché à votre infortune comme je l'avais été à votre prospérité.

Vieil ami, s'écria Gilles en se levant du banc de bois où il était assis, mon bon et fidèle compagnon, viens dans mes bras; que je te remercie de tant de fidélité! L'heureux Humfroy se précipita sur le sein de son maître; et, dans cette sombre prison, il goûta un bonheur qu'il n'avait point ressenti dans la salle des fêtes, au milieu des pompes et des plaisirs.

---

# 32.

## L'Épouse.

IMOGENE

Go, bid my woman feign a sickness ; say
She'll come to her father : and provide me present'ly
A riding suit, not costlier than would fit
A francklin's house wife.

PISANO.

Madam, you'd best consider....

IMOGENE.

I see before me, man, nor here, nor here,
Nor what ensues, but have a fog in th'een,
That I can not look through. Away I pray thee
Do as I bid thee, I have no more to say.

*Shakespeare.*

IMOGENE.

Va dire à cette femme de feindre une maladie ; plus tard, elle viendra chez son père ; procure-moi, sans le moindre délai, un habit de cheval, pas riche, pas magnifique, mais tel qu'il convient à la femme d'un franc tenancier.

PISANO.

Mais, madame, je vous prie de considérer....

IMOGENE.

Je ne considère rien; je ne vois ni ceci, ni cela; je ne sais pas ce qui doit suivre, mes yeux ne peuvent percer le brouillard qu'il y a entre l'avenir et moi; mais vite, pars, je t'en supplie, il n'y a plus d'observation à faire... la chose est résolue.

AUSSITÔT que le prince Gilles eut été emmené prisonnier du château du Guildo, Françoise écrivit à son beau-frère le duc de Bretagne pour lui demander d'aller près de lui plaider la cause de son époux. Dans cette lettre noble et suppliante, la princesse racontait en peu de mots la conduite du sénéchal du Poitou et de sa troupe, et faisait entendre que Gilles, surpris par une inconcevable trahison, ne s'était point levé pour résister à un ordre du roi, mais pour repousser une agression à main armée faite traîtreusement au milieu de la nuit. A cette lettre, à ces explications, Françoise n'avait reçu aucune réponse, et cependant elle

avait expédié près du duc un message exprès : Pierre La Rose avait été envoyé par elle. Voyant que sa prière restait sans effet, et qu'on ne lui permettait ni d'aller défendre son époux, ni de partager sa captivité, elle résolut de s'évader secrètement du château du Guildo, et de se rapprocher de la nouvelle prison du prince. Mais pour remplir ce devoir, elle était réduite à feindre et à se cacher, comme si elle avait voulu faire le mal ; car la méchanceté de leurs ennemis était telle, que les tourmens et les inquiétudes de l'absence devaient peser séparément sur les deux victimes. C'était un de leurs raffinemens d'empêcher de souffrir ensemble. Une peine que l'on endure isolé, est bien plus lourde à porter, bien plus déchirante pour le cœur. C'était ce que voulait Arthur de Montauban, dont les instructions dirigeaient tout, et étaient exactement suivies par le sénéchal et Hingant.

Il fallut que la princesse feignît d'être

malade, et ne se montrât plus pendant quelques jours; car des espions avaient été laissés autour d'elle, comme des gens de service, et il était important de leur cacher son projet... Il y avait encore une autre personne qui devait surtout ignorer cette fuite; sa douleur, son désespoir l'auraient empêchée, c'était madame Catherine de Rohan; elle n'aurait jamais voulu consentir à laisser partir sa fille sans l'accompagner : et à son âge et avec ses habitudes aurait-elle pu entreprendre une route difficile et hérissée de dangers? Comme l'épouse infidèle qui rêve le crime, Françoise était donc réduite à se cacher, même de sa mère. Le chevalier de Lantivi et Marguerite étaient seuls dans son secret; le vieux chevalier devait être son guide, et la nourrice devait rester auprès de madame Catherine et lui donner ses soins.

C'était pendant le calme de la nuit; Françoise reconnut les pas de son fidèle chevalier; ils se faisaient faiblement enten-

dre dans l'escalier de la tour. Elle sortit de sa chambre, et marchant sur la pointe du pied, elle s'approcha du lit de sa mère qui dormait d'un paisible sommeil.—Oh mon Dieu ! dit la jeune épouse en se mettant à genoux près du lit, c'est toi qui m'ordonnes de tout quitter pour suivre mon époux; pour obéir à ton divin précepte et au vœu de mon cœur, j'abandonne même ma mère! oh, seigneur! veille sur elle !... En prononçant bien bas cette prière de la piété filiale, la princesse pleurait en pensant au réveil de celle qui l'aimait tant.

Lantivi depuis plusieurs jours avait tout prévu, et la fille des comtes de Dinan ne fut point arrêtée en passant le seuil de sa propre demeure, devenue sa prison. Pour tromper tous les regards, Françoise avait pris un vêtement semblable à celui des femmes de campagne, et le chevalier était aussi déguisé en paysan. A quelque distance du château, le curé du village leur procura deux petits chevaux du pays, et

leur dit : Je vous conduirai, je veillerai sur vous jusqu'au village voisin. Me voyant avec vous, les soldats que vous pourriez rencontrer sur votre route, croiront que vous êtes venus me chercher pour aller chez vos parens malades, et ils ne vous arrêteront pas : qui oserait empêcher un prêtre d'aller consoler un mourant? De hameau en hameau, de village en village, de ville en ville, vous trouverez ainsi mes confrères prêts à vous servir de guides et de protecteurs. N'est-ce pas à la religion à protéger le malheur et la vertu? Noble princesse, nous connaissons et gémissons de vos infortunes, vous allez traverser des campagnes où le nom et les louanges de votre illustre époux sont dans toutes les bouches; ce sera une consolation au milieu de vos peines, d'entendre le bien que redisent du prince Gilles les simples habitans de cette contrée. Mais en vous laissant aller au bonheur d'entendre louer et plaindre la

victime, gardez-vous d'exciter à la haine contre le persécuteur. Mon devoir est de prêcher toujours obéissance et soumission.

Comme l'avait dit le pasteur, sur tout leur chemin, les deux voyageurs ne rencontrèrent que bienveillance pour eux, et regrets pour le prince : l'état de Françoise ne lui permettait pas de faire de longues journées; si l'impatience qu'elle avait de se trouver dans la même ville que son époux lui faisait désirer d'atteindre promptement le terme de son voyage, une autre pensée lui commandait de modérer cet empressement : les devoirs de la mère luttaient avec l'impatience de l'épouse. Enfin sans trop de fatigue elle arriva près de Rennes; c'était le soir, on voyait de loin les clochers et les édifices de la ville, éclairés par le soleil couchant. Un grand bruit semblable à celui que l'on entend quand on approche de la mer, s'élevait de la cité des ducs de Bretagne, et se mêlait au son des cloches de toutes les églises.

Quelle fête célèbre-t-on aujourd'hui? demanda Françoise à un paysan qui passait sur le chemin.

— Oh ! ce n'est pas une fête, répondit le Breton, c'est l'arrivée du duc François Ier, c'est pour lui que l'on sonne les cloches, et que le peuple est sur la route pour le voir passer... L'autre jour il y avait bien plus de monde pour l'arrivée de son frère, cependant il n'avait pas grande pompe autour de lui, hors quelques soldats qui le menaient *à la Tour-le-Bat*... mais il est aimé celui-là.

La princesse toute tremblante questionna encore le paysan : D'où nous sommes, nous découvrons toute la ville. Montrez-moi où est cette Tour-le-Bat.

— Ne la voyez-vous pas, dans la partie la plus éloignée de la ville? Au-dessus de tous ces toits pointus ne distinguez-vous pas une grosse tour ronde? elle touche au château des ducs, c'est là qu'est le prince Gilles.... Son frère

va loger bien près de lui cette nuit...

— Tant mieux, s'écria Françoise, s'ils se voient tout sera peut-être fini, ils s'entendront...

Le paysan secoua la tête, comme pour dire qu'on devait peu l'espérer. Et la princesse continua : — Vous croyez donc le prince Gilles coupable, puisque vous pensez qu'il ne peut y avoir d'arrangement entre les deux frères? Est-ce que vous croyez qu'il a vraiment appelé les Anglais ?

— Brave femme, répliqua l'homme de campagne, je ne sais rien de toutes ces choses, ça ne me regarde pas plus que vous ; je suis seulement fâché que le prince Gilles soit en prison, parce qu'on le dit ami du menu peuple, et voilà ce qu'il nous faut à nous! Après ces mots, l'inconnu donna un coup de fouet à son cheval, et s'éloigna.

Les yeux de Françoise ne se détournaient plus de dessus la tour... Son

cœur entier était là. Elle était arrivée aux portes de la ville, elle était entourée d'une foule innombrable, et elle ne voyait que la prison, et elle ne pensait qu'à celui qui y était renfermé.

Cependant les flots du peuple augmentaient toujours, les rues étaient obstruées, des gardes les parcouraient en tout sens, il fallut s'arrêter ; et la fille des comtes de Dinan, l'épouse du prince de Bretagne, sous les vêtemens d'une pauvre femme du peuple, fut condamnée à voir (perdue dans la multitude) défiler le somptueux cortège de l'orgueilleux frère de son époux. De crainte d'être reconnue, elle avait abaissé les barbes de sa coiffe blanche qui pendaient de chaque côté de son joli visage, comme les portent encore les femmes en deuil. Malgré ses efforts pour se contenir, elle tremblait, et une sueur froide découlait de son front. Son chevalier s'en aperçut et lui dit à voix basse : Noble maîtresse, il n'y avait pas semblable silence

quand votre auguste époux fit sa dernière entrée à Nantes. Il était cependant en disgrace, et celui-ci est dans toute sa puissance.

— Oui, je me souviens de tous les cris d'amour. Mais, sire de Lantivi, où est maintenant le bien-aimé du peuple.... Ne pensons plus au passé, il rendrait le présent trop cruel...

— L'avenir sera meilleur.

— Je ne sais, regardez le visage du duc, comme il est sombre. Comme ses sourcils se froncent, comme ses lèvres sont pâles ! Ah ! plût à Dieu que cette foule fût moins silencieuse; qu'elle saluât son souverain de quelques acclamations ! Le mécontentement mène plutôt à la sévérité qu'à la clémence, à l'irritation qu'à la justice...

Vous avez raison, madame, dit le chevalier, un meilleur accueil le disposerait mieux en faveur de son frère, un premier cri peut en décider d'autres. Et faisant violence à ses sentimens, le faux paysan cria par trois fois : *Noël ! Noël au duc de*

*Bretagne !* Mais aucune voix ne répondit à la sienne : tous les yeux se tournèrent sur lui, même les regards du prince s'y fixèrent un moment, et ceux du maréchal de Bretagne, qui était à cheval auprès du duc, s'y arrêtèrent aussi. Les yeux de Françoise rencontrèrent ce regard d'Arthur, et elle sentit à son cœur comme un coup de poignard. Si malgré mon déguisement, dit-elle à Lantivi, j'avais été reconnue, on ferait de ma présence ici un tort à mon époux, on m'accuserait d'être venue exciter cette froideur et ce mécontentement. Quand j'ai demandé au souverain de Bretagne d'aller, comme sa sœur, plaider près de lui la cause de mon mari, cette permission, vous le savez, m'a été dédaigneusement refusée, et aujourd'hui on me ferait un crime d'être sortie du lieu de mon exil. Chevalier, chevalier, quittons cette foule, ajouta Françoise; évitons tous les regards, et rapprochons-nous de la prison.

Avec beaucoup de peine, ils y parvinrent ; et comme elle était voisine du palais des ducs, l'affluence du peuple y était plus grande encore que dans les autres parties de la ville. Là, des chanteurs ambulans, pauvres troubadours, jongleurs et marchands d'hydromel et d'hypocras, montés sur des échafauds, dominaient la multitude qu'ils attiraient autour d'eux par leurs chants ou leurs emphatiques annonces. Directement en face de la Tour, et vis-à-vis d'une étroite fenêtre de la prison, un vieux pèlerin à barbe blanche, tenant suspendue à une longue perche une image de saint Gilles, chantait le cantique du saint dont il montrait le tableau, et racontait ses miracles. Beaucoup de personnes pieuses, parmi lesquelles il y avait sans doute plusieurs amis du prince prisonnier, s'étaient groupées auprès du vieux chanteur. Françoise et Lantivi, qui avaient laissé leurs chevaux à une hôtellerie voisine, allèrent se joindre à ce grou-

pe ; ils ne furent pas long-temps à s'apercevoir qu'à la fin de chaque strophe, alors que le refrain ramenait le nom de Gilles, tous les yeux se levaient vers la fenêtre grillée de la prison.

*Est-ce là qu'il est ?* demanda la tremblante épouse à une jeune femme qui se trouvait près d'elle.

— Oui, répliqua l'habitante de Rennes; oui, c'est là. Ne voyez-vous pas ses mains blanches entre les barreaux de fer ?

— Dieu soit loué ! dit Françoise à son chevalier ; l'image de Notre-Dame des Sept-Douleurs n'est pas appendue à sa fenêtre, il se porte bien ; et des larmes de joie coulèrent de ses yeux.

— Vous pleurez ; vous le connaissez donc ? ajouta la jeune femme.

Oh ! oui... Et elle n'en put dire davantage ; elle cacha son visage sur le sein du chevalier, et ses jambes se dérobant sous elle, elle s'évanouit tout-à-fait.

Cet évanouissement occasiona un cer-

tain mouvement dans la foule; le pèlerin même suspendit ses chants ; et parmi les personnes empressées qui venaient offrir leurs secours, un vieillard s'approcha du sire de Lantivi, c'était Humfroy : tous les deux se reconnurent. Humfroy dit à l'oreille du chevalier déguisé : Portons-la au couvent voisin, elle y est attendue.. Toujours sans connaissance, la pauvre Françoise que l'émotion et la fatigue de la route et de son état avaient épuisée, fut transportée à l'abbaye de Saint-Georges, où Emerancilde de Rougé, fille du seigneur de Derval, abbesse de cette illustre et sainte maison, reçut avec empressement la noble infortunée, et lui prodigua les soins les plus tendres et les plus respectueux. Quand Françoise rouvrit les yeux, elle se trouva dans une vaste et magnifique chambre, entourée d'égards qui lui apprirent qu'elle était reconnue. Oh! révérende abbesse, dit-elle à Emerancilde, ôtez-moi d'ici, mettez-moi dans une humble cellule;

je ne veux rien de ce qui ressemble à la grandeur, je ne veux pas être mieux que lui : il souffre, je dois souffrir.... Oubliez qui je fus, et ne voyez devant vous que la pauvre femme d'un captif, à laquelle il ne faut qu'un toit et un peu de pain pour elle et son enfant qui va bientôt naître!... Voilà tout ce que demanda la fille des comtes de Dinan, la sœur des souverains de Bretagne.



## 33.

# Le Prisonnier.

Potius mori quàm fœdari.

Plutôt mourir que me souiller.

*Devise de Bretagne.*

QUAND le duc arriva au palais, il fit savoir qu'il n'admettrait ce soir-là personne en sa présence. Ainsi s'en allèrent, sans avoir été reçus, évêque et clergé, magistrats, sénéchal et échevins, gouverneurs et officiers, qui étaient déja rassemblés dans les salles du château. En s'en retournant chez eux, ils se disaient : Demain, nous serons mieux reçus que nous ne l'eus-

sions été aujourd'hui. Avez-vous remarqué comme monseigneur le duc avait l'air mécontent et sombre quand il a traversé la grande galerie ; il n'a salué ni regardé personne, et cependant naguère il semblait aimer beaucoup notre ville, la capitale de ses Etats, l'orgueil de la Bretagne. Ne vous rappelez-vous pas comme il souriait à tous, comme il était affectueux quand il vint y prendre sa couronne ducale.

— Oui, oui, ajoutait le vieux Château-Giron, gouverneur de la ville; alors il pouvait sourire, aujourd'hui c'est différent : le château est bien près de la prison... Mais, chut ! voici Olivier de Méel qui nous suit : il a l'oreille fine et la langue déliée; c'est l'écho de la cour... prenons garde.

L'abbé de Saint-Melaine, qui marchait auprès du gouverneur, dédaignant de profiter de cet avertissement, dit, sans baisser la voix : S'il a l'oreille fine et s'il

entend si bien, il aura entendu et compris, je l'espère, le silence du peuple. Qu'il redise à son maître et le nôtre ce que cela signifie. Il y a grande leçon dans pareil silence.

— Il y a grande imprudence dans pareil langage, se hâta de dire le sénéchal. Si vos paroles ont été entendues, révérend père, ce sera une raison de plus pour que nous soyons mal reçus demain, quand nous nous présenterons devant le prince, et cependant j'ai bien des graces à lui demander pour la cité dont je suis le premier magistrat.

— Et bien aussi quelques-unes pour vous-même ! dit avec malice messire de Château-Giron.

— Quant à moi, ajouta le religieux, je ne cache rien de ce que je pense. Lorsque ma pensée peut être utile, je parle, je ne crains pas que l'on rende mon pain plus noir ni ma couche plus dure.

— Tout le monde n'en est pas là. Moi,

par exemple, j'ai beaucoup d'enfans, et je désire de tout mon cœur que monseigneur le duc soit bien disposé demain à accorder des faveurs et des emplois. Telle fut la réflexion d'un prudent échevin : il la faisait tout haut au moment où de Méel passa à côté de lui. Le courtisan l'avait entendu, et se mit à lui sourire. Ce sourire sembla au bon échevin une demi-espérance : il la porta tout de suite à sa femme et à sa famille.

Dans l'intérieur du château, tout était triste. Jamais le front du duc François n'avait été aussi sombre : le silence de la crainte régnait autour de sa personne ; ses plus intimes amis n'osaient lui adresser la parole. Pierre, comte de Guingamp, après l'avoir conduit à ses appartemens, lui dit : *Mon frère* ( ce mot, cette simple appellation, le fit tressaillir ). Qu'est-ce qui a dit : *Mon frère ?* demanda-t-il avec une sorte d'effroi.

— C'est moi, très redouté seigneur,

répondit l'humble comte de Guingamp, c'est moi qui voulais vous prévenir que j'allais prier Dieu pour votre auguste personne dans cette cathédrale où vous avez reçu la couronne de notre père.

— Le jour où je l'ai reçue, elle me parut brillante et légère; depuis, elle a bien pesé sur mon front.. Comte de Guingamp, vous êtes heureux de n'être pas condamné à porter ce poids du diadême. Cependant il y a des insensés, des ambitieux qui me l'envient, et qui, pour le faire tomber de ma tête, appellent l'étranger et me ravissent l'amour de mes peuples...

Comme le duc parlait ainsi, l'horloge sonna; les vitraux de l'appartement vibrèrent du tintement de la cloche tant elle en était rapprochée.

N'est-ce pas là l'horloge de la Tour-le-Bat? dit François.... C'est bien près de nous.

— Oui, répliqua le timide Pierre, et il n'osa ajouter *notre frère est là...*

François croisa les bras, et se promena avec agitation dans la chambre.

Pierre le regardait en silence.

Eh bien ! qu'attendez-vous pour aller prier ? demanda le duc à son frère ; vous trouvez toujours des consolations dans votre piété ; vous êtes bienheureux vous ! moi je ne pourrai dormir avec cette cloche, jamais beffroi n'a tinté d'une manière si lugubre... Dites à l'officier du palais de faire arrêter cette horloge.

Pierre de Guingamp sortit, il transmit l'ordre de son frère, et les bons habitans de Rennes, pendant toute la nuit, n'entendirent plus sonner les heures...

On peut rendre le temps muet, on peut faire taire sa voix d'airain, mais toute la puissance des princes et des rois ne saurait retarder sa marche d'un seul instant. Quoique silencieuses, les heures s'étaient succédées, la nuit s'était passée, le jour était venu, et ce jour qui commençait à

poindre avait été fixé pour l'entrevue des deux frères.

Cependant avant de voir et d'interroger Gilles, le souverain de Bretagne devait admettre près de sa personne tout ce que la capitale de ses Etats avait de plus élevé en pouvoir et en dignité. Déja les différens corps affluaient au château. Les troupes sous les armes, les corporations avec leurs prud'hommes remplissaient les cours; au milieu de leurs rangs on voyait passer ceux qui étaient, par leur naissance ou leurs fonctions, admis aux honneurs de l'intérieur. L'importance de leurs emplois se devinait à la fierté et à l'assurance de leur démarche; le peuple curieux et malin ne manquait pas de faire ses remarques à mesure qu'ils se montraient. Celui-ci, disait la foule, parlera de nos besoins et fera valoir nos droits; cet autre ne s'occupera que de lui et de sa famille. Ainsi chacun était jugé d'après ses œuvres et son caractère. Au milieu de tous ces arrivans,

on entendit subitement le bruit de plusieurs chevaux qui faisaient retentir le sol et voler la poussière, et l'on vit entouré d'un groupe nombreux de chevaliers Arthur de Richemont, connétable de France, qui se hâtait aussi de se rendre auprès du souverain de Bretagne. Il venait de son château de Parthenay par lequel il était passé à son retour de Chinon. A sa vue, le silence de la multitude cessa, et cet illustre guerrier, aimé et estimé de la nation bretonne, fut salué par de vives acclamations. Le prisonnier de la *Tour-le-Bat* dut les entendre et se réjouir, car il connaissait l'amitié de son oncle; c'était un puissant avocat que Dieu lui envoyait.

Une grande supériorité efface tout. Qui s'amusera à admirer le port élégant d'un mince arbuste auprès de la majesté du cèdre ? Le peuple aussi ne fut plus occupé que du connétable ; dans tous les groupes on répétait : Celui-là osera parler au duc, et défendra le prince prisonnier, il plai-

dera la cause des petites gens, il fera renvoyer du pouvoir ceux qui nous oppriment et qui trompent le souverain.

Sans être arrêté par aucun des obstacles que l'étiquette opposait aux flots empressés des courtisans, Arthur de Richemont parvint auprès de son auguste neveu.

Très redouté prince, lui dit-il en entrant, j'arrive un peu tard au rendez-vous, mais votre service est mon excuse; j'ai voulu voir par moi-même cette partie de la côte de Bretagne, ces environs de Matignon, que l'on disait menacés par les Anglais... Dans ces parages, je n'ai trouvé d'Anglais, que les cinquante archers de cette nation, massacrés par l'ordre du sénéchal du Poitou.

— Connétable, je vous l'ai déja dit, ce n'est pas moi qui ai donné l'ordre de se défaire de ces archers; les faits du Guildo me sont étrangers, je vous le répète, répondit le duc de Bretagne avec un ton qui décelait l'impatience et l'humeur. Au-

jourd'hui, ajouta-t-il, il faut que je reçoive tout ce monde que vous voyez; il faut que j'écoute les plaintes, que j'entende les demandes des habitans de Rennes. Vous jugez, mon oncle, que je n'ai pas de temps à perdre. Vous-même, ne serez-vous pas auprès de notre personne, pendant que nous admettrons en notre présence, les notables de cette ville?

— Je ne manquerai pas d'y être, puisque le souverain de Bretagne m'y invite; et si quelques demandes justes, si quelques prières avaient besoin d'appui, je les appuierais. Sur les degrés du trône, on peut servir les princes, comme sur les champs de bataille. Là, on les défend, ici on peut aider à leur justice. Après ces paroles, le guerrier se retira et alla faire ôter la poussière de son armure.

Un des grands ennuis du trône doit être cette obligation d'écouter et d'entendre les phrases banales de l'adulation, quand l'ame est fortement préoccupée.

Quand une pensée triste l'accable, n'est-ce pas un supplice que d'être obligé de sourire à des lieux communs? que de prêter l'oreille à des indifférens? Dans notre infériorité, nous sommes plus libres que les rois, nous avons au moins le loisir de la douleur, eux ne l'ont pas. François était bien loin d'avoir l'ame en paix : le frère du prince Gilles était livré à de sombres pensées, et sous la pourpre de son trône il lui fallait sourire.....

Les longues et pénibles heures de la représentation passèrent enfin, et quand elles furent écoulées, quand le duc de Bretagne fut libre, il se trouva plus à plaindre, il regretta l'ennui de cette longue séance; car le moment d'aller à la prison était venu... Montauban vit ce qui se passait au-dedans de lui, et proposa une promenade d'apparat, une visite aux travaux que l'on faisait alors aux fortifications de la ville; mais la froideur que le peuple avait montrée la veille pesait encore sur le

cœur du duc, et lui rendait ce projet peu agréable. Cependant il voulait éloigner le moment qu'il redoutait; se tournant du côté de son frère, le comte de Guingamp, il dit : Nous allons commencer nos courses d'aujourd'hui, par aller à l'église cathédrale; c'est là que j'ai reçu ma couronne, j'y demanderai à Dieu la grace de la bien porter.

Pierre de Guingamp, heureux de cet acte de piété, sourit à son frère; le connétable l'approuva aussi; car il se disait à lui-même, c'est une bonne préparation à la justice que la prière.

De la cathédrale, le duc et son cortège allèrent visiter un hôpital que Jean V avait fondé; et le menu peuple commençait à faire entendre quelques acclamations; car il n'aime jamais autant ses maîtres, que lorsqu'ils se rapprochent de ses misères. Cette visite à l'hôpital terminée, le prince en revenant au château, dut passer devant la *Tour-le-Bat*, une immense foule était rassemblée en face de la prison. Le bruit

de l'entrevue des deux frères s'était répandu et avait amené toute cette multitude. Quand le duc parut, quelques voix firent entendre le nom du prince *Gilles*; d'autres crièrent *grace*, *grace*. François hâtant le pas de son cheval, fit semblant de n'avoir rien entendu, et descendit au palais.

Renfermé dans son appartement avec Arthur de Montauban, les premiers mots qu'il lui dit furent : Arthur, les as-tu entendus? déjà ils se prononcent.

— C'est ainsi que commencent les émeutes, répliqua le perfide confident. Aujourd'hui, le peuple crie grace! grâce! il demande encore : demain, si mon très redouté seigneur a l'air de céder, il commandera, il imposera des lois.

— A d'autres qu'à moi, repartit fièrement le duc de Bretagne. Le peuple n'est fort que lorsque le souverain est faible, je ne suis pas venu jusqu'ici pour reculer. Allons, sans perdre un moment de plus, auprès

de celui qui a voulu être mon ennemi.

Cette précipitation ne convenait pas au maréchal de Bretagne; il savait que son maître était ébranlé par la réception qui lui avait été faite la veille; il savait, malgré les paroles de fermeté prononcées par le duc, qu'au fond de l'ame, il était effrayé des dispositions du peuple contre lui, et en faveur de Gilles; plus que tout, Montauban redoutait la présence du connétable. Il fallait donc, pour assurer sa vengeance, que l'entrevue des deux frères fût retardée et n'eût pas lieu à Rennes, ni dans la ville où se trouverait Arthur de Richemont. Avec une perfide adresse, l'ennemi du prince Gilles sut donc détourner François du projet qu'il avait d'entrer dans la prison de son frère. Il lui dit : Des affaires plus pressées appellent vos soins, très redouté seigneur. Voilà les Anglais qui rompent la trève et qui attaquent Fougères; donnez vos ordres pour qu'ils soient promptement attaqués et repoussés par vo-

tre oncle le connétable de France; il est accoutumé à les vaincre, le ciel vous l'a envoyé tout exprès. Pendant qu'il sera occupé à combattre les ennemis de notre pays, vous ferez juger celui qui a osé les y appeler; mais ce n'est pas ici que le jugement doit avoir lieu; je le répète, ici, il n'y aurait pas sûreté.

Toutes ces considérations agirent sur l'esprit du duc, et selon les désirs de son adroit conseiller, il changea ses desseins. il envoya chercher son oncle le connétable, lui apprit l'attaque des Anglais et la prise de Fougères, lui dit que sa valeur seule pouvait délivrer la Bretagne, et qu'il lui en confiait le soin.

Offrir à Richemont l'occasion de vaincre encore, c'était le décider; il n'hésita point. Prenant congé du duc, il ajouta seulement : Je vous promets de les vaincre, promettez-moi de le délivrer.

—J'en fais la promesse, répondit François. Et le connétable partit pour se mettre

à la tête des troupes qui croyaient toujours marcher à la victoire quand elles étaient commandées par lui.



34.

## L'Entrevue.

.... Qui s'aimera si les frères se haïssent? Tant de liens resserrent leur amitié : les souvenirs des premiers jours, les jeux, les leçons de l'enfance, les conseils du père, les caresses de la mère, tous ces enchantemens de la famille viennent nourrir et fortifier cet amour.

*Lettres Vendéennes.*

Du fond de sa prison, le prince Gilles avait pu s'apercevoir de la réception qui avait été faite à son frère; les cris *grace* et *justice* étaient parvenus jusqu'à lui. Il ne s'en réjouissait pas, car il connaissait son frère; mais ce qui lui avait fait le plus de bien, ce qui avait donné un peu de paix à

son ame, c'était d'avoir appris par Humfroy que sa bien-aimée Françoise avait été dignement reçue par Emerancilde de Rougé, et que, dans le calme de la sainte et noble retraite où elle était maintenant, elle pourrait se remettre de ses fatigues. L'arrivée du connétable de France lui offrait aussi des motifs d'espérance. Quand la nuit vint, Gilles était donc plus résigné. Il s'endormit facilement, et, sous les voûtes de sa prison, rêva de bonheur et de liberté. Son frère ne dormait pas. Au milieu des ténèbres et du silence, il ordonna que le prisonnier fût enlevé de la Tour-le-Bat, et transféré au château de Dinan avec la plus grande célérité et le plus grand mystère. Les gardes en entrant dans la prison trouvèrent le prince paisiblement endormi. Quand, à son réveil, il sut où l'on voulait le conduire, son premier mouvement fut de désespoir ; car on allait encore l'éloigner de Françoise. Mais une seconde pensée lui vint, c'est que la princesse le

suivrait et que dans le comté de Dinan, elle serait mieux que partout ailleurs ; que même par son influence dans son pays natal, elle trouverait moyen de rendre ses chaînes moins pesantes et sa captivité moins étroite. Il se rappela aussi le conseil du vénérable aumônier qui lui avait répété : Votre obéissance peut vous mener à la liberté, et se levant, il dit aux gardes : Partons, je suis prêt. En quittant la Tour-le-Bat, Gilles n'avait plus qu'une inquiétude, sa tendresse s'alarmait pour Françoise des fatigues d'un nouveau voyage.

Il était depuis près d'un mois au château de Dinan : sa prison y était moins étroite qu'à Rennes. Il y était arrivé avec le plus grand secret, au milieu du plus profond silence et de manière à ce que les habitans de la ville ignorassent tout-à-fait qu'il était retenu captif si près d'eux. La partie du bâtiment où il était renfermé était entourée d'une vaste cour, ceinte par de hautes murailles : quelques ifs au

feuillage sombre et triste y croissaient au milieu des longues herbes, des orties et des ronces qui avaient poussé entre les anciens pavés : un seul petit sentier était frayé à travers cette cour; c'était celui que traçaient les sentinelles et le geôlier qui venaient voir et garder les prisonniers d'Etat qu'on y renfermait de temps à autre.

Humfroy n'avait pu obtenir de venir en même temps que son maître; il ne s'était mis en route qu'après avoir vu la princesse, et lui avoir indiqué les moyens de se rapprocher de son époux. En arrivant au château de Dinan, il apprit à Gilles que son frère le duc de Bretagne le suivait de près, que les Anglais avaient été battus à Fougères, et que le connétable de Richemont de retour de son expédition accompagnerait son neveu à Dinan; que déja on préparait pour eux les grands appartemens du château.

François avait annoncé qu'il venait passer un mois à Dinan, pour y respirer son

air vif et salubre et boire de ses eaux renommées : aux yeux de ses peuples, c'était un voyage entrepris seulement pour sa santé.

Le chevalier de Lantivi et le vénérable abbé de Bouguien devaient, à son départ de Rennes, accompagner la princesse qui, malgré ses chagrins et ses fatigues, soutenait à merveille son état.

Quand on est rassuré et tranquille sur le sort de ce que l'on aime, on est bien plus fort pour résister à ce qui n'attaque que soi. Gilles, sans inquiétude pour Françoise, était tout préparé à subir l'interrogatoire de son frère.

Aussi, lorsqu'il entendit le bruit des chevaux dans la cour, et qu'il vit toute l'agitation de l'arrivée, ce fut plutôt un mouvement de joie que de crainte qu'il éprouva.

Le duc avait fait son entrée à Dinan vers les neuf heures du matin. A onze il avait admis à l'honneur de dîner avec lui, les

notables de la ville ; et le soir, à l'heure où l'on allumait les flambeaux, Gilles entendit des pas dans la cour. Il regarda, et vit à la lueur des torches que portaient des varlets, ses deux frères François et Pierre, et son oncle Arthur de Richemont, que l'on reconnaissait à son armure argent et or, qu'il ne quittait presque jamais; tous les trois venaient vers la prison.

Bientôt la porte s'ouvrit; les hommes de service, après avoir placé les torches dans les bras de fer attachés aux parois des murs, sortirent, et le duc de Bretagne parut. Un peu derrière lui suivaient Pierre de Guingamp et le connétable de France... Gilles restait debout, une main appuyée sur la table qui se trouvait devant lui. Sans le souvenir de la froide réception que son frère lui avait faite à Chantocé, il serait allé au devant de lui; mais ce souvenir le retint.

Pierre de Guingamp, s'il avait suivi l'impulsion de son cœur, aurait couru

presser dans ses bras son frère prisonnier, mais craignant de déplaire, il n'avança pas : quant au connétable pareille pensée ne put le retenir, et il serra avec émotion le malheureux fils de Jean V sur son sein.

Cet accueil toucha Gilles ; des pleurs de reconnaissance vinrent mouiller ses yeux, il les essuya bien vite pour que le duc François ne les vît pas.

Connétable de France, dit le duc de Bretagne, avec un mécontentement marqué : *Celui* qui est ici, sous le poids d'une grave accusation, vous semble donc innocent, vous le traitez comme tel; l'accueil que vous lui faites ne le portera pas au repentir.

— Au repentir ! répéta fièrement Gilles, je n'en ai pas besoin.

— Vous seul pensez ainsi, repartit le duc : votre pays, vos amis, vos parens vous accusent.

A ces mots, Gilles regarda le connéta-

ble, ce regard semblait dire, est-il vrai que vous, vous m'accusiez aussi ?

Arthur de Richemont le comprit et ajouta :

— Moi, je *n'accuse pas* avant d'avoir *entendu*, je plains tout de suite celui contre lequel l'accusation s'élève, mais j'attends et je l'*écoute* avant de le flétrir du nom de criminel.

— Je ne sais si c'est toujours l'usage que vous avez . . . . . que l'on suit à la cour de France, j'y ai entendu parler de condamnations de différens ministres, de leur *prompte exécution*, mais on ne m'y a pas parlé de la régularité de *leurs procès*.

En prononçant ces paroles, François appuyait sur chacune de celles qui pouvaient le plus blesser le connétable, en lui rappelant les promptes exécutions de Louvet, de de Giac, de Camus, et de Beaulieu.

Arthur de Richemont comprit son neveu et répondit :

— Très redouté prince, puisque vous citez la cour de France, je vous dirai que là, il n'est pas d'usage de condamner sans entendre, et que si quelquefois la justice y est rapide et sévère, c'est lorsque le danger est trop imminent. Là, les ministres prévaricateurs, les ministres qui s'engraissent des sueurs du pauvre peuple, qui s'enrichissent de la paie des soldats, fussent-ils même appuyés de l'amitié du roi, tombent, parce que le dévouement veille auprès du trône.

— Vous parlez de grands dangers qui nécessitent de rapides justices; mais, connétable, des ennemis appelés par un *traître*, et descendant armés dans un pays, me semblent un danger imminent, un de ces cas qui veulent que la justice se hâte.

— Mais où est ce traître? s'écria d'une voix tonnante et en rougissant d'indignation le jeune et noble captif, où est ce traître? Est-ce moi, Gilles de Bretagne, que

l'on veut, que l'on ose appeler de ce nom? Où étais-je, quand ces ennemis sont venus menacer notre pays? étais-je libre? étais-je sur la côte à leur tendre la main? depuis si long-temps je suis en exil, surveillé, entouré d'espions et de faux amis!

— Et ces Anglais qui ont été arrêtés au Guildo, ne leur donniez-vous pas asile? demanda le duc.

— Oui, je leur donnais asile, et vous, vous leur avez donné la mort; ils étaient cependant devenus mes gens, mes archers; ils n'étaient point ennemis, ils ne m'aidaient que dans mes plaisirs du tir de l'arc et de la chasse, et les lâches qui vous conseillent et vous égarent, les ont fait massacrer!... Aujourd'hui le roi d'Angleterre voudra les venger, il vous demandera compte de leur sang, il viendra....

— Malheureux! c'est vous qui l'appelez, dit François.

— Non, par le sang de Dieu, je le nie;

je le nie par le salut de mon ame, je ne les ai point appelés.

— Nierez-vous aussi que Henri d'Angleterre ne soit votre meilleur ami ?

— Non, certes, je ne le nierai pas. Henri est mon ami quand il est chez lui gouvernant ses États ; mais en armes sur terre bretonne, il est mon ennemi ! Ah ! rendez-moi mon épée, et vous verrez que mon amitié ne criera pas si haut que la voix de mon pays... Rendez-moi mon épée, mon frère, et j'oublierai tout...

— Et *les gages qu'il vous paye !* oublierez-vous de tendre la main pour les recevoir ?

— Par les cercueils de nos pères, s'écria Arthur avec feu, ce propos est trop dur !... Un prince de notre noble maison aux gages d'un autre !... Gilles ne t'emporte pas, pense que celui qui vient de parler ainsi, est né de la même mère que toi.

— Soyez sans crainte, mon oncle, je ne l'oublierai pas ; voilà long-temps que l'on

travaille à m'irriter, et à me faire sortir du respect que je dois au souverain. Mais vous devez le savoir, il y a des insultes qui n'irritent pas, il y a des outrages qui sont des gloires ; et je reste sans colère, parce que je suis sans reproche, écoutez et jugez-nous.

Le duc de Bretagne interrompant son frère, dit avec sécheresse : Je suis ici pour juger et non pour être jugé..... Le connétable de France sait que personne ici n'a le droit de juger ma conduite....

— Je le sais, répondit le connétable, mais je sais aussi que vous êtes tous deux fils de mon frère. Il y a des droits sacrés, des hiérarchies naturelles existant dans les familles comme dans l'État. Si Jean V, de vénérable mémoire, vivait encore, ne serait-il pas votre juge ? son frère peut et doit le remplacer....... N'allez pas élever la voix devant un autre tribunal, que les discussions de famille se jugent en famille.

— Mais, répliqua François, ce ne sont plus des discussions de famille, ce sont des crimes d'Etat, de lèse-majesté, de haute trahison. Pour les juger et les punir, je suis seul compétent.

— Mais si l'accusé est votre frère? demanda Richemont.

— Il aura plus hâte de le faire condamner que tout autre, ajouta le prince Gilles; car il s'est fait son plus cruel ennemi. Duc de Bretagne, vous venez de le dire, vous êtes venu ici pour juger, vous êtes donc condamné à m'écouter, le devoir du juge est d'entendre celui qui est amené devant lui. Ce n'est pas comme complice des Anglais débarqués en Bretagne que je suis prisonnier, votre haine remonte plus haut, voilà plus d'un an qu'elle pèse sur ma tête; elle a trouvé trop doux pour moi l'exil de Chantocé..... Vous avez voulu, lorsque je courus au devant de vous avec le cœur d'un frère, prouver à tout un peuple combien vous me haïssiez, vous êtes

passé devant ma demeure comme devant celle d'un étranger ! ce n'était pas encore assez, vous n'avez pu vous contenter de me déposséder de l'héritage paternel, de ne me donner que des domaines qui sont hors de Bretagne, de m'entourer de vassaux qui ne sont pas les miens ; il vous a fallu encore m'enlever l'amitié de mon oncle, le roi de France, me noircir à ses yeux; il ne vous reste plus qu'à m'ôter la vie, et pour y parvenir, vous m'accusez aujourd'hui de haute trahison et de lèse-majesté ! Mon oncle, je vous le demande sans esprit de rancune et en toute vérité, l'ennemi le plus acharné aurait-il pu faire plus que mon frère n'a fait ?

— Gilles n'en accuse pas son cœur, il accuse ceux qui le conseillent, et vous, duc de Bretagne, fils de Jean V et de Jeanne de France, n'écoutez que la voix du sang, écoutez la mienne, je ne veux que votre bonheur et votre gloire ; si vous cédez à de funestes conseils, si vous cédez à un

mouvement de haine, votre vie entière sera empoisonnée, et votre nom sera flétri; car le sang d'un frère ne s'efface jamais! Si vous craignez que les souvenirs de votre enfance, de ce temps où vous aimiez Gilles, en vous attendrissant, n'affaiblissent votre justice, éloignez ces pensées et ces affections, et ne consultez que la froide et sévère raison. Elle vous dira que le prince, qui, pour rester Breton, a refusé l'épée de connétable d'Angleterre, n'a pu vouloir livrer la Bretagne aux Anglais.

— Mais cette lettre à Henri, dit François en déroulant un papier auquel appendait un scel du prince Gilles, cette lettre qui demande qu'une armée anglaise vienne le délivrer de sa captivité, n'est-elle pas de lui?

— Non, elle ne l'est pas; jamais, je le jure par le Dieu vivant, je n'ai rien fait de pareil.

— Ce scel, ce seing ne sont-ce pas les vôtres?

— Ce cachet aux hermines est le mien, l'écriture de la lettre est de Pierre la Rose.

— Pierre la Rose n'est-il pas votre secrétaire?

— Oui, il m'a été donné par vous et Montauban.

— Vous ne lui avez pas dicté cette demande d'un secours étranger et armé?

— Non.

— Il niera tout, s'écria le duc avec impatience, se tournant du côté de Pierre de Guingamp (qui, pâle et tremblant, restait muet, les yeux remplis de larmes), il niera tout.....

— Très redouté seigneur, balbutia Pierre, s'il est innocent, il ne peut avouer... Ah! je vous en supplie, allons à l'église de Saint-Tugal, où notre père a voulu reposer aux pieds de l'autel du très glorieux saint Yves; là auprès de son tombeau nous prierons tous, vous implorerez les lumières d'en haut; mon très aimé frère, au nom de vo-

tre gloire et de votre salut, ne précipitez rien.

Gilles serra la main de Pierre, ce qu'il venait de dire était beaucoup pour lui, et le cœur du prisonnier se sentit reconnaissant de ce peu de paroles, comme il aurait pu l'être d'une importante démarche.

—S'il ne veut rien m'avouer, dit le duc en se levant du fauteuil, il en déclarera peut-être davantage devant les juges que je vais faire convoquer, et qui ont droit de connaître des crimes de haute trahison.

— Duc de Bretagne, se hâta de dire Arthur de Richemont comme il le voyait près de sortir de sa prison, quand vous m'avez, il y a un mois, envoyé à Fougères pour en chasser les Anglais, je vous dis en montant à cheval : *Je vous promets de vaincre, promettez-moi de délivrer Gilles*. Vous me le promîtes alors, j'ai vaincu, avez-vous pardonné?

—J'ai fait un serment en recevant la

couronne, c'était d'être juste; je veux tenir mon serment.

— J'en ai fait un aussi, le jour où je fus armé chevalier, c'était de rester toujours digne de mes pères, je n'ai pas *forligné*, et je ne fléchirai pas : voilà l'aveu, le seul aveu que j'ai à faire....

En prononçant avec dignité ces paroles, l'attitude de Gilles était fière sans être insultante. Celle de son frère était moins assurée. En arrivant près de la porte de la prison il se retourna. La lumière des flambeaux éclaira son visage, il était pâle; son regard sinistre s'attacha un instant sur le prisonnier ; il n'y avait pas de pitié dans ce regard, c'était plus celui d'un ennemi que d'un frère. Le connétable serra de nouveau la main de son neveu. Pierre murmura à voix basse : Ami, espère en Dieu. La porte se referma, et Gilles resta seul, seul avec la conscience d'avoir été digne de lui-même.

---

## 35.

## La Suppliante.

Je puis mourir pour toi ; sans toi, je ne puis vivre.
DELILLE, *Paradis perdu.*

DANS son inépuisable bonté, Dieu a voulu que le malheur et l'adversité eussent aussi leurs jouissances ; c'en est une grande pour l'homme dans l'infortune de pouvoir dire :

*Je n'ai pas fléchi ; la tempête s'est déchaînée contre moi et n'a pu m'ébranler, je n'ai courbé et ne courberai mon front que devant Dieu.*

Quand Humfroy entra dans la prison pour faire son service du soir auprès du

prince de Bretagne, il le trouva dans cette exaltation d'une noble conscience; son regard était radieux, son visage animé : on aurait dit en le voyant qu'il venait d'obtenir l'assurance de sa prochaine liberté..... Non, il avait obtenu davantage, il avait l'assurance d'avoir été digne de lui-même.

A cette joie qui partait du cœur, le vieux serviteur allait en mêler une autre. Quand il fut assuré que les gardes ne pouvaient l'entendre, il s'empressa d'apprendre à son maître que la princesse Françoise venait d'arriver à Dinan, et que le lendemain, elle chercherait les moyens de l'entrevoir et même de parvenir jusqu'à lui.

Oh ! comme la nuit se traîna lentement; et sous ces tristes voûtes de prison, que de pensées d'espérance et d'amour! Longtemps avant le retour de la lumière, le prince était debout à épier son premier rayon. Enfin, l'orient commença à blanchir; les créneaux dentelés des hautes murailles qui l'entouraient se dessinèrent peu

à peu sur le ciel couleur d'opale; les objets que la lumière revenait éclairer étaient loin d'être rians; il ne voyait ni arbres, ni prairies, ni fleuves, ni coteaux: les murs d'enceinte d'une prison, voilà tout ce qu'il avait sous les yeux..... mais une pensée d'amour était venue s'y attacher et y avait répandu son charme et sa magie. Les sables brûlans du désert semblent une plaine de délices à l'Arabe qui va revoir son amante! les montagnes de glace ne sont-elles pas aimées de l'Esquimau, quand la jeune fille du Nord vient s'y asseoir près de lui!

Dans son attente, Gilles parcourait sa prison. L'*angelus* vint à sonner. Il se rappela que Françoise lui avait fait dire à l'*angelus* du matin, à celui de midi, à celui du soir, pense à moi; c'est alors que je tâcherai de te voir. Il courut donc à sa fenêtre; il entendit des pas, il regarda, ce n'était qu'une petite fille qui portait un pain et un pot de soupe à son père, aussi

prisonnier !... Long-temps il attendit ; les heures s'écoulèrent, et Françoise ne parut pas. Enfin, dans l'après-midi, du mouvement et du bruit l'attirèrent de nouveau à la fenêtre ; il vit alors des gardes, des chevaliers qui traversaient la cour : un groupe nombreux était arrêté au bas de l'escalier qui conduisait aux appartemens du duc. Des soldats, avec leurs longues lances, divisaient la foule et faisaient former la haie à droite et à gauche, comme pour laisser passer un grand personnage. Il distingua parmi ceux qui allaient et venaient dans la cour, le bon Humfroy : il paraissait fort empressé, et avait l'air de chercher quelqu'un dans la multitude qui augmentait de plus en plus en face des appartemens du duc François premier. Enfin le prince Gilles vit que son vieux serviteur avait trouvé celui qu'il cherchait : c'était le geôlier de la prison. Il lui parlait avec feu : on voyait à ses gestes supplians qu'il espérait en obtenir quelque faveur. Gilles

n'eut pas de peine à deviner de quelle faveur il s'agissait. Humfroy demandait sans doute que la porte de la prison s'ouvrît un instant à la princesse, et que l'épouse pût voir son époux captif, pour le consoler et lui dire d'espérer.

Pendant que Gilles épiait ainsi tous les mouvemens d'Humfroy, le personnage attendu entra dans la cour : les trompettes sonnèrent, les soldats, rangés sur deux lignes, rendirent le salut des armes, une femme, vêtue de noir, appuyée sur le bras d'un vieux prêtre et suivie d'un chevalier, parut. C'était à elle que l'on rendait ces honneurs : le duc de Bretagne n'aurait pu les lui refuser; car le peuple de Dinan avait reconnu en elle la fille de ses anciens seigneurs.

En arrivant à Dinan, Françoise avait entendu raconter l'entrevue des deux frères. Le bruit du mécontentement de François était généralement répandu : on citait les réponses nobles et fières du prince Gil-

les, les prières et les remontrances du connétable, on répétait les mots de crime de haute trahison, de lèse-majesté, on s'épouvantait des suites que ces graves accusations pouvaient amener. L'épouse de Gilles s'en effraya plus que tout autre ; et prenant tout à coup une décision, elle dit à l'abbé de Bouguien et au chevalier de Lantivi : C'en est fait, j'irai comme princesse de Bretagne, comme moi-même, chez le duc François premier, peut-être m'écoutera-t-il. J'élèverai la voix pour défendre mon époux innocent : c'est mon devoir, Dieu donnera peut-être de la force à mes paroles ! Le vénérable prêtre et le fidèle chevalier ne s'opposèrent pas à son projet. Les habits de son rang lui furent apportés, et abandonnant tout déguisement, elle alla vers le palais. C'était elle que le prisonnier avait vue traversant la cour. Tout de suite son cœur l'avait reconnue. Il avait remarqué qu'elle s'appuyait sur le bras de son aumônier. Le changement de sa taille

l'avait frappé; elle n'était plus svelte et légère.... Encore quelques semaines, s'était-il dit, et si la liberté m'est rendue, je serai le plus heureux des hommes. Entre Françoise et le fils qu'elle va me donner, je n'aurai rien à envier. Mais, ajoutait-il, dans son inquiète impatience, que va-t-elle faire auprès du duc de Bretagne? Son amour ne lui a-t-il pas commandé une fausse démarche? est-il digne d'elle et de moi qu'elle aille en suppliante lui demander justice? Pourvu qu'elle ne s'humilie pas devant lui, pourvu qu'il ait pour elle les égards qui lui sont dus.... Sans doute, le connétable de France l'aura vue et lui aura conseillé cette démarche.

Et se promenant à grands pas dans sa prison, Gilles trouvait que le temps marchait bien lentement. Il allait à la fenêtre, regardait. Le peuple était resté dans la cour : il attendait le retour de la princesse pour la revoir encore. Le but de sa visite au duc de Bretagne était connu, tous les

vœux étaient pour elle... Elle ne reparaissait pas, était-ce signe de succès ou de refus ? Le cœur du prince battait avec violence, le sang se portait à son visage; et malgré la rigueur de la saison, tous ses membres étaient mouillés de sueur. Machinalement, et sans penser à ses geôliers, il allait à la porte, comme pour l'ouvrir et descendre au devant de sa jeune épouse; et puis, s'indignant de sa captivité, il revenait à la fenêtre, et regardait de nouveau ce qui se passait au dehors. La foule fit un mouvement en se rapprochant du perron qui conduisait aux appartemens du duc. Tous les regards se tournèrent de ce côté. Quelques gardes parurent d'abord, Françoise venait après... mais portée par quatre hommes : le connétable, l'abbé de Bouguien, le chevalier de Lantivi et Pierre de Guingamp la tenaient dans leurs bras. Sa tête penchée en arrrière, ses membres roides et alongés, la rendaient semblable à une morte.

*Ah ! le monstre ! il l'a tuée !* s'écria le prince Gilles, *il l'a tuée ! Vengeance et malédiction !* Son cri fut entendu au dehors, et répété par la foule. Humfroy accourait vers la prison. Ses pas se font entendre dans l'escalier de la tour, le bruit de la clef retentit dans la serrure... la porte s'ouvre. Humfroy se précipite au-devant de son maître, il veut lui expliquer ce qui vient de se passer ; mais Gilles n'entend rien, ne veut rien entendre. *Il l'a tuée !* répète-t-il ; et s'élançant hors de la prison, il a rapidement traversé la cour. C'est en vain que quelques gardes veulent l'arrêter. La foule se fend à droite et à gauche pour le laisser passer. Qu'il est à plaindre ! répète-t-on en le voyant ; qu'on est injuste à son égard ! il faut le soutenir et le venger. Lui , avec la vitesse d'une flèche lancée par une main puissante, a déja franchi l'escalier. Sur les premières marches intérieures, il rencontre son frère. Les cris de la multitude,

les remords de sa conscience en voyant l'évanouissement de sa belle-sœur, avaient effrayé le duc de Bretagne. Il était pâle et tremblant. A la vue de Gilles, sa frayeur redoubla, ses jambes chancelèrent ; et s'appuyant sur le bras d'Arthur de Montauban qui descendait avec lui, il s'écria d'une voix mal assurée : Gardes, arrêtez ce furieux. Que me veut-il? Il a brisé ses chaînes. Gardes, qu'on le traîne au cachot.

— Qui osera porter la main sur moi ? demanda l'époux de Françoise ; et arrachant de la main d'un soldat une lance, il répéta : Celui qui fera un pas vers moi, tombera mort à mes pieds. Bretons, n'êtes vous pas las de me voir souffrir? de me voir traîner de prison en prison ? Suis-je donc coupable d'avoir brisé mes fers, quand j'ai vu mon épouse bien-aimée, la noble fille des comtes de Dinan, emportée comme morte de chez notre persécuteur ? Ah ! malheur au prince sans pitié qui repousse les mains suppliantes qui s'élèvent vers lui.

— Vous l'entendez, ajouta le duc, il prêche la révolte, il appelle le malheur sur son souverain. Par l'obéissance que vous me devez, je vous l'ordonne, saisissez le coupable, et qu'à l'instant je sois délivré de son odieuse présence.

— Pas un d'eux ne l'osera, repartit Gilles avec une noble assurance; ils m'ont vu sur un champ de bataille, et savent qu'il n'est pas facile de me désarmer. Pas un d'eux n'osera lever la main sur moi.... Mais écoute, François, écoute, toi qui es né de la même mère que moi ; fais taire un instant la haine que tu me portes. Accorde-moi une grace, et tes soldats n'auront pas la peine de *me conduire au cachot*, n'auront pas la peine de te délivrer de *mon odieuse présence*. Je retournerai moi-même reprendre mes fers... Mais, ô François ! ô mon frère ! laisse-moi voir celle que j'aime plus que la liberté, laisse-moi aller soigner Françoise ! Tu le sais, elle va bientôt être mère ; sa douleur peut la

tuer...... peut donner la mort à l'enfant qu'elle porte... Ah! cette pensée me décide à ce que tous les rois du monde n'auraient pu me faire faire.... François! François! me voilà à tes pieds!

En disant ces paroles, le noble et fier prince de Bretagne était tombé à genoux, et implorait la pitié de son frère qui restait froid et insensible. A cet instant, le connétable et Pierre de Guingamp revinrent d'auprès de Françoise. Ils virent Gilles aux genoux du duc; ils l'entendirent répéter sa demande d'aller soigner Françoise, et eux aussi se mirent aux pieds du duc de Bretagne et invoquèrent sa compassion et sa clémence; mais toutes leurs prières furent vaines. Il se dégagea des embrassemens de Gilles qui serrait ses genoux, et le poussant rudement à terre, il ordonna au sénéchal du Poitou qui venait d'arriver avec quelques-uns de ses hommes dans le vestibule, de se saisir du prince, et ajouta: Ces larmes de femme m'ennuient,

ces prières me fatiguent. Maréchal de Bretagne, faites en sorte que désormais elles ne viennent plus jusqu'à moi. Après ces paroles, il remonta l'escalier et alla se renfermer dans ses appartemens.

Les hommes du sénéchal avaient obéi à l'ordre du duc : pour embrasser les genoux de son frère, Gilles avait abandonné sa lance, et pendant qu'il était désarmé, plusieurs soldats s'étaient jetés sur lui, et l'avaient lié étroitement. Gilles relevé de terre, vit Pierre de Guingamp qui pleurait, et il lui dit : Mon frère, tu le vois, je ne puis te tendre la main, tu vois comme je suis lié, mais je te remercie de ta pitié, tu as osé aller soigner Françoise ; ami, continue, ne l'abandonne pas, et vous, mon oncle, vaillant Arthur, désormais que pourrez-vous faire pour moi ! laissez-moi à mon triste sort, reprenez votre épée, et allez vaincre ces Anglais que l'on dit que j'ai appelés. Ah ! si au lieu de me donner des chaînes, le duc de Bretagne

m'avait rendu une épée... Mais pourquoi des pensées de gloire me viennent-elles encore, elles ne doivent plus se présenter à moi, je ne dois songer qu'à mon malheur.... Oh ! par le souvenir de mon père, je vous en conjure, oh ! mon oncle, veillez sur elle et sur l'enfant qu'elle porte..... Envoyez-la, faites-la conduire en lieu de sûreté : qu'elle ne me suive plus ainsi de prison en prison. Elle doit le savoir maintenant, il y a des cœurs dont on ne peut rien obtenir, des haines que l'on ne saurait vaincre. Pour moi, je vous le promets, jusqu'à la fin je serai digne de mon père et de vous.

Puis, se retournant du côté du maréchal de Bretagne, il dit : Allons, Arthur de Montauban, ne différez plus d'obéir aux ordres de votre maître. Vous m'avez laissé parler à mon frère Pierre de Guingamp, et à mon oncle le connétable ; c'est sans doute à *nótre ancienne amitié* que je dois *cette grace*. Maintenant faites votre

devoir, et que les souvenirs d'autrefois ne vous fassent pas négliger de le remplir dans toute sa rigueur. Je reconnais *la bonté de mon frère*, il a laissé le choix de mon cachot à mon *ancien ami*.

Les soldats hésitaient encore. Il ajouta : Soldats, n'ayez pas peur ; regardez comme je suis lié, un enfant me conduirait : n'avez-vous pas vu des femmes promener dans les rues des lions enchaînés ?



## 36.

## Le Juge.

> La conscience ne regarde pas autour d'elle pour s'assurer du suffrage de ceux qui l'écoutent.
>
> *Pensées de Richer.*

Le prince de Bretagne, en adressant à Arthur de Montauban les paroles que nous venons de redire, avait bien de l'ironie dans la voix, mais il y avait encore dans ses yeux comme un reste d'amitié. Le maréchal de Bretagne en fut troublé au fond de l'ame, et ce trouble se montra au dehors. Au lieu de faire passer Gilles par les souterrains, pour le reconduire à sa prison, il lui fit traverser la cour encore rem-

plie de peuple. Etait-ce pour humilier le noble époux de Françoise de Dinan? était-ce pour exciter la pitié de la foule et faire déclarer un mouvement en faveur du prisonnier ? Je ne sais ; mais à peine la multitude eut-elle aperçu sur le haut du perron le fils de Jean V, lié et garotté comme un criminel, que des cris s'élevèrent de toutes parts. *Grace ! grace ! justice ! liberté au prince Gilles !* répétait cette foule en rumeur ; et des gestes menaçans, et des mouvemens séditieux, se mêlaient à ces bruyantes acclamations. Le duc François, des fenêtres de son appartement, pouvait voir et entendre ce qui se passait au-dessous de lui. Il fit mander le maréchal de Bretagne, et lui témoigna son mécontentement.

Arthur de Montauban chercha à s'excuser, le duc lui répondit avec humeur :

Vous pouviez, maréchal, vous dispenser de montrer le prisonnier au peuple rassemblé, les souterrains n'ont été creusés

que pour cacher nos justices ; vous savez qu'il en existe du château à la prison. Il n'est pas bon que la populace soit ainsi initiée à tout : qu'elle obéisse et qu'elle ne juge pas.... Entendez-vous ces cris : *Liberté ! justice !* c'est à votre imprudence qu'ils sont dus. Faites-les finir, faites chasser ces manans séditieux de la cour du château, et mandez près de moi le président, le sénéchal et autres gens de justice, pour qu'ils procèdent sans délai au jugement de celui qui, non content d'avoir appelé les Anglais dans mes Etats, excite encore la révolte jusque dans ma demeure. Ne l'avez-vous pas entendu invoquer hautement la malédiction sur ma tête ? Partez, maréchal, qu'un seul instant ne soit pas perdu.

Arthur de Montauban sortait de l'appartement pour aller transmettre les ordres de son souverain. Le duc de Bretagne le rappela, et le fit entrer dans son cabinet particulier. Là, il lui dit : Arthur, il

faut en finir ; tu vois comme la sédition se montre, elle devient menaçante. A Rennes, le peuple était pour *lui* et contre moi ; ici, il est encore de même. Il faut que cette nuit *il* soit conduit avec le plus profond mystère au château de Montcontour. Moi, je pars pour Redon, où je convoquerai mon conseil et mes officiers de justice. Dans les ordres que tu vas donner, défie-toi des agens secrets employés par Françoise de Dinan ; qu'elle, surtout, ignore où *il* sera transféré. Je ne veux plus de ces scènes de femme en pleurs; je ne veux plus de ces cris du peuple. Je compte sur ton zèle pour m'en délivrer. Le maréchal s'inclina devant le duc, et sortit. Sans son coupable amour pour Françoise, Arthur de Montauban n'aurait obéi qu'à regret. Il commençait à se lasser de cette haine que lui-même avait attisée entre les deux frères. Ce regard qu'il avait eu du prince Gilles, ce nom d'*ami*, prononcé par lui, avaient (comme nous l'avons dit) jeté du

trouble dans son ame ; mais le duc François venait de parler *de femme en pleurs*, et ces mots lui avaient rappelé combien la jeune épouse de Gilles était touchante et belle lorsqu'elle s'était jetée aux genoux de son beau-frère, pour demander la grace de son mari ; elle avait même, dans son désespoir, élevé ses grands yeux noyés de larmes vers lui, en lui criant : Maréchal ! maréchal ! intercédez pour lui, intercédez pour moi ! Ce souvenir qui aurait dû le faire renoncer à servir plus longtemps la haine de François, le poussa au contraire dans la voie du mal. Cette affreuse pensée lui revint : quand le prince ne sera plus, Françoise sera à moi. Avec cette pensée, il hâta le moment du jugement. Les apprêts pour le départ du duc furent bientôt terminés. Sur son passage, à travers la ville, François eut à regretter le silence de Rennes. Une forte garnison fut laissée au château, sous les ordres du sénéchal du Poitou. Quelques bourgeois

qui avaient crié *justice et liberté au prince Gilles !* furent arrêtés ; le vieux chevalier de Lantivi fut surpris sous les murs de la prison ; on le conduisit dans une tour : ni lui, ni les bourgeois ne reparurent jamais.

Il était onze heures de la nuit ; une neige épaisse couvrait la terre, le vent soufflait en gémissant autour de la prison. Gilles ne dormait pas ; il pensait à Françoise. Humfroy n'était pas revenu lui en donner des nouvelles : elle était donc plus mal, puisqu'il restait auprès d'elle. Il avait bien vu partir son frère, mais que lui importait ce départ? Toutes ses pensées, toutes ses inquiétudes n'étaient plus pour sa liberté, mais pour la santé de son épouse bien-aimée.

Des gardes entrèrent tout à coup dans sa prison. Prince, suivez-nous, dit l'un d'eux.

— Où voulez-vous me conduire ? demanda le prisonnier.

— Où le duc François voudra, répondit le soldat.

— Mais dans quelle nouvelle prison avez-vous ordre de me mener ? ajouta Gilles.

— L'ordre que nous avons, c'est de ne pas vous répondre et de vous faire obéir. Allons, prenez ce manteau, il fait froid, et suivez-nous.

Toute résistance eût été inutile. Le prince obéit. Ce fut en vain qu'il chercha des yeux à rencontrer Humfroy, ce fut en vain qu'il demanda des nouvelles de la princesse Françoise, il y avait ordre de le laisser dans une ignorance absolue. Il partit donc sous le poids de la plus pénible inquiétude. Il ignorait où il allait, mais il savait qu'on l'éloignait d'elle. Enveloppé du manteau que la pitié du soldat lui avait jeté, les mains toujours étroitement liées, il avait été renfermé dans une litière, entouré de gardes, et cheminait dans le plus profond silence.

Que l'on se figure un homme dans la force de l'âge, un prince accoutumé au

pouvoir et à la liberté, un chef habitué au commandement, un amant dans tout le délire de l'amour, ainsi captif et traîné de cachots en cachots. Il interroge, on ne lui répond pas; il voudrait punir les gardes insolens qui se rient de ses prières, et ses mains sont indignement liées! Oh! qui pourra redire ses horribles souffrances! à peine peut-on les concevoir. Lui, les endure noblement.

Arrivé à sa nouvelle prison, il ne regarda rien, il ne fit aucune comparaison entre le lieu qu'il allait habiter et celui qu'il venait de quitter. Hélas! toutes les prisons se ressemblent! La même pensée les a fait élever, elles ont été destinées au crime: ces murs épais, ces barreaux de fer, ces énormes verroux n'ont pas été faits pour l'innocence; quand, par erreur, elle vient habiter sous ses voûtes, elle se résigne, ce n'est pas elle qui ébranle les portes et les murailles; elle peut attendre le jugement, parce qu'elle est sans reproche;

c'est le crime qui le redoute et qui cherche à s'y soustraire.

Pendant que Gilles entendait les portes de la prison de Montcontour se refermer sur lui, François convoquait, à Redon, son conseil pour le faire juger ; à ce conseil étaient présens : l'évêque de Saint-Brieuc, Jacques d'Espinay, grand ami et confident du duc, messire Jean Hingant, le chancelier, le président, le sénéchal de Rennes, le sieur de Combour, l'abbé de Buzay, Arthur de Montauban et Olivier du Breil, procureur-général. Le connétable de France, Arthur de Richemont, avant de retourner à son château de Parthenay, avait chargé Guillaume de Coutance, abbé de Buzay, homme d'un grand savoir et d'une éminente vertu, de défendre son neveu lorsqu'il serait accusé aux États. Quant à lui, mécontent du duc de Bretagne, il l'abandonnait, et c'était auprès du roi de France qu'il retournait plaider la cause de Gilles.

Quand le conseil s'ouvrit, ceux qui le composaient furent surpris d'y voir venir en personne le duc François; ils avaient cru qu'il ferait mettre son frère en accusation, mais personne n'avait pu penser que lui-même porterait la parole... Un grand silence régnait dans l'assemblée, tout le monde était ému, et n'osait lever les yeux sur celui qui allait accuser... Enfin, d'une voix mal assurée, François redit tous ses griefs contre son jeune frère Gilles de Bretagne, seigneur d'Ingrandes et de Chantocé; il rappela d'abord le mécontentement, les plaintes irrespectueuses du prince relativement à son partage; à ce sujet, il se plaignit avec amertume des lettres que Gilles lui faisait écrire, où toutes les formes d'égards et de déférence étaient oubliées; il ajouta : mon frère se plaint d'avoir été lésé dans le partage de l'héritage paternel, mais, nobles conseillers, ne l'ai-je pas encore laissé assez riche?... ne lui ai-je pas encore laissé trop de moyens

de payer la révolte et la sédition? ce n'est pas assez pour lui d'avoir appelé les Anglais sur nos terres de Bretagne, il a voulu encore agiter le peuple... et dernièrement, à son instigation, la majesté du souverain a été insultée..... Nobles conseillers, mon procureur-général vous remettra les pièces qui attestent la culpabilité de l'ami des Anglais... Après ces paroles le duc se tut. Personne n'élevait la voix, ce silence était de plus en plus embarrassant pour le souverain. Enfin Arthur de Montauban se leva et dit : Ceux auxquels la puissance est donnée, ceux que Dieu a placés au-dessus des autres hommes pour les gouverner, ont de pénibles devoirs à remplir ; très haut, très puissant et très redouté seigneur, François I^er^, duc de Bretagne, notre gracieux souverain, vient de nous en donner une preuve ; pour le bien et la tranquillité de son peuple, il a dû faire taire son affection fraternelle, et laisser parler la voix de la justice... Personne plus que moi ne

peut savoir la violence qu'il a faite à ses sentimens; personne mieux que moi ne peut connaître à quel point on a abusé de sa patience et de sa longanimité !.... Pour l'arracher à cette clémence qui devenait dangereuse pour l'Etat, il a fallu que l'ennemi vînt en armes ravager nos champs : alors il a dû faire arrêter de concert avec son allié le roi de France, celui qui avait appelé les Anglais.... celui que vous devez mettre en jugement, comme coupable de haute trahison et de lèse-majesté.

— Le crime, s'il est prouvé, mérite la peine de mort ; ainsi, vous avez raison de dire, illustre maréchal, que notre très redouté seigneur et maître, le duc François Ier s'est fait violence en venant lui-même accuser son frère, repartit le vénérable abbé de Buzay. Moi, par mon caractère de prêtre, je dois être lent à vouloir punir, ma mission est de prêcher miséricorde auprès de la justice, et avant de donner ma voix pour le fils de Jean V, de

glorieuse mémoire, pour que le frère de mon souverain, pour que le prince qui a refusé l'épée de connétable d'Angleterre soit mis en jugement, je veux des preuves sans réplique, et des accusations que l'intérêt et l'esprit de vengeance n'auront pas dictées.

— Il n'y en a pas de pareilles, dit d'une voix sombre le duc François.... Hingant, parlez ; vous avez vu, au château du Guildo, ces Anglais qui y étaient débarqués .... vous les avez vus en armes ?

— Oui, répondit Hingant, oui, très redouté seigneur, j'ai vu cette avant-garde, composée d'archers, envoyée par le roi Henri.

— Où étaient-ils? demanda François.

— Sous le toit de votre frère, repartit Hingant.

— Mais comment y étaient-ils ? ajouta Olivier du Breil (qui jusqu'à ce moment avait gardé le silence), comment ces archers étaient-ils chez le prince de Breta-

gne, en quelle qualité ? n'y étaient-ils pas comme gens à lui appartenant, pour le plaisir de l'arc ? ou y étaient-ils comme des ennemis du pays ?

— Du Breil ! s'écria le duc, je croyais que vous étiez chargé de ma justice, et non de sa défense...

— Je suis chargé de connaître la vérité, et je la cherche, répliqua avec calme le vertueux magistrat.

— La vérité est que celui qui vous inspire tant d'intérêt, est coupable de manque de respect envers moi, son souverain, et coupable de trahison envers son pays en y appelant les ennemis. Vous voulez des preuves, en voici : lisez ces deux lettres, l'une adressée à moi, où il menace de recourir au roi d'Angleterre, son protecteur et son ami, si je ne lui donne pas un apanage en Bretagne ; et l'autre écrite au roi Henri, pour l'inviter à venir briser ses chaînes et le délivrer de ma tyrannie.

Parlant ainsi, le frère de Gilles déroula sur la table qui était devant lui, deux feuilles de vélin, signées Gilles, et portant son scel avec lacs de soie et cire verte.

— Nous examinerons ces pièces, dit Olivier du Breil; ont-elles été présentées à l'illustre accusé ?

— Elles l'ont été, repartit Montauban.

— Les a-t-il reconnues, pour être signées de lui ?

— Un coupable nie toujours ce qui l'accuse, ajouta le maréchal de Bretagne.

— Et les apparences trompent souvent, dit l'abbé de Buzay ; les princes jeunes et sans défiance sont souvent entourés de gens aussi adroits que coupables ; souvent ils appellent amis ceux qui les trahissent et qui les dénoncent...

Ces lenteurs irritaient le duc, on le voyait au froncement de ses sourcils ; roulant dans ses mains son cachet d'ivoire et d'or, il se

mordait les lèvres, et son regard sombre se fixait tour à tour sur chaque membre du conseil; enfin ces paroles lui échappèrent: Il est résolu que vous ne voulez pas le trouver coupable......j'agirai donc seul.......

— Vous ne le pouvez pas, mon très redouté maître, se hâta de dire Olivier du Breil; vous ne le pouvez pas: il y a des lois au-dessus de la volonté des princes, il y a une loi antique et respectée de tout temps en Bretagne, qui défend à un frère aîné de poursuivre son jeune frère, et *par la coustume l'aisné n'a point de justice criminelle sur son juveigneur*. Cette loi bretonne est faite pour les princes bretons comme pour leurs sujets......

Les paroles d'Olivier du Breil avaient toujours un grand poids, car c'était un de ces hommes probes, fermes et vertueux, que la terre aime autant que le ciel; un de ces hommes selon le cœur de Dieu, et selon le cœur des princes qui veulent le

règne de la justice ; magistrat sans faiblesse et sans reproche, il était sévère contre le crime, compatissant pour le malheur ; à son tribunal il ne craignait que le juge des juges : tous les rois de ce monde n'auraient pu le détourner de son devoir.

Le duc François chercha donc à détruire l'effet qu'avait produit l'opinion d'Olivier du Breil ; il s'adressa à un homme qui, par la haute dignité dont il était revêtu, devait aussi avoir de l'influence : Mons l'évêque de Saint-Brieuc, dit-il à Jacques d'Espinay, que pensez-vous de cette loi que l'on nous cite ? n'ai-je pas le droit de mettre l'ennemi de la Bretagne en jugement ?

— Comme souverain vous l'avez ; comme frère....

— Je ne suis plus son frère, s'écria le duc en levant la séance, je ne suis plus son frère ! depuis qu'il est traître à l'honneur et à son pays, il n'est plus que mon sujet .... il est moins qu'un sujet fidèle, je le

traiterai comme le dernier traître, et ses amis seront mes ennemis .... qu'ils choisissent.... Après ces mots dits avec emportement et colère, le duc François se retira. Montauban, Hingant, de Méel et le chancelier le suivirent.

L'abbé de Buzay, le sieur de Combour, le sénéchal, le président de Rennes restèrent autour d'Olivier du Breil, agitèrent de nouveau la question, et résolurent de se récuser pour juger le jeune prince.

Ainsi, dans les temps anciens, comme encore aujourd'hui, dans notre pays de loyauté et d'honneur, l'opprimé ne manqua jamais d'appui et de soutien.



## 37.

## Le vieux Serviteur.

Spes; fortitudo mea.

L'espérance est ma force.

*Lettres de saint Augustin.*

L'ÊTRE le plus faible trouve une grande force dans l'espérance, la princesse de Bretagne l'avait éprouvé ; sur le chemin, elle sentait à peine ses fatigues, parce qu'elle se disait, mes pas ne seront point perdus pour lui, j'irai le défendre auprès du duc, et j'obtiendrai sa liberté. Mais quand cette espérance eut été détruite par la cruelle insensibilité de François, quand il l'eut repoussée sans pitié, en lui disant :

allez porter ailleurs vos prières et vos larmes !.... La malheureuse épouse avait senti sa vie s'en aller avec l'espoir, toute sa force l'avait abandonnée, elle n'en avait plus pour souffrir. Et quand elle revint à elle après un long évanouissement, elle dit à ceux qui l'entouraient : Je n'ai plus qu'à mourir ; dans nos jours de bonheur comme dans nos jours d'exil, quand j'étais auprès de lui, ma vie c'était l'amour ; lorsque nous avons été séparés, ma vie c'était l'espérance ; à présent que je n'en ai plus, la mort va me venir ... la lampe qui n'a plus d'huile ne s'éteint-elle pas ?

Ses amis cherchaient en vain à la consoler, ils lui répétaient que l'innocence du prince Gilles finirait par être reconnue, que le roi Charles serait éclairé et instruit par le connétable de la trame odieuse ourdie contre son époux, qu'il demanderait sa mise en liberté, et que François n'oserait la lui refuser .... ils lui montraient aussi l'armée anglaise s'avançant

pour le délivrer... A tout cela elle répondait en secouant tristement la tête : Sa perte est jurée ; son frère, celui qui m'a repoussée rudement quand j'élevais mes mains suppliantes vers lui, quand je l'implorais, quand je l'adjurais par la mémoire de sa mère, par les ossemens de son père... par l'enfant que je porte dans mon sein, de pardonner à mon époux ; celui qui a résisté à mes larmes, à mes prières, à mon désespoir, celui-là est trop cruel pour ne pas se hâter de répandre le sang dont il a soif.... Il va se presser, il n'attendra point les lenteurs de la justice, il craindra que le roi de France ne lui enlève sa proie..... Ne me parlez pas du secours des Anglais... ne me tentez pas ; quelquefois une coupable pensée me vient ...... mais je me rappelle la défense de Gilles... N'invoque jamais, m'a-t-il dit, le secours des Anglais : si j'étais délivré par eux, ma mémoire serait flétrie ..... mieux vaut la prison, mieux vaut la mort que la honte, et dans

ma position ce serait la honte que de recourir à eux.

Ainsi, l'infortunée Françoise, rejetant tous les motifs d'espérer, ne parlait que de mourir... Elle disait au vénérable abbé de Bouguien qui ne la quittait pas : Mon père, je sais bien que je dois vouloir vivre, je sais bien que la vie, si Dieu me la laisse, me sera pénible et douloureuse quand mon époux n'y sera plus.... mais l'enfant que je sens tressaillir au dedans de moi, me fait un devoir de supporter mes jours, tout mauvais qu'ils soient; je tâcherai donc de vivre, je n'offenserai pas Dieu en appelant la mort... mais malgré moi je la sens venir... Pauvre enfant, tu ne naîtras pas à la lumière; pauvre prisonnier, tu ne verras pas ton fils... Mon père, s'il n'y avait que moi à mourir! C'est vous qui répandrez l'eau du baptême sur la tête de notre enfant, et puis vous le porterez à Gilles... vous lui direz de le bénir aussi... les cruels geôliers n'auront pas peur d'un

petit enfant, ils vous le laisseront porter dans les bras paternels... mais non, ce serait une joie, et son cruel frère en serait jaloux... il l'en privera.....

Pendant qu'elle parlait ainsi, le vieux chapelain et le fidèle Humfroy, qui étaient à genoux près du lit, ne pouvaient retenir leurs larmes. Elle entendit les sanglots du fidèle serviteur, et elle ajouta : Humfroy, tu vas revoir ton maître, cache-lui mon état... peut-être m'aura-t-il vue quand on m'a emportée de devant notre tyran... dis-lui que je suis bien à présent... demain je me leverai, et à l'angelus du soir, j'irai m'asseoir en face de sa prison, près de la porte de la chapelle du château; vieil ami, va le lui dire.

Humfroy sortit, mais il était resté longtemps auprès de la princesse malade, la journée s'était écoulée en grande partie; quand il se présenta à la prison pour son service du soir, il trouva défense d'y entrer; toutes ses prières, toutes ses réclama-

tions furent vaines. Jean Hingant lui signifia que dorénavant il ne devait plus être admis auprès du prince; que tel était l'ordre précis du duc.

Accablé de ce nouvel acte de tyrannie, Humfroy s'assit sur une marche de l'escalier qui conduisait à la prison de son maître, et là, le vieux soldat se prit à pleurer comme une femme. Jamais, se disait-il, je n'oserai redire à la malheureuse princesse que je ne puis plus servir son noble époux... pour elle ce serait le coup de la mort...... elle le verrait déja abandonné à ses bourreaux... Pendant qu'il faisait ces tristes réflexions, et qu'il rêvait aux moyens de tromper ou de corrompre les geôliers du prince, la nuit était venue, et il restait encore assis dans l'escalier tournant. Bientôt des soldats l'en chassèrent, et il ne lui fut plus même permis de rester dans l'enceinte du château. Quand Gilles en fut emmené, ses gardes, pour mieux cacher son enlèvement de la prison

de Dinan, l'avaient fait sortir par une porte dérobée, qui donnait dans les douves. Humfroy qui malgré la neige et le froid de la nuit était resté en face de la grande entrée du château, blotti sous un hangar en ruines, n'avait vu personne passer sur le pont, et le lendemain il ne doutait nullement que le prince ne fût encore dans la tour.

Malgré la défense d'approcher de la prison, il parvint jusque sous ses murs, il regarda long-temps la fenêtre où le prisonnier avait coutume de venir : il ne le vit pas paraître, mais il remarqua que la garde était doublée auprès de la chambre du prince, ce qui le confirma dans l'idée que son maître n'avait pas changé de cachot... il était donc bien loin de croire qu'il fût déja sur la route de Montcontour.

Dans la cour du château, en face de cette partie du bâtiment où le prince avait été renfermé, était une petite chapelle gothique en grande vénération dans le

pays ; une statue de la sainte Vierge y était honorée, plus de vingt lampes d'argent brûlaient suspendues autour d'elle ; la plupart de ces lampes avaient été données par des ducs, des princes et de grands seigneurs. Les pauvres apportaient de moins magnifiques offrandes, c'étaient de petits cierges qu'ils allumaient aux pieds de la sainte image. Françoise de Dinan, qui se sentait moins souffrante ce soir-là, appuyée sur le bras d'Humfroy, vint prier dans cette chapelle où elle avait été baptisée. C'était un vendredi, on célébrait la fête de Notre-Dame de Compassion, des voix douces et dolentes chantaient le *Stabat*, cantique des douleurs... Le jour ne se voyait plus à travers les vitraux armoiriés, car la nuit était venue ; lorsque les chants cessaient un instant, on entendait le vent qui soufflait au dehors, la lueur des lampes et des cierges de l'autel éclairait seule l'intérieur de ce petit oratoire, où le froid ne pouvait se faire sentir à cause de

la foule pieuse qui y était réunie. La fille des comtes de Dinan, qui avait repris les habits de paysanne, priait confondue parmi les vassaux de sa famille. Hélas ! elle priait pour un prince, plus à plaindre que le dernier malheureux du comté de Dinan, puisqu'il avait été non-seulement trahi par la fortune, mais encore par ceux qu'il croyait ses amis...

Le salut venait de finir, le tabernacle s'était refermé sur le Dieu que le ciel ne peut contenir, l'encens voltigeait encore en légers nuages autour de l'autel, et son saint parfum se répandait dans la nef. La foule se levait pour sortir, Françoise se leva aussi, mais avec regret. Ah ! se disait-elle, on était bien ici !.. ici je trouvais de la paix et un peu d'espérance; Seigneur ! je voudrais rester à l'ombre de vos ailes ; Vierge sainte, tu as connu la douleur, tu aurais eu pitié de moi. La porte allait se refermer, il fallut sortir avec le peuple. Le froid était vif au dehors,

la neige continuait à tomber en épais flocons, et en s'étendant sur tous les objets, formait comme un jour factice qui affaiblissait les ombres de la nuit.

Quand Françoise fut dans la cour, Humfroy lui dit : C'est là, et il montra une fenêtre où l'on apercevait de la lumière. Arrêtons-nous, répondait la malheureuse épouse, arrêtons-nous .... nous le verrons peut-être.... Et tous les deux laissèrent s'écouler la foule, et tous les deux les yeux fixés sur la fenêtre de la prison, ne sentaient plus le froid de la neige.... Rien ne paraissait, l'ombre du prisonnier ne se montrait seulement pas sur la voûte. Approchons-nous, dit Françoise, nos pas ne seront pas entendus : il y a tant de neige sur la terre ! Quand ils furent rendus sous la fenêtre, appuyés contre le mur même de la prison, pour se faire reconnaître de Gilles, la princesse éleva sa douce voix, elle dit deux fois : *Stabat mater, stabat mater dolorosa* .... et après ce peu de pa-

roles chantées avec une déchirante expression, elle se tut, elle écouta, rien ne répondit, rien ne parut... Allons-nous-en, s'empressa de dire Humfroy, j'entends les pas des soldats dans l'escalier, c'est une ronde qu'ils vont faire, ils nous surprendraient, allons-nous-en. Il le faut, répondit en soupirant Françoise, demain je reviendrai.

En effet, elle revint le lendemain, et bien des jours de suite, elle s'asseyait à la porte de la chapelle et regardait la prison...

On était parvenu à cacher à tous les habitans de Dinan le départ du prince : ce fut le vénérable aumônier qui sut enfin par un prêtre de campagne, que Gilles de Bretagne était passé par son village pour être conduit au château de Montcontour. Il informa la princesse de ce nouveau changement. J'ai encore un peu de force, dit-elle, j'irai à Montcontour, j'irai plus loin, s'ils le mènent plus loin . . . . ma vie est attachée à lui, il faut bien que je le suive. . . .

Vous avez raison, noble dame, répondait le prudent vieillard, quand la princesse parlait de se mettre en route, vous avez raison ; mais avant de partir, il faut être certain du lieu qu'habite aujourd'hui notre auguste maître : hier on répandait le bruit qu'il était à Montcontour, aujourd'hui, un vieux domestique du chevalier de Lantivi ( hélas ! qu'il ne retrouvera plus ) m'a assuré que le prince était au château de Touffou ; d'autres disent que le duc de Bretagne, effrayé de l'esprit du peuple, n'ose pas laisser connaître le lieu où il retient son frère captif, il craint qu'il ne soit délivré ; on nomme votre château de la Hardouynaie comme sa nouvelle prison ; dans cette incertitude, il faut attendre, vos pas ne doivent pas être perdus ; pensez, courageuse princesse, que vous avez d'autres devoirs que ceux d'épouse... Ah ! je le sais ! s'écria Françoise avec un accent déchirant, j'en suis réduite à pleurer, à me désoler de ces nouveaux devoirs,

ils m'empêchent de le suivre partout....
faut-il que cet enfant qui n'est pas né, me retienne loin de mon époux ! loin de celui qu'il m'est ordonné d'aimer plus que tout sur la terre !....

A ces paroles de désespoir, le saint vieillard répondait par de pieuses exhortations. Humfroy parcourait le pays, cherchant à découvrir le lieu de la détention de son maître; il parvint enfin à savoir d'une manière positive, que le prince était au château de Touffou. Ce ne fut pas la seule chose qu'il apprit dans ses courses; il rapporta aussi à la princesse, la certitude qu'Arthur de Richemont, connétable de France, avait tenu parole, qu'il était allé plaider près de Charles VII la cause de son neveu, qu'il avait découvert au roi les trames odieuses ourdies contre Gilles, et que Charles, éclairé enfin sur l'injustice et la haine du duc de Bretagne envers son malheureux frère, lui envoyait Prégent de Coëtivi, seigneur de Retz, amiral de

France, pour l'engager à élargir son prisonnier....

Qui t'a donné cette nouvelle? demanda vivement Françoise à Humfroy; qui t'a donné cette nouvelle? ne viens pas m'apporter un instant de joie pour me l'ôter ensuite... Tiens, voilà des larmes qui ressemblent à des larmes de bonheur qui me montent dans les yeux, oh! comme mon enfant tressaille dans mon sein!..... vite, vite, Humfroy, hâte-toi de me donner une assurance dont j'ai besoin.

Alors, le vieux serviteur raconta à sa maîtresse et à l'aumônier, que madame Catherine de Rohan, après leur départ du Guildo, n'était point restée inactive; qu'elle était immédiatement partie pour aller rejoindre la cour de France, où son nom et son rang lui donnaient une place distinguée; que là, elle avait facilement trouvé le moyen de parler au roi de l'innocence de l'époux de sa fille, et de l'indigne trahison de ceux qui étaient venus en

amis demander l'hospitalité au Guildo. Elle avait peint avec de vives couleurs les dangers qu'elle-même avait courus dans la nuit de l'arrestation du prince, et lorsque le connétable de France arrivant de Dinan eut confirmé par son récit tout ce qu'elle venait de dire d'avance de la haine de François contre Gilles, le roi de France avait enfin ouvert les yeux, et chargé un des hommes dans lequel il mettait la plus grande confiance, l'amiral Prégent de Coëtivi, d'aller trouver le duc de Bretagne, pour faire rendre la liberté à son malheureux neveu.

Et dans ce moment, demanda encore la princesse de Bretagne avec vivacité, où est le sire Prégent de Coëtivi? est-il auprès du duc François? le duc François paraît-il disposé à céder aux volontés du roi de France? Gilles dans sa prison a-t-il un peu de cette espérance que tu viens de me donner, et qui m'a fait tant de bien? Parle vite, Humfroy, achève de porter le calme dans mon

ame... oh! respectable ministre de Dieu, vous m'aviez bien dit qu'il ne fallait jamais désespérer...

L'abbé de Bouguien, s'il l'avait osé, aurait conseillé maintenant à l'épouse du prince de Bretagne de ne pas se laisser aller ainsi à l'espérance. Hélas! c'est ainsi que nous sommes dans la vie : jamais de mesure dans nos sentimens; tantôt abattus dans la poussière, tantôt emportés sur les nuages!

Dans cet accès de bonheur et de joie, la princesse prit le bras d'Humfroy, et lui dit : Viens avec moi, fidèle serviteur, viens remercier Dieu à la chapelle du château : l'autre soir tu pleurais avec moi, viens aujourd'hui dire une action de graces, ton maître, mon époux, va nous être rendu! Oh! portons à la Vierge de Compassion, à la Vierge qui a eu pitié de nous, un cierge béni et un chaperon de roses . . . . la nature n'en fait pas fleurir dans cette saison des neiges, mais l'art aujourd'hui les

imite si bien . . . . elle ne rejettera pas cette offrande, car nous y joindrons de ferventes prières et des aumônes aux pauvres nécessiteux.

Le prêtre les accompagna à l'oratoire: il voyait avec peine, non la reconnaissance de la princesse envers Dieu et sa divine mère, car on doit toujours en avoir, même dans le malheur, mais cette exaltation de joie, cet espoir trop assuré que montrait Françoise. Avec l'expérience que lui avaient donné les années, il avait appris que la haine ne se lasse pas ; il avait vu de près le duc de Bretagne, il avait étudié son caractère jaloux et envieux, et s'était persuadé qu'il ferait durer long-temps la captivité de son frère ; la disposition du peuple à son égard, l'accueil froid qu'il en avait reçu partout, l'avaient plus indisposé que jamais contre Gilles. L'abbé de Bouguien, d'après tout ce qu'il avait entendu, vu et observé, était donc convaincu que le duc François trouverait moyen de mettre des

obstacles, ou tout au moins des retards à l'exécution des désirs du roi de France. Alors la joie de la princesse lui faisait mal, car il prévoyait qu'elle ne durerait pas.... mais il y aurait eu cruauté à le lui dire, et il se taisait; dans son affliction, il l'avait exhortée à espérer, aujourd'hui il n'osait la mettre en garde contre l'espérance.

Au moment où ils arrivèrent tous les trois à la chapelle du château de Dinan, une famille de gens de campagne venait d'y entrer : c'était un jeune couple avec les vieux parens, qui venaient mettre un enfant nouveau-né, sous la protection de la mère de l'enfant Jésus. Un prêtre de vingt-cinq ans au plus qui avait renoncé à toutes les douces affections de famille, était au pied de l'autel, pour recevoir et y bénir le petit chrétien que l'on y apportait. Il y avait dans l'expression de la figure du jeune lévite quelque chose de triste et de résigné.... Il voyait un bonheur auquel il avait pour toujours renoncé.

Le père et la mère de l'enfant se mirent d'abord à genoux devant l'image vénérée ; les vieux parens étaient à leurs côtés, et tenaient à la main des cierges qu'ils brûlaient en honneur de Marie. Quand le prêtre fut arrivé au pied de l'autel, le jeune couple tenant son fils, se leva, entra dans le sanctuaire et présenta à la Vierge mère le petit enfant qui souriait, et qui étendait ses bras pour jouer avec les chapelets d'argent qui ornaient la statue.

La princesse de Bretagne, témoin de cet heureux tableau, se prit à envier le bonheur de ces pauvres paysans, et s'approchant de son vénérable guide, elle lui dit : Mon père, je ne demande pas à Dieu d'autre bonheur que celui-ci, priez-le qu'il me l'accorde.



## 38.

## Le Messager.

Evil, be my only good.
Mal, sois mon unique bien.
*Milton.*

JAMAIS le duc François n'avait autant parcouru ses états, à peine restait-il quelques semaines dans la même ville; on s'étonnait de cette activité, de ce mouvement, qui ne lui étaient pas naturels; d'un caractère lent, et d'un tempérament faible, il avait aimé le repos et la vie sédentaire, et maintenant, il fatiguait sa cour par de continuels voyages et des déplacemens imprévus.

C'est ainsi que de Dinan il partit tout à coup pour Chantocé; arrivé dans cette demeure abandonnée par son frère, il y rassembla un nouveau conseil, Olivier du Breil y fut encore convoqué; des accusations d'une autre nature s'élevèrent alors contre le malheureux prince, qui ne pouvait se défendre puisqu'il était toujours prisonnier. Plusieurs femmes et filles, à l'instigation de ses ennemis, vinrent se plaindre d'avoir été outragées par lui; mais leurs plaintes, leurs accusations parurent aux juges appelés à les entendre, trop dénuées de preuves et trop mendiées par les accusateurs, pour pouvoir être comptées contre lui.

François s'irritant de tous ces scrupules, de toutes ces lenteurs de la justice, renonça à la marche régulière d'une procédure, et partit pour Vannes, en chargeant Arthur de Montauban de la garde du prisonnier de Montcontour. Tout pouvoir sur le noble captif, fut ainsi remis

aux mains de son plus cruel ennemi.

A peine le duc de Bretagne était-il arrivé à Vannes, que Prégent de Coëtivi y vint envoyé par le roi Charles VII : la mission dont il était chargé était de nature à ajouter au mécontentement du duc, il allait être obligé de lâcher sa proie... il avait résisté aux prières de toute sa famille, aux instances du connétable, aux cris de son peuple, au cri du sang, sa propre main avait repoussé son frère, il était resté sourd et insensible aux supplications de sa belle-sœur embrassant ses genoux... et maintenant il allait être forcé de mettre en liberté celui qu'il haïssait assez pour lui avoir fait rompre les liens de la nature, et lui avoir fait oublier ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes... Cependant, il ne fallait pas montrer ce mécontentement; au contraire, il fallait presque feindre de la joie, car c'était un frère qui allait être délivré, et vis-à-vis de Charles VII, le duc n'avait jamais cessé d'affecter une grande

tristesse d'être forcé, par *raison d'état*, de sévir contre le prince Gilles.

L'amitié et l'alliance du roi de France étaient à ménager, les Anglais menaçaient encore la Bretagne, et les troupes commandées par Richemont auraient immédiatement été retirées, si François avait refusé l'élargissement du noble prisonnier. Force était de céder, la prudence et l'intérêt firent taire quelques instans la jalousie et la haine.

Le duc de Bretagne eut donc l'air d'accorder avec bonheur, à l'illustre envoyé du roi de France, la liberté du prince Gilles ; il dit même, avec un perfide sourire, en donnant l'ordre d'expédier tout de suite un exprès à Arthur de Montauban : je regrette de ne pouvoir aller moi-même ouvrir les portes de la prison ; comme frère de Gilles, j'ai long-temps souffert de mes devoirs de souverain, aujourd'hui je suis heureux de la liberté que je lui rends ; amiral de France, dites à mon oncle, vo-

tre royal maître, que j'ai eu hâte d'accéder à ses désirs : l'ordre de la mise en liberté va être expédié ce jour même à Montcontour.

Plaise au duc de Bretagne, je porterai moi-même au prince Gilles, la nouvelle de son élargissement, répondit Prégent de Coëtivi.

J'y consens, repartit le duc de Bretagne, vous vous entendrez avec mon maréchal, Arthur de Montauban. Pour que, dans son malheur, mon frère trouvât quelques adoucissemens à sa captivité; pour que je fusse rassuré davantage, j'avais chargé Montauban du soin de veiller sur le prisonnier, vous lui donnerez l'ordre qui va vous être remis, les portes de la prison s'ouvriront et je prévois que le premier besoin de mon frère sera de venir se jeter dans mes bras... je l'attends ici.

L'amiral de France attendit en effet peu de temps l'ordre qui venait de lui être promis : mais Pierre La Rose, qui depuis qu'il

avait été envoyé par la princesse de Bretagne auprès du duc François, avec une lettre datée du Guildo, était resté à la cour du duc, fut vu montant à cheval et devançant ainsi sur la route de Montcontour tout autre messager.

Quand cet homme prenait un chemin; on pouvait dire, il y aura tromperie et malheur au bout du voyage! Aussi les amis du prince Gilles furent effrayés en le voyant partir. Messire Prégent de Coëtivi ne sut rien de son départ : il l'aurait su, qu'il n'en aurait pas eu plus de crainte; il ne le connaissait pas.

Depuis qu'Arthur de Montauban avait la garde du prince de Bretagne, il sentait plus que jamais le besoin de s'étourdir et de se distraire; Jean Hingant, Olivier de Méel étaient avec lui, le séjour de Montcontour leur offrant peu de moyens de distraction et de plaisir, ils avaient invité plusieurs chevaliers et seigneurs des environs à venir au château; la partie la

plus solitaire du vieux manoir était habitée par le prisonnier, mais n'était pas assez éloignée des autres appartemens pour que le bruit des banquets, le chant des orgies ne parvinssent jusqu'à la chambre qui servait de prison... Souvent les éclats de rire, les plaisanteries d'Olivier de Méel étaient entendues du prince qui, pendant la longueur des jours et la tristesse des nuits, restait seul avec ses souvenirs et ses inquiétudes .... quelquefois même le nom de Françoise de Dinan lui semblait avoir été prononcé par ses barbares geôliers .... alors, lui qui était devenu patient à force de malheur, sortait de cette résignation que son adversité lui avait faite, et au nom de son épouse bien-aimée, ainsi proféré au milieu des orgies, il entrait en fureur, à travers les murs il menaçait ses lâches gardiens.... et ses cris d'indignation et le bruit des chaînes qu'il agitait dans sa juste colère les faisaient rire de nouveau, car ils se sentaient à l'abri de ses menaces. N'a-

vez-vous pas vu des enfans chercher à irriter le lion à travers les barreaux de sa cage de fer ? quand le noble animal trop tourmenté par eux se lève, secoue sa crinière et rugit, leur joie est au comble, car ils n'ont rien à redouter de sa fureur. Il en était ainsi de ces hommes avilis, qui s'étaient appelés les amis de Gilles de Bretagne, et qui depuis étaient devenus ses geôliers.

Arthur de Montauban n'avait pu encore se résoudre à voir celui qu'il était chargé de garder..... comment en effet aurait-il pu supporter un seul de ses regards ? Le prince au contraire cherchait à l'apercevoir, car il sentait qu'un simple coup d'œil de lui serait ressenti par Arthur comme un trait perçant. Mais le maréchal de Bretagne fuyait toute occasion de rencontrer la vue du prisonnier; quand pour faire distraction à ses remords il voulait s'amuser, il fallait qu'il ne pût pas voir la tour où était sa victime... Tout le malheur n'est donc

pas pour celui qui souffre? non, Dieu ne l'a pas voulu, celui qui fait souffrir a aussi ses tourmens.

Un soir, les ennemis de Gilles étaient réunis autour d'une table chargée d'*épices* et de vins; leur fausse gaîté éclatait au dehors, et le prisonnier pouvait distinguer les refrains de leurs chants obscènes et bachiques. Leurs plaisirs s'étaient prolongés fort avant dans la nuit, tout bruit avait cessé au dehors, et déja les éclats de leurs bruyans plaisirs commençaient à s'affaiblir, quand on entendit les pas d'un cheval sur le pont, et une voix qui criait : *De par le duc de Bretagne, ouvrez la porte du château au messager qu'il envoie.* Le son du cor avait précédé cette voix, le son du cor lui répondit du haut de la tourelle; bientôt les portes crièrent sur leurs gonds rouillés, l'étranger fut introduit dans l'intérieur des cours et conduit à la chambre où le maréchal était encore à table avec Jean Hingant et Olivier de Méel.

Par le doux nom de celle que j'aime, s'écria Arthur de Montauban, il ne nous manquait que lui, c'est Dieu qui nous l'envoie....

— Ah ! pour parler plus juste, noble maréchal, ajouta de Méel, dites donc le diable, regardez donc si Pierre la Rose n'a pas l'air de sortir de l'enfer ? ceux que Dieu envoie sont des anges, lui a l'air d'un vrai démon.

Comme pour rendre la comparaison d'Olivier de Méel plus frappante et plus juste, le messager se mit à sourire de cette plaisanterie ; ce sourire était affreux, abominable à voir, c'était celui de Satan quand il conçoit le mal.

Le maréchal fit signe à Jean Hingant de donner un siége à Pierre la Rose ; il lui fit aussi verser du vin, en lui disant : Bois, repose-toi un instant, et redis-nous le but de ta mission.

— Oh ! très illustre maréchal, je ne prendrai pas le moment de repos que vous

m'offrez.... je ne veux pas vous voler un instant du plaisir que j'ai à vous donner ; messire Prégent de Coëtivi, seigneur de Retz, maréchal de France, ami du roi Charles VII. . . . .

— Achève donc, s'écria avec impatience Arthur de Montauban.

— Eh bien ! messire Prégent de Coëtivi me suit de près, demain il sera ici.

— Qu'y vient-il faire ? demande Arthur avec une inquiétude marquée.

— Délivrer messire Gilles de Bretagne.....

— Oh ciel ! et par ordre de qui ?

— Le roi de France a demandé.....

— Gilles n'est pas prisonnier du roi de France, le duc François a seul la justice de ses États....

— Le duc François a signé la mise en liberté de son frère, Coëtivi en est porteur....

— Il ne lui manque plus que de signer aussi l'ordre de nous arrêter.....

voilà ce que c'est que de servir les vengeances des autres... nous serons sacrifiés....

— Je vous l'ai répété souvent, maréchal, dit Hingant, et alors vous me répondiez que vous ne serviez la vengeance de personne, que c'était votre propre cause, votre amour....

— Tais-toi, lâche, tes scrupules n'étaient que des frayeurs, quand je te montrais de l'argent tu n'avais plus de remords.

— Non, non, il n'en avait plus, ils ne lui venaient que lorsque l'ombre du danger paraissait, dit Olivier de Méel, le maître trésorier n'a de conscience que dans l'adversité, aussi pour son salut je lui en souhaite un peu.

— Jean Hingant allait répliquer, Pierre LaRose se hâta de dire en baissant la voix : Ce n'est pas le moment, ce me semble, de se reprocher ses frayeurs et ses craintes, le passé n'est plus à nous, tâchons de faire en

sorte que l'avenir ne nous soit pas funeste : il ne faut pas s'aveugler, si Gilles de Bretagne recouvre la liberté, nous avons trop servi ou la vengeance et la haine du duc François, ou notre propre vengeance et notre propre haine envers celui que l'on veut délivrer, pour que nous soyons en sûreté s'il sort de sa prison..... Il faut donc qu'il n'en sorte que pour.... Il s'arrêta effrayé de mettre toute sa pensée au jour....

— Il a raison, murmura tout bas Olivier de Méel, en jouant avec un des couteaux qui se trouvaient sur la table où il était appuyé ; il a raison, il ne faut pas qu'il soit délivré.

— Mais comment l'empêcher ? demanda Hingant dont le visage était déja tout décomposé par la frayeur.

— Il y a plus d'un moyen, répondit le maréchal qui venait de réfléchir profondément, mais il faut que Pierre La Rose nous prête son secours.

— Je vous entends, repartit le scribe, mon propre intérêt vous assure de mon zèle, il n'y a pas un instant à perdre, et me voilà tout prêt.

— C'est bien, nous ne nous coucherons pas cette nuit, dit Arthur de Montauban, nous comptions veiller pour nos plaisirs, nous veillerons pour notre sûreté : Pierre La Rose, quand crois-tu que Prégent de Coëtivi arrive ?

— Demain de bonne heure, répliqua La Rose.

— Réfléchissons... il faut qu'à son arrivée ici il trouve quelque obstacle à la mise en liberté.... Si je m'absentais.... mais non, cela ne suffirait pas.... cela ne serait qu'un jour de retard.... il faut que les grands coups soient portés plus haut, il faut que le duc François lui-même soit arrêté dans cet accès de clémence, qui lui vient tout à coup et si mal à propos; je vous réponds que cet ordre ne part pas de son cœur, je hais le prince Gilles par ja-

lousie, je le hais parce qu'il possède Françoise.... mais lui le déteste autant que moi, car il en est envieux ; l'envie n'a pas plus de pitié, n'est pas plus généreuse que la jalousie, il n'a pardonné à son frère que du bout des lèvres, c'est la peur de perdre son allié le roi de France, qui lui a fait signer l'ordre de l'élargissement... il faut qu'il le rétracte....

— Mais comment y parvenir ? dit Pierre La Rose.

— Es-tu donc si novice, répliqua le maréchal, que tu sois réduit à me faire une telle question !.... c'est celle d'un écolier, et tu es passé maître ... n'as-tu pas un talent merveilleux, une facilité unique à imiter toutes les écritures ? à contrefaire toutes les mains ?

— Il est vrai que je suis parvenu au point qu'il est impossible de reconnaître ma main d'avec celles des plus puissans rois ; mais à quoi cela peut-il me servir dans cette circonstance ?...

— Ne sais-tu pas d'une manière toute particulière le style, la formule et la manière d'écrire de Henri, roi d'Angleterre?

— Je commençais à vous comprendre, très redouté seigneur, il faudrait donc?...

— Ecrire au duc de Bretagne une lettre haute, impérieuse, insultante même; il faudrait qu'il menaçât François de toute sa colère, si à l'instant même son jeune ami, *son connétable Gilles* n'était mis en liberté; ce ne serait point assez de ne blesser que la fierté du duc de Bretagne, il faudrait aussi insulter au roi de France... Tu sais que d'ordinaire le style de la cour d'Angleterre est orgueilleux et hautain, il serait bien d'ajouter encore à cet orgueil... Enfin c'est notre dernière tentative, il faut y mettre toute ta perfidie, toute ton adresse, tu es compromis avec nous, il faut que notre salut fasse le tien.

— Celui qui m'envoie ne veut pas plus

que vous, très redouté seigneur, que le prisonnier soit mis en liberté : quand il m'a chargé d'arriver près de vous, il m'a dit : Tu informeras le maréchal de la position dans laquelle je me trouve. Pour se défendre des Anglais, la Bretagne a besoin du secours de la France, il faut donc ne pas mécontenter son roi ; mais d'un autre côté on a été bien loin avec celui qui a été accusé de les avoir fait venir. A-t-on été jusqu'à ce point pour reculer tout à coup ? Moi, a ajouté le duc François, j'ai dû montrer un grand empressement à accéder aux désirs de mon royal oncle Charles VII, mais Montauban peut et doit trouver quelque lenteur, quelques obstacles à la remise immédiate du prisonnier.

— Des lenteurs ! des lenteurs ! voilà toute sa politique. C'est celle des hommes faibles, n'osant rien faire par eux-mêmes, ils s'en rapportent au temps ; moi, je brusquerai tout. Pierre La Rose, suis-moi, nous allons nous renfermer tous les deux,

et si ma pensée réussit, mieux aurait valu pour l'époux de Françoise de Dinan que le roi de France ne se fût jamais intéressé à lui.

Après ces paroles, le maréchal et le secrétaire se levèrent de table, et allèrent se renfermer dans une profonde solitude, pour n'être pas troublés dans leur œuvre infernale. Là, ils écrivirent la lettre suivante.

*A très haut et très excellent prince, notre très cher et très amé cousin le duc de Bretagne.*

« Très haut et très excellent prince, notre très cher et très amé cousin, depuis un bien long-temps, nous vous avons fait connaître nos désirs, et jusqu'à ce jour, vous avez laissé nos démarches sans l'effet que nous étions en droit d'en attendre. Notre très cher et très amé cousin, votre frère Gilles, prince de Bretagne, né du

même père et de la même mère que vous, est toujours injustement renfermé dans une étroite et dure captivité ; le blâme, qui en retombe sur vous, est grand aux yeux de Dieu et aux yeux de tous les princes de la chrétienté ; mais moi j'ai droit plus qu'aucun autre d'élever la voix, et je vous fais sommation pour que notre très cher et très amé cousin Gilles de Bretagne, *notre vaillant et honoré connétable et chevalier de notre ordre royal de la Jarretière*, soit soudainement élargi et mis en pleine liberté. A défaut de ce faire de votre part j'enverrai puissance pour le quérir, et telle puissance que ni vous ni le roi de France ne pourrez résister, et qu'il vous faudra en venir à ma volonté, qui est justice.

« Cette lettre n'étant à autre fin, je prie Dieu, notre très cher et très amé cousin, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« *Signé*, HENRY.

« Escrit à notre palais de Westminster-lez-Londres. »

A cette œuvre de mensonge et d'iniquité il ne manqua rien ; la signature du roi d'Angleterre fut imitée avec une merveilleuse perfection, et comme le dit un vieil historien du temps, *et y estait le seing contrefait, et le scel de ce roi si proprement, qu'on n'y eût sceu rien reprendre, ni desconnoistre.*

Sans perdre un seul instant, Olivier de Méel fut appelé ; après une rapide communication, il eut ordre de partir avec un messager, pour veiller à ce que la lettre qui venait d'être écrite, fût promptement remise au duc François ; mais lui ne devait pas paraître, et il aurait soin de faire arriver le porteur de la dépêche par une autre route que celle du Guildo.

Allons, dit Olivier de Méel en montant à cheval, allons, s'il échappe à celle-ci, il faut que son bon ange soit un fameux gar-

dien, et il s'éloigna avec le messager qu'il devait surveiller. Le bruit des pas de leurs chevaux se fit entendre pendant quelques instans, et puis tout rentra dans le silence et dans les ténèbres ; car la nuit n'était pas encore achevée.

Le lendemain Arthur de Montauban se hâta aussi de s'éloigner du château de Montcontour, pour qu'à son arrivée messire Prégent de Coëtivi ne l'y trouvât pas, et fût obligé de l'attendre pour mettre l'ordre du duc de Bretagne à exécution. En partant, le maréchal confia la garde du prisonnier à Jean Hingant, avec l'ordre exprès de ne laisser qui que ce fût communiquer avec lui, et sur la responsabilité de sa tête de ne prendre aucune mesure relative au prince Gilles, sans en avoir préalablement référé à lui, maréchal de Bretagne, qui ne tarderait pas à revenir.

Ainsi, tout était prévu, tout avait été calculé pour donner le temps à la dépêche

mensongère d'arriver à Vannes, avant que l'ordre de mise en liberté pût être exécuté. Le génie du mal est habile, il marche plus vite, et voit de plus loin que celui du bien ; heureusement pour la vertu son règne sera passager, sans cela elle serait trop à plaindre.



## 39.

## Le Convoi.

..............................

Les cierges des morts s'allumèrent,
Et devant le temple attristé,
Le soir, à la pâle clarté,
Deux cercueils inégaux passèrent.

*Soumet.*

Sans le moindre retard, au milieu de la nuit, le perfide La Rose était parti avec les instructions qu'il devait remettre à Arthur de Montauban. Pour aller faire le mal, il n'avait point attendu le retour du jour, tandis que l'amiral de Coëtivi, lui, chargé d'un message de liberté et de joie fut retenu à Vannes par toutes les lenteurs de

l'étiquette et tous les préparatifs d'un départ officiel.

Il en est toujours ainsi dans la vie, le crime a des ailes, et la vertu ne marche sur cette terre, qu'avec des entraves. L'illustre envoyé du roi de France fut admis avec tous les honneurs de son rang, au lever du duc de Bretagne ; ce fut seulement alors qu'il obtint de ses mains l'ordre de l'élargissement du prince Gilles. En le recevant, le sire de Coëtivi s'inclina et dit : La joie du captif délivré aura peine à surpasser le bonheur de celui qui délivre, très redouté seigneur, votre clémence a déja sa récompense. Elle se voit dans vos augustes traits, ah ! béni soit le jour où mon royal maître m'a député vers vous pour cette œuvre de paix et de réconciliation !

En effet, dans cet instant, le regard du duc de Bretagne avait perdu son expression habituellement sombre et sévère, et en disant : Partez, hâtez-vous d'aller por-

ter la liberté à *mon frère*, sa voix avait été sensiblement émue... Isolé de ses perfides conseillers, il était revenu à la nature; il n'entendait plus leurs trompeuses paroles, il ne pensait plus au départ de Pierre La Rose, et ne songeait qu'aux bénédictions de Gilles, de Françoise, du connétable, de Pierre de Guingamp et de toute sa famille. Ah! que de princes qui ont laissé une mémoire noircie, eussent passé purs à la postérité, s'ils n'avaient pas trouvé dans leurs vils flatteurs, une si grande promptitude à servir leurs passions! La lâche complaisance de leurs esclaves était allée au-devant de leurs mauvaises pensées, et n'avait pas laissé le temps à la réflexion; lorsque le repentir était venu, il avait été trop tard..... toute la puissance d'un roi ne pouvait rendre la vie à l'homme de bien qui avait été légèrement sacrifié, d'après un mot d'humeur, d'après un geste peut-être!...

Nous, pour faire le mal, nous n'avons

que nos passions, les princes sont plus à plaindre, ils ont les mêmes passions et de plus leurs flatteurs!

Le duc de Bretagne, après avoir remis au sire de Coëtivi l'acte de grace et de justice, se hâta d'aller trouver Isabelle d'Écosse, sa tranquille et froide compagne, pour lui annoncer cet acte de clémence. Quand il entra chez elle, elle était occupée de ses deux petites filles, Marguerite et Marie, et leur apprenait déja à tenir quenouille et fuseau; il lui dit en entrant : Madame, vous m'avez une fois demandé que je misse mon frère Gilles en liberté.

—Oui, très redouté seigneur, répondit Isabelle en se levant, oui, je vous l'ai demandé; vous m'avez dit alors de ne jamais vous en reparler, oncques ne l'ai fait depuis...

— Eh bien, repartit François, aujourd'hui votre souhait est accompli; je viens de remettre au sire de Coëtivi un ordre pour son élargissement.

— Béni soit Dieu! dit Isabelle, et elle fit un signe à ses petites filles, qui coururent embrasser leur père.. François en se penchant pour recevoir leurs caresses, sentit tomber une larme de ses yeux...

Plaise à monseigneur, ajouta Isabelle, que j'envoie à notre belle-sœur, Françoise de Bretagne, un exprès pour lui apprendre la liberté de son époux.

Oui, oui, dit le duc en sortant; que cette nouvelle aille tout de suite à elle et à notre oncle Arthur de Richemont; ils m'en ont assez voulu de ma justice, qu'ils sachent aujourd'hui ma clémence, qu'ils rétractent aujourd'hui leurs malédictions.

Isabelle pour cette fois mit un peu d'empressement dans sa démarche. Elle se hâta d'aller faire faire une lettre pour sa belle-sœur qu'elle plaignait depuis long-temps, mais qu'elle plaignait sans rien dire, car elle aurait craint d'offenser son époux en témoignant trop d'intérêt à la femme du prisonnier. Une seule fois, comme on vient

de le voir, elle avait osé élever la voix en faveur de Gilles; François lui avait imposé silence sur ce sujet : et depuis elle avait scrupuleusement obéi; elle pensait que sa première vertu devait être la soumission, et pour rester fidèle à ce principe, souvent elle paraissait froide..... Françoise l'avait trouvée telle, quand elle l'avait implorée en faveur de Gilles; mais à présent qu'elle avait la permission d'en croire son bon cœur, Isabelle était empressée de faire connaître à sa sœur la fin de ses soucis et de ses larmes.

Hélas! Françoise, déja trop livrée à l'espérance par tout ce que lui avait appris Humfroy, faillit mourir de joie en recevant cet exprès; son cœur, si longtemps comprimé sous le poids de la douleur, battit avec des mouvemens violens et déréglés quand le chagrin ne pesa plus sur lui. — J'ai supporté les tourmens de l'inquiétude, disait-elle à Humfroy, est-ce que je ne pourrai soutenir les délices du

bonheur? Oh! Dieu de miséricorde, tu as eu pitié de mes maux; encore quelques jours et je le reverrai. Vieux compagnon de mon malheur, demain nous partirons pour Montcontour... Si je pouvais être la première qu'il vît en sortant de prison, il me semble qu'il en aimerait encore mieux la liberté... Je sens que j'aurai encore assez de force pour aller jusque-là.

L'abbé de Bouguien, devant lequel elle parlait ainsi, cherchait en vain à la retenir à Dinan; Humfroy, malgré son respectueux silence, trouvait aussi le moyen de faire entendre qu'il pensait qu'il était imprudent d'entreprendre un voyage pendant une grossesse si avancée..... Mais Françoise résista à tout, et le lendemain une litière ayant été préparée, elle partit de Dinan avec le pieux aumônier et le fidèle serviteur. Peut-être ces deux anciens amis de Gilles eussent-ils été plus éloquens pour dissuader la princesse d'aller voir délivrer son époux....... mais

eux-mêmes avaient au fond du cœur un grand désir de revoir celui qui avait été si long-temps captif : quand on ne s'oppose à une chose que par raison, quand en faveur de cette raison, on combat ses propres sentimens, on est rarement entraînant et persuasif.

Malgré tout l'empressement de la jeune épouse, elle n'arriva à Montcontour qu'après le sire de Coëtivi; il n'avait pu remettre encore l'ordre dont il était porteur au maréchal de Bretagne, qui avait eu soin de s'absenter pour donner le temps à la lettre écrite par lui et par Pierre La Rose de parvenir au duc François.

L'amiral de France s'irritait de ce retard, Françoise s'en désolait aussi... Enfin, Arthur de Montauban au bout de quelques jours revint; malgré son bonheur, la princesse ne pouvait s'empêcher de regretter que ce fût le maréchal qui dût ouvrir les portes de la prison... elle se

disait, de lui je n'attends rien d'heureux... Hélas! elle ne se trompait pas...

Lorsque l'amiral de Coëtivi se présenta devant Arthur, avec l'ordre de l'élargissement du prince Gilles, signé du duc de Bretagne, le maréchal, avec une feinte douleur, lui montra un nouvel ordre qu'il venait de recevoir, et qui resserrait plus que jamais les liens du prisonnier... On ne se joue pas ainsi d'un envoyé du roi de France! s'écria Coëtivi avec fierté.

On ne menace pas impunément un duc de Bretagne, dit Arthur sur le même ton; prenez-vous-en au zèle maladroit de Henri d'Angleterre: le prince Gilles allait être rendu à la liberté, vous en aviez l'ordre, toute dissention de famille allait cesser... Mais Henri, tout à coup, menace le petit-fils de Jean le Conquérant; il lui ordonne comme à un humble vassal, d'élargir à l'instant *son connétable*, *Gilles de Bretagne*, *chevalier de son ordre de la Jarretière;*

eh bien! qu'il vienne le délivrer... Il dit qu'il amènera une telle puissance, que ni la France, ni la Bretagne ne pourront résister....... Mon maître est résolu à attendre l'effet de ces insolentes menaces, le roi sentira comme lui l'insulte qui est faite à tous les deux; moi, je ne vous cache pas ma pensée, illustre amiral, hier il y avait justice à mettre le prince Gilles en liberté, aujourd'hui il y aurait lâcheté... hier je m'en suis réjoui, aujourd'hui je serais humilié de voir un roi d'Angleterre dicter ainsi la loi à mon pays...

L'amiral de France, tout en regrettant de voir sa mission finir ainsi sans résultat heureux, ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était mieux d'attendre, et que les choses les plus justes ne doivent pas être faites, quand elles sont insolemment commandées.

Ces raisons pouvaient paraître suffisantes à un homme d'État, à un loyal et brave chevalier; mais Françoise était plus

difficile à tromper... la tendresse d'une femme la rend habile; celle qui aime voit de loin les dangers et les embûches qui menacent l'objet de son amour. La princesse devina tout de suite d'où partaient ces nouveaux obstacles à la liberté de son époux... La haine qu'ils lui portent, s'écria-t-elle, ne pourra donc jamais être vaincue! La voix du roi de France ne sera pas plus entendue que la mienne; l'intérêt de la Bretagne ne sera pas plus écouté que le cri de la nature!... Hélas! c'en est fait!... j'ai eu un moment d'espoir... il a été court; il a été, dans mes longues douleurs, comme un de ces instans de calme que l'on voit quelquefois aux malades peu d'heures avant leur mort.

En parlant ainsi, Françoise prédisait sa destinée... Elle ne devait plus avoir d'espérance, tout allait finir pour elle ici-bas. Le roseau avait plié pendant l'orage, il avait été couché jusqu'à terre par les vents déchaînés, mais il s'était relevé après la tem-

pête... Voici venir le jour où il sera déraciné et emporté par le torrent... par ce torrent qui entraîne dans ses ondes et le chêne qui a résisté aux siècles, et la fleur qui s'est épanouie le matin.

Celui qui a vécu quelque temps, sait que l'on résiste à beaucoup de douleur; lequel d'entre nous n'a fait l'épreuve de ce que l'on peut souffrir ; mais cependant il y a un point, un degré où le chagrin est plus fort que nous : alors il faut céder, et la mort se trouve là pour nous délivrer. L'épouse de Gilles de Bretagne avait épuisé toutes les peines, elle n'avait plus qu'à mourir; pâle et agitée de tremblemens convulsifs, elle prit le bras de l'abbé de Bouguien. Allons, dit-elle, avec quelque chose de bref et de vif dans la parole, allons essayer encore une fois d'aller jusqu'à lui, prêtez-moi votre appui, je pourrai me traîner jusqu'à la porte de la prison, et si on ne veut pas me l'ouvrir, je m'y coucherai pour mourir moins loin de lui!

Mais cet enfant qui va naître, pourquoi ne tressaille-t-il plus dans mon sein? hier encore, quand je pensais à son père, je le sentais toujours... Ah ciel! si l'espérance avait été toute sa vie, comme elle a été toute la mienne!... Allons, mon père, hâtons-nous.

Le prêtre, effrayé du changement des traits de la princesse, s'approcha d'elle avec Humfroy; une de ses femmes accourut aussi pour la soutenir, elle voulut se lever, mais des douleurs violentes la firent retomber sur sa chaise; déja toute la pâleur de la mort s'était étendue sur cette jeune épouse, sur cette jeune mère, qui ne devait pas voir sourire son enfant... Le poids de ses maux avait été trop lourd, elle allait succomber.... le prêtre à ses côtés lui disait:

Ma fille, votre journée a été courte dans le champ de la vie, mais elle a été pleine de travail; vous n'avez pu achever le sillon commencé, mais ce n'est pas faute de cou-

rage ; ayez confiance dans le Seigneur, il a vu votre zèle, il vous récompensera ; ma fille, ayez bon espoir, vous avez encore un devoir à remplir... Françoise serra la main du saint vieillard et lui fit un signe de la tête, mais elle ne parla pas ; elle n'était plus pâle, des plaques d'un rouge foncé se voyaient sur ses joues ; le prêtre alla chercher le dieu qui donne la force de mourir ; pendant ce temps, des femmes la portèrent sur un lit... Humfroy ne sortait de la chambre de la malade que pour aller regarder la prison... Ah ! se disait-il, si mon seigneur et maître pouvait seulement venir un instant auprès d'elle, cet instant lui rendrait la vie. Plein de cette pensée, il court offrir de l'or au geôlier, il court se prosterner aux pieds de Montauban, il lui apprend que la fille des comtes de Dinan est mourante, dans une pauvre hôtellerie de la ville, non loin de la prison. A cette nouvelle, Arthur s'écrie, quoi ! Françoise est mourante et l'on ne m'avait

pas averti! malheureux vieillard, hâte-toi de me conduire près d'elle.

— Ah! très redouté maréchal, répondit Humfroy, ce n'est pas vous qui lui rendrez la vie, la vue seule du prince son époux...

— La vue seule du prince son époux! répéta Arthur avec une effroyable expression de jalousie et de fureur; la vue seule du prince! j'en jure par ma damnation éternelle, cette vue, elle ne l'aura jamais... ce n'est pas pour lui donner ce bonheur que j'ai fait tout ce que j'ai fait.

Humfroy effrayé de ces transports du maréchal, hésitait à obéir. Le maréchal lui ordonna de nouveau de le conduire vers Françoise. *C'est là,* dit le vieux serviteur, dans cette pauvre maison, qu'est gisante sur un grabat, la fille des comtes de Dinan, la princesse de Bretagne, ma très illustre et très aimée maîtresse.

Arthur voulut entrer, l'abbé de Bouguien étendant les bras en travers de la

porte, lui demanda : Maréchal, où allez-vous ?

— Voir la princesse de Bretagne, qu'on m'a dit être ici, souffrante et en danger de mort.

— Elle n'y est plus !

— Où est-elle ?

— Au ciel, avec un jeune ange qu'elle vient d'y porter....

— Prêtre, tu me trompes ; laisse-moi passer, je veux la voir.

— Si elle vivait encore, je m'y opposerais, mais ses yeux sont fermés pour toujours aux choses de la terre.... Allez, approchez de son lit, elle ne verra plus ses bourreaux .... en mourant elle leur a pardonné, elle a prononcé votre nom...

Le maréchal entra, l'aumônier ne l'avait pas trompé ; à la lueur de deux cierges qui brûlaient près du lit, il vit celle qu'il avait aimée plus que la vertu ; son beau visage était déja pâle comme de l'ivoire, ses bras croisés sur son sein, y retenaient enveloppé

de langes un petit enfant nouveau né.

Immobile, les yeux fixes, le cœur déchiré par d'inexprimables angoisses, Montauban contemplait son ouvrage : C'est moi qui l'ai tuée, se répétait-il, c'est moi..voilà donc toute la récompense de mes peines.. de mes crimes!... Voilà aussi le lit de parade de celle qui s'asseyait près du trône, le voilà entouré de toute la solitude de la pauvreté. A tous leurs maux, j'avais donc aussi joint la misère..... allons, j'ai bien tenu le serment de haine que j'avais fait.... Mais non, il me reste encore une victime, Gilles n'a perdu que la liberté, la vie lui reste... eh bien ! par le sang de Dieu, je le jure, je le laisserai vivre, cette morte me prie pour lui, me demande d'abjurer ma haine...

Puis mettant un genou en terre près du lit, il ajouta, comme s'il avait pu être entendu de celle qu'il avait aimée : Oh ! Françoise, écoute-moi, pardonne-moi, tu es maintenant au ciel, implore pour

moi miséricorde et pardon.... Après cette prière, le maréchal sortit de la chambre funèbre. Ni Hingant, ni Olivier de Méel, ni aucun de ses officiers ne purent parvenir jusqu'à lui; Prégent de Coëtivi même, au moment de partir pour retourner à la cour de France, ne le vit pas. Personne dans le château ne sut à quoi il avait employé sa journée, seulement vers le soir, il donna une lettre à un de ses pages; elle était adressée au duc François. Le page monta à cheval, sortit du château, mais on raconta bientôt qu'il avait été arrêté sur la route; d'autres ajoutaient que la lettre dont il était porteur lui avait été arrachée et remise à Olivier de Méel.

Malgré les gardes qui veillent à l'entour, malgré les hauts murs qui la défendent, il n'y a point de prison si bien gardée, où les bruits du dehors ne parviennent à la longue. Gilles avait appris par les propos des soldats, qu'un haut et puissant seigneur de la cour de France avait été envoyé par

le roi Charles VII, au duc de Bretagne, pour obtenir sa liberté, et que François n'avait pas rejeté cette demande; quelques prévenances, des égards plus marqués de la part de ses geôliers, lui prouvèrent que cette nouvelle pouvait être vraie... Il livra donc aussi son cœur à l'espérance... Il s'attendait à chaque instant, à voir Humfroy, c'était toujours son messager de bonheur.... Bientôt sans doute, il arriverait et lui apprendrait que la princesse était déja à Montcontour, qu'elle y était venue pour voir tomber ses chaînes et hâter le moment de sa liberté.

Cette pensée avait soudainement changé l'aspect de sa prison : depuis qu'il espérait, elle ne lui paraissait plus ni si sombre, ni si étroite. Une pensée d'espoir est pour le malheureux comme un rayon de soleil : elle dore tout de son reflet.

Humfroy n'arrivait pas .... il ne se pressait que lorsqu'il avait de la joie à apporter. Gilles se souvenait de ce qu'il lui avait

dit dans la *Tour-le-Bat* à Rennes. Il se répétait ces paroles de sa bien-aimée Françoise : *Chaque matin, quand l'*Angelus *sonnera, je penserai à Gilles, et si je suis rapprochée de sa prison, je chercherai alors à le voir. Ainsi, à l'*Angelus *du matin, à celui de midi, et encore à celui du coucher du soleil, qu'il vienne à la fenêtre de sa chambre, il aura chance à me voir.*

Oh ! tempêtes du ciel, maintenant déchaînez-vous ! que la bruyante voix des orages s'élève, que les vents rugissent dans les bois, qu'il n'y ait plus de calme, plus de silence autour de la prison, pour que l'époux de Françoise n'entende pas la cloche qui annonce la prière du matin et du soir... Mais non, tout se taît, la nuit va finir, Gilles n'a pu trouver le sommeil, une vive espérance l'éloigne presque autant que le chagrin ; dans sa longue insomnie, il s'est souvent souvenu de ces autres paroles de la princesse : *Gilles, écoute bien dans le silence des nuits, si tu entends*

*chanter l'hymne de Noël, ce sera un fils qui te sera né.*

Au milieu des ténèbres, et bien loin dans les campagnes, il a cru entendre une voix s'élever . . . il a prêté l'oreille . . . hélas ! ce n'était qu'un laboureur chantant la monotone chanson du pays en conduisant ses bœufs... Cette fois-ci il ne s'est pas trompé, la cloche a retenti ; c'est l'angelus ; déja il est à la fenêtre grillée, le soleil est encore caché dans les nuages ; mais une douce lumière s'échappe de l'orient et le précède : c'est comme la grace avant la majesté. Les frimas de l'hiver ont disparu, les feuilles du printemps ne sont point encore tout-à-fait ouvertes ; mais les haies des champs ont déja repris une teinte verdâtre ; sur la pente des fossés la hâtive primevère étale ses bouquets jaunes, et la violette cachant sa fleur, répand ses parfums. Les oiseaux se réjouissant du retour de la belle saison, secouent leurs ailes humides, et chantent leur hymne du matin.

Voilà ce qui frappe la vue du prisonnier ; mais à tout ce qu'il voit Françoise manque encore. Elle va venir, se répète Gilles.

Elle ne vint pas à l'angelus du milieu du jour, et quand la cloche annonça pour la troisième fois la salutation angélique, au milieu des ombres naissantes du soir, l'époux de Françoise, appuyé sur les barreaux de fer de sa fenêtre, cherchait à découvrir celle qu'il attendait encore plus que sa liberté.

Le château de Montcontour était, comme toutes les nobles demeures d'alors, placé un peu en dehors de la petite ville qu'il protégeait et commandait à la fois. Un vallon creux et étroit formait entre le château et la ville, comme une douve profonde ; sur le même coteau que le manoir gothique, s'élevait une vieille église seigneuriale, dédiée à notre-Dame des Anges, un bois de châtaigniers l'entourait, et sous son ombre noire, on apercevait çà

et là quelques pierres blanches et des croix au milieu des hautes herbes : c'était le cimetière. Les regards impatiens du prince se portaient tour à tour sur tous les points du paysage qui s'étendait devant lui. La cloche continuait à sonner, mais ses sons étaient devenus lents et lugubres..... Elle tintait une agonie ou des funérailles... Au-dessus des arbustes du vallon, Gilles a vu briller une croix d'argent. Il a distingué deux prêtres qui la suivent. Leurs voix s'élèvent par momens, et chantent un verset de l'office des morts, et puis ils font une pause, et l'on n'entend plus que les pas de ceux qui suivent le convoi; leur marche est ainsi entrecoupée de chants et de silences. Et ces élans de la prière ressemblent aux soupirs de la douleur.

Le prince de Bretagne, qui dans le cours de sa vie, a souvent ressenti de tristes pressentimens, et rêvé au malheur, n'est point averti, par la scène lugubre qui passe sous ses yeux, que le malheur est tout près de

lui ; dans son cœur il ne sent de la pitié que pour ceux qui viennent de voir mourir un être chéri. Des larmes de compassion sont venues mouiller ses yeux.... Ah! malheureux époux de Françoise, garde, garde ta pitié pour toi-même , ne pleure que sur toi !... Tu as reconnu maintenant ces deux cercueils : ce grand, c'est celui de Françoise : ce petit, c'est celui de ton fils... de ton fils que tu n'as pu voir , et qui n'a eu qu'un seul baiser de sa mère ; de ses bras où il ne s'est reposé qu'un instant, il s'est envolé vers le ciel, et ce nouvel ange a conduit vers Dieu celle qui lui avait fait entrevoir la vie. Tout se découvre à présent à l'infortuné Gilles : ce vieux prêtre, c'est l'abbé de Bouguien ; ce serviteur en pleurs, c'est Humfroy ; ces deux lévriers noirs, sont ceux qui ne quittaient jamais la princesse, elle les avait reçus dans une fête , ils l'accompagnent à sa dernière demeure. Voilà tout le convoi de la fille des comtes de Dinan ! toute

la pompe funèbre de la princesse de Bretagne.

Gilles en a trop vu pour pouvoir résister davantage : le chêne à force d'orages finit par être renversé ; l'époux de Françoise a jeté un grand cri ; un cri qui a fait arrêter ceux qui portaient les cercueils ; ils ont levé les yeux, et ils ont vu un instant le prince étendant les bras vers celle qu'ils emportaient. Puis tout à coup ils cessèrent de l'apercevoir..... Il était tombé comme mort devant la fenêtre, et gisait évanoui sur les pierres de la prison.



# 40.

## Le Jugement de Dieu.

..... Il est dans le ciel un tribunal auguste
Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
Et j'ose t'y citer.....
Encor cinquante jours.... je t'y vois comparaître...
JACQUES MOLAY, *tragédie des Templiers*.

QUAND le geôlier entra dans la prison, il trouva le prince encore étendu, sans mouvement et sans connaissance, devant la fenêtre : c'était cruel alors de le rappeler à la vie ; aussi Yvonnet Bouget s'empressa-t-il de courir à lui, et le secouant rudement par le bras, il lui cria : Eh bien! messire, qu'avez-vous donc? On vous dirait mort, et cependant il faut vous lever;

vous allez quitter cette prison cette nuit.

— Laissez-moi, dit Gilles, laissez-moi; je ne veux plus sortir d'ici, je ne veux plus de ma liberté. Qu'en ferai-je maintenant, n'est-*elle* pas morte? ne l'*ont*-ils pas tuée? Je n'ai plus rien dans ce monde, je veux mourir ici.

— Ils vous mèneront mourir plus loin, répondit brusquement Yvonnet : c'est l'ordre de mon très redouté seigneur, votre auguste et gracieux frère : cette nuit même, on va vous conduire au château de la Hardouynaie.

— Ils ne m'emmèneront d'ici que mort! répliqua le prince; et saisissant de ses mains les barreaux de fer de la fenêtre, il répéta avec fermeté : Je ne sortirai de cette prison que mort!... je veux rester ici!.... D'ici, je vois la place où elle est avec son enfant!... Vois-tu dans le cimetière, sur la pente du coteau, cette terre fraîchement remuée? c'est là qu'ils l'ont mise, et sur sa bière, ils ont placé un tout petit cercueil,

c'était celui de ce fils que je n'ai pas vu!.. la même terre les recouvre tous les deux, l'enfant est encore là sur le sein de sa mère!... ils m'appellent!... Écoute, Yvonnet, je sais que tu aimes l'or.... j'en ai encore. Je ne veux plus acheter ma liberté; mais si tu veux me promettre de me placer auprès d'eux quand je ne serai plus, je te donnerai tout ce que je possède.

— Allons donc, vous n'en êtes pas encore là, messire. Si je suis avec vous plus tard, nous verrons ce que je pourrai faire pour vous. Mais, dites-moi, comment avez-vous fait pour conserver votre or? où l'avez-vous caché? Ils n'ont donc pas bien fait leur devoir : il y avait défense de vous en laisser.

Pendant que le cupide et barbare geôlier cherchait par ses questions et par ses regards, à découvrir où était cet or, le prince, les mains toujours convulsivement serrées autour des barreaux de fer, regardait le cimetière: ses yeux ne laissaient pas échap-

per une larme, sa poitrine était péniblement oppressée, une sueur froide découlait de son front pâle, et des paroles sans suite sortaient de sa bouche.

Yvonnet voyant qu'il ne répondait plus à aucune de ses questions, le laissa seul, se promettant bien de revenir chercher l'or du prisonnier.

La nuit avait tout-à-fait remplacé les ombres du soir, et Gilles, comme si ses yeux avaient pu voir encore, restait toujours debout à la fenêtre. Peu-à-peu les ténèbres s'affaiblirent, une lumière bleuâtre s'étendit dans le ciel et se répandit sur le bois du cimetière. La lune qui se levait alors, laissa tomber un de ses rayons sur la fosse de Françoise..... Ta première nuit parmi les morts est belle, ma bien-aimée. Ah! que ne suis-je à tes côtés, s'écria le malheureux époux. Dis-moi, ne pourras-tu jamais soulever cette terre qui pèse sur toi! ne pourras-tu jamais venir me visiter avec notre enfant dans tes bras. Bien sou-

vent, dans nos entretiens, tu m'as assuré que Dieu permettait quelquefois aux morts de se relever de leurs cercueils et de revenir un instant dans notre monde agité... Ah! douce et bonne Françoise, ton ame est restée la même; tu dois m'aimer toujours.. obtiens de Dieu de revenir vers moi, ne fût-ce que pour un instant. Je ne te demanderai pas les secrets de la tombe; je ne veux savoir qu'une chose de toi : les morts aiment-ils encore ceux qu'ils ont laissés derrière eux sur la terre?

Pendant qu'il s'adressait ainsi à celle qui ne lui répondait pas, mais qui l'entendait sans doute, il vit quelqu'un se mouvoir sur la fosse : malgré la distance, il crut reconnaître Humfroy; il priait; les deux lévriers noirs étaient étendus près de lui, couchés sur le gazon qui entourait la tombe de leur maîtresse.

Ah! si je pouvais parler d'*elle* avec ce vieil ami, pensa le prince, ce serait du moins une satisfaction à ma douleur....

Mais les hommes cruels qui me gardent ne voudront pas me l'accorder... Elle lui aura parlé de moi; dans ses souffrances elle m'aura appelé... et quand son pauvre enfant aura été remis dans ses bras, elle m'aura cherché pour me dire avec sa douce voix : *Ami, voici notre fils.*

A cette pensée, Gilles cessa de rester immobile près de la fenêtre, il se mit à marcher à grands pas dans sa prison, en répétant d'une voix tonnante : Malheur! malheur et malédiction sur ceux qui m'ont retenu loin de Françoise! que leurs derniers moments soient sans paix et sans consolation! que leur lit de mort soit solitaire et abandonné! que leur dernier regard ne rencontre pas un ami!.... Malheur! malheur sur ceux qui ont séparé l'époux de l'épouse bien-aimée!

Yvonnet Bouget, qui veillait dans la chambre voisine, entendant la voix du prisonnier, entra subitement et demanda: Prince, que voulez-vous?

— Ce que je veux, malheureux ! ce que je veux ! répondit Gilles de Bretague en saisissant avec force le bras du geôlier, je veux aller sur la tombe de celle que vous avez tuée. Elle m'a appelé avant de mourir, et vous m'avez retenu ; maintenant je veux aller pleurer sur sa fosse... Puis, d'une voix plus basse, il ajouta : Yvonnet, tu sais que j'ai de l'or, je t'en donnerai. Mène-moi au cimetière où elle repose.

Le geôlier secoua la tête en signe de refus.

— Tiens, vois ces pièces d'or, elles sont à toi si tu laisses Humfroy venir me parler d'elle.

— Quant à cela, je veux bien y consentir, répliqua Yvonnet ; et il tendit la main. Le prince y laissa tomber dix pièces d'or. L'homme avare et cruel les serra avec joie, et sortit.

— *Humfroy va venir!* cette pensée calma un peu la douleur du malheureux époux de Françoise : car c'est une douceur

triste dans nos peines, que de pouvoir s'entretenir des êtres chéris qui viennent de nous être ravis par la mort. Quand on a beaucoup perdu, on sent le besoin de compter en détail la grandeur de sa perte, on est avide de recueillir les dernières pensées, les derniers mots de ceux que l'on ne verra plus, et que l'on n'entendra plus ici-bas. Se les rappeler ainsi, c'est en quelque sorte les faire revivre encore.

La porte de la prison s'ouvrit. Le voilà, dit Gilles. Non, c'étaient dix soldats tout revêtus de fer. Le chef qui conduisait ces hommes avait la visière de son casque baissée; il ne fit que quelques pas dans la chambre, et ordonna de saisir le prince et de l'emmener à l'instant.

A cet ordre, Gilles a reculé, ce n'était pas de peur; mais il a voulu s'attacher aux barreaux de fer de sa fenêtre; s'en emparant de nouveau avec toute la force du désespoir, il s'écria : Vous ne m'arracherez pas d'ici... vous me laisserez mourir dans cette

prison, je ne demande plus justice, je ne demande plus liberté, je renonce même à la vengeance, si mon tyran veut que je reste à jamais prisonnier. Ce cachot n'est-il pas assez sombre, assez étroit pour contenter sa haine? que mon frère m'y laisse mourir, là, sur ces pierres, auprès de cette fenêtre… voilà tout ce que je demande, tout ce que j'espère de lui… Oh! soldats, vous êtes Bretons comme moi; allez, je vous en supplie, porter au duc de Bretagne cette dernière prière du fils de Jean V, votre ancien maître.

— Soldats, n'écoutez pas ce traître, cria le chef, il veut vous détourner de votre devoir… Obéissez.

— Malheur et damnation sur le premier qui me touchera, dit le prince.

— Tombez sur lui tous à la fois. Tel fut le commandement de l'inconnu qui restait toujours à l'écart.

Alors (chose horrible à redire!), on vit dix hommes s'élancer contre un captif sans

armes, sans défense, et déja affaibli par la douleur et une longue détention. Ces hommes barbares le saisissent au corps, et mettent toutes leurs forces à le détacher de la grille de fer que ses mains tiennent toujours. Dans cette lutte, un des barreaux est ébranlé, le prince s'en aperçoit et redouble d'efforts, la barre de fer est détachée du mur, et devient une arme pour lui : il frappe de droite et de gauche, les casques se fendent, les armures d'acier se brisent, les soldats tombent sous ses coups... Dans son désespoir, la force de Gilles s'est accrue, l'arme pesante qu'il a arrachée aux murs de son cachot, semble un bâton léger dans sa puissante main. Il s'avance, par-dessus les corps des soldats renversés, vers le chef; son regard est terrible, son bras menaçant est levé. L'inconnu fuit à son approche en criant : Au secours! au secours! rébellion! rébellion!

A sa voix un nouveau renfort de soldats est accouru, Gilles résiste encore : que lui

importe le nombre? il veut mourir.. Mais ce n'est pas ceux qui ne veulent plus de la vie que la mort aime à frapper. Le prince ne reçoit aucune blessure grave.... Des lâches qui n'osent l'attaquer de front, se glissent à terre dans la foule, parviennent jusqu'à lui ; et, s'emparant de ses jambes, les enlaçent de liens et le renversent sur la pierre... Oh ! alors, quel horrible cri de joie sous les voûtes du cachot ! les voyez-vous à la lueur des torches, se jeter sur le malheureux captif? C'est en vain qu'il se débat encore, il est accablé sous le nombre, ses pieds sont chargés de chaînes, le héros est vaincu....

Alors Jean Hingant, car c'était lui qui avait maintenant la charge de resserrer les fers de Gilles, ose approcher... et dit d'une voix encore émue : Toute résistance est inutile : ainsi, Prince, ne cherchez plus à vous soustraire à notre garde, votre arrêt est prononcé, c'est au château de la Hardouynaie que nous avons ordre de

vous conduire; je remplace auprès de vous messire Arthur de Montauban, c'est à moi que vous devrez demander désormais...

— Tais-toi, traître, répondit le prince de Bretagne, je ne veux que la mort, et tu serais trop lâche pour essayer de me la donner, même à présent que je suis enchaîné; tu as pu accepter la place de geôlier, après avoir été officier de ma maison, tu es assez bas pour en remplir la charge auprès de moi, mais tu n'aurais pas assez de cœur pour être mon bourreau.

— Soldats, s'il continue ainsi, répliqua Jean Hingant, tout rouge de colère et de honte, ce ne sera pas assez de ces chaînes que vous venez de lui donner, il faudra encore lui mettre un bâillon..... Mais ne perdons pas un instant de plus, qu'il soit garotté sur un cheval, et que les ordres du duc, mon auguste maître, soient exactement suivis.

A ces mots les sicaires de Jean Hingant soulevèrent de terre le corps de Gilles qui,

frémissant intérieurement d'une inutile rage, fut emporté de la prison où il avait espéré mourir, et attaché sur un cheval entre quatre hommes armés jusqu'aux dents. L'ancien officier de l'hôtel commandait cette escorte; et, au milieu du silence de la nuit, on entendait ses éclats de rire et ses lourdes plaisanteries.

Après beaucoup d'humiliations, d'insultes et de fatigues, l'illustre captif arriva enfin au château de la Hardouynaie.

De toutes les prisons que la haine du duc François avait choisies depuis quelque temps pour son malheureux frère, celle-ci était la plus sombre, la plus triste et la plus malsaine.

Au moment où Gilles entrait sous son porche abaissé, un pauvre moine quêteur sortant du château, se rangea contre le mur pour laisser passer le prisonnier. Cette vue rappela au prince de Bretagne qu'un jour, en revenant de la chasse au château de Chantocé, il avait aussi rencontré un

religieux du même ordre qui lui avait dit : *Prince, il n'y a point de splendeur si grande qui ne puisse s'éclipser; point de puissance si bien établie qui ne puisse crouler. Aujourd'hui riche et superbe, vous foulez sous les pieds de votre cheval le pain de l'aumône : un jour, peut-être, vous crierez, du pain ! du pain ! pour l'amour de Dieu un morceau de pain.* Gilles se souvenait encore de l'effet que ces paroles du religieux avaient produit sur lui alors ; elles étaient restées pendant long-temps sur son cœur comme un pressentiment. Quand on le descendit de cheval, et que ses gardes l'eurent porté dans une chambre obscure, basse et humide, il se dit : Voici mon tombeau, c'est vraiment d'ici que je ne sortirai que mort... Oh ! Françoise, les ames délivrées de leurs mortelles dépouilles ne connaissent plus de distances; viens me visiter ici, tu me vois du haut du ciel; oh ! par pitié, ne m'abandonne pas à présent que tu es un ange.

Accablé de fatigue, et encore plus de douleur, le noble captif se traîna sur le lit qui avait été préparé pour lui dans un coin de sa prison... et bientôt le sommeil vint lui apporter un peu de calme et de repos. A peine était-il endormi, qu'il crut entendre une douce et lointaine harmonie... des parfums plus suaves que la myrrhe et l'encens, se répandirent autour de lui, une lumière qui lui semblait descendre du ciel pénétra peu à peu dans le cachot; ses voûtes noires et abaissées avaient disparu, il ne voyait au-dessus de sa tête qu'un ciel d'azur et des nuages d'une éclatante blancheur; penché sur un de ces nuages, un ange lui tendait les bras, cet être céleste avait toute la beauté de Françoise; mais cette beauté s'était encore embellie de la gloire des bienheureux; un petit chérubin, avec une couronne de lis et de cyprès, lui faisait aussi signe de quitter la terre et de venir sur le nuage auprès d'eux. Nous venons te délivrer,

disait l'ange qui ressemblait à Françoise... viens, ici on s'aime toujours, ici on n'est jamais séparé, ici il n'y a plus de chaînes, plus de cachots, plus de chagrins et plus de larmes. Le petit chérubin ajoutait : Si j'étais resté sur la terre, j'aurais cherché mon père, et les méchans l'auraient empêché de venir à moi. J'ai été bien plus heureux de mourir, me voilà avec celle qui m'a fait naître, je n'ai connu de la vie qu'un baiser d'elle, et me voilà pour toujours à ses côtés! Oh! toi que je dois aimer aussi, viens donc t'asseoir avec nous dans le ciel, nous sommes venus pour te délivrer... Transporté de bonheur, Gilles étendit les bras vers la vision que Dieu lui envoyait, dans cet effort il se réveilla.. mais, oh surprise! il n'avait plus de liens, plus de chaînes, dans son sommeil, les geôliers l'en avaient délivré, toute entrave était devenue inutile dans un cachot d'où il était impossible de s'échapper.

Après ce songe, où il avait vu tant de

gloire et de lumière, le cachot parut bien triste et bien noir au pauvre prisonnier. Les êtres célestes avaient fui, la réalité du malheur était restée seule, et pesait sur lui de tout son poids. Oh! que cette solitude était profonde! le bruit du dehors ne s'y faisait jamais entendre; Humfroy même ne venait plus. Où était-il? qu'était-il devenu? l'inquiétude sur le sort du fidèle serviteur ajoutait encore à tous les ennuis, à tous les chagrins du prince : ils l'auront puni de son attachement pour nous! Ah! il est dans ma destinée de porter malheur à tous ceux qui m'aiment!

La première nuit de captivité dans le cachot de la Hardouynaie passa, le jour vint, mais à peine ses rayons purent-ils parvenir dans la sombre prison : elle était en partie creusée sous terre, et son étroite fenêtre, défendue par d'énormes barreaux de fer croisés, se trouvait dans les douves qui entouraient le château.

C'est donc ici que je dois vivre? ou plu-

tôt que je dois mourir? dit le prisonnier en se soulevant sur sa couche et en promenant ses regards sur les murs et la voûte basse de son cachot; c'est un tombeau que mon frère m'a choisi..Allons, sa haine ne se lasse pas. Jusqu'ici il m'avait laissé l'aspect du ciel, jusqu'ici j'avaispu voir le soleil; à présent je n'aurai plus qu'une longue nuit!. Oh! quand viendra celle de la tombe!.... Françoise! Françoise! ne pourras-tu donc l'obtenir pour moi? Le Dieu qui t'a appelée à lui est un Dieu de miséricorde : si dans mes jours de bonheur et de prospérité je l'ai offensé, ne voilà-t-il pas assez long-temps que je souffre? n'ai-je pas été assez puni, puisque j'ai été condamné à vivre plus que toi?

Ainsi, à chaque instant, dans sa solitude, le prisonnier ramenait sa pensée sur l'épouse bien-aimée qui était morte pour lui. Les cœurs aimans, les imaginations vives souffrent plus dans la vie que les êtres froids; mais aussi dans l'isolement, dans

l'absence, avec leurs souvenirs, leurs désirs et leurs espérances, ils savent se créer un monde où ils se réfugient pour converser avec ceux qu'ils aiment. Gilles, par momens, croyait réellement voir Françoise, et alors il lui parlait; et quand à travers l'épaisseur de la porte, ses gardes l'entendaient ainsi élever la voix, ces gens grossiers et stupides riaient aux éclats et disaient: Le voilà devenu insensé; il fait bien de perdre la raison, cela nous amusera plus que de garder un homme qui ne parlerait jamais. Mais c'est toujours *à la même* qu'il s'adresse.

Non, non, disait un autre, il appelle aussi Humfroy; mais je ne crois pas que le vieux fou soit tenté de revenir. Te rappelles-tu comme nous l'avons traité la nuit où nous sommes partis de Montcontour? Il était tout meurtri de coups, qu'il s'obstinait encore à suivre son maître. A la fin cependant je l'ai vu tomber sur le chemin, et je ne sais s'il s'en relèvera jamais.

Depuis que Françoise de Dinan avait quitté cette terre, son malheureux époux n'y trouvait plus rien pour y attacher son cœur; aussi semblait-il être devenu indifférent à tout ce qu'il voyait autour de lui. Jamais il ne faisait aucune question à ses geôliers. Quelquefois ces hommes se plaisaient à lui faire attendre sa nourriture, pour voir s'il ne sortirait pas de sa silencieuse apathie; mais c'était en vain, Gilles ne se plaignait pas. Trop fier, il ne voulait demander aucun soulagement, aucun adoucissement à sa dure captivité; mais son corps en souffrait. Ce prince, le plus beau des enfans de Bretagne, était devenu presque méconnaissable; ses yeux, à force de pleurs, avaient perdu de leur feu, mais étaient encore pleins de majesté; sa maigreur, sa pâleur, avaient fait disparaître cet air de vigueur et de force qui l'avait toujours fait distinguer dans les camps et à la cour; mais malgré toutes ces empreintes de souffrance, toutes ces

flétrissures du malheur, Gilles commandait toujours le respect.

Un palmier, l'orgueil de la montagne, élève encore sa gracieuse tige et balance ses palmes dans les airs, et cependant il est déja touché de mort, il va périr; ses racines se sont desséchées depuis que la source qui les arrosait a été tarie... Il en était de même de l'époux de Françoise, ce qui l'avait fait vivre n'était plus!

Un jour, Yvonnet Bouget, en entrant dans sa prison, le vit étendu immobile sur son lit; il s'approcha davantage, et le prince ne faisait aucun mouvement, ne donnait aucun signe de vie. Le geôlier fut effrayé, il le crut mort; sa frayeur ne venait pas de pitié; mais Yvonnet s'était dit : Mon traitement va finir avec lui, et c'était là la source de ses regrets et de son anxiété. Il se pencha sur le prisonnier, pour s'assurer s'il respirait encore. Dans ce moment, Gilles s'éveilla. Ah! seigneur, s'écria Yvon-

net, vous m'avez bien effrayé ; je vous ai cru mort !

— Plût à Dieu que je le fusse, repartit l'infortuné captif ; mon agonie est par trop longue, et puisque ma mort a été jurée par le duc de Bretagne, pourquoi me faire ainsi languir ? Il serait digne d'un frère tel que lui d'en finir tout de suite avec moi.

— Mais, mon très redouté seigneur et maître, le duc François ne pense peut-être plus à être si sévère depuis que par sa valeur il a su chasser les Anglais de toute l'étendue de ses Etats. On dit qu'aujourd'hui il sera plus clément envers celui qui les avait appelés.

A ces mots, malgré son état de langueur et de souffrance, le prince Gilles sentit tout son sang bouillonner au-dedans de lui ; son regard, son geste trahirent son indignation. Yvonnet en fut effrayé, et recula de quelques pas ... et pour apaiser le prisonnier, il ajouta : Oui, messire, on assure que la prison remplacera la mort, et

que votre très gracieux frère se contentera d'une sentence.

— Et de quelle sentence ? demanda Gilles avec anxiété.

— D'une sentence qui ne fera pas tomber un seul cheveu de votre tête, qui n'abrégera pas votre vie d'un seul jour ; d'une sentence qui ne vous ôtera que des choses vaines et inutiles à un prisonnier, qui fera raser vos forêts à trois pieds de terre, et qui vous défendra de porter désormais le nom et les armes de Bretagne.

La mort ! cent fois plutôt la mort ! s'écria le prince Breton. Ah! misérable geôlier, tu savais bien que j'étais résigné à la mort et que je ne l'étais pas au déshonneur, voilà pourquoi tu es venu me parler de cette flétrissante sentence... Comme tous ceux que mon frère emploie savent bien les secrets de l'enfer pour torturer leurs victimes ! Mais cette injuste sentence n'est pas encore rendue, elle ne le sera pas : il n'y a pas un juge en Bretagne qui me déclare

traître et félon, il n'y a pas un tribunal qui veuille me flétrir du nom de parjure et d'infâme.

Parlant de la sorte avec feu et énergie, Gilles se promenait dans son étroit cachot; sa pâleur avait disparu, le rouge de la colère animait ses joues, ses regards lançaient des éclairs, et sa voix était devenue tonnante. Oh! les monstres! disait-il, ils ont su que la mort me serait un bienfait depuis que Françoise est passée de vie à trépas, et comme je la désire, ils ne veulent plus me la donner; au lieu de me faire mourir, ils ont résolu d'attacher la honte à mon nom. Dieu puissant! tu m'avais envoyé assez de malheurs pour me faire souhaiter de quitter la vie, mais tu ne pourras jamais me donner assez de résignation pour que je me soumette à la honte!

Après un instant de silence, le captif s'arrêta en face du geôlier et ajouta avec un calme apparent: Yvonnet, je veux faire écrire à mon très redouté seigneur et frère,

dis-le à Jean Hingant ; s'il n'a pas de secrétaire auprès de lui, demande-lui de ma part de venir me rendre ce service.....

— Nous avons quelqu'un ici, quelqu'un de plus habile et de plus expert en écriture que messire Hingant, répondit Yvonnet : c'est Robert Rouxel, clerc renommé ès-sciences et ès-lettres, c'est lui qui nous a parlé le premier de la sentence...

— Va, cours l'appeler....

Le geôlier sortit... Gilles, en proie à une violente agitation, attendait.... Son impatience lui faisait compter les instans, il entendait les battemens de son cœur.... et son sang circulait comme du feu dans ses veines....

La porte se rouvrit ; Robert Rouxel entra.... Il faut qu'il y ait une grande majesté dans le malheur des princes ; car le scribe suppléant de Pierre La Rose, en face de la noble victime, sentit comme du respect .... quelque chose l'empêchait d'avancer.... Gilles fut obligé de lui dire :

Robert, avancez et écoutez-moi........

— Parlez, seigneur, votre serviteur écoute, repartit d'un ton humble le secrétaire.

— Vous allez écrire ici, sous mes yeux, une lettre à mon très redouté seigneur et frère; c'est une dernière prière; c'est plus que la vie que je lui demande....

Le secrétaire regarda autour de lui; la chambre habitée par le fils des ducs n'avait pour tout meuble qu'une couchette, une escabelle de bois et une petite table, encore ces pauvres objets n'étaient-ils vus qu'à demi, à cause de l'obscurité. Robert Rouxel appela Yvonnet, et lui demanda de la lumière et ce qu'il faut pour écrire. Le geôlier revint bientôt avec ce qui lui avait été demandé. La lampe de fer suspendue à la voûte fut allumée, et celui qui remplaçait Pierre La Rose prit place devant la table pendant que Gilles dictait la lettre suivante.

*A mon très haut, très puissant et très redouté seigneur et frère François Ier, duc de Bretagne.*

« Mon très redouté seigneur et frère,

« Celui qui va mourir vous salue et vous implore; il vous implore, non pour la liberté, non pour la vie...je n'en veux plus, je n'y ai plus celle qui me les faisait aimer.. vous... (Se reprenant, l'époux de Françoise continue) Dieu me l'a ravie! mais je vous supplie, je vous adjure par la mémoire de notre mère, par la gloire de notre père, par vous-même, de ne pas flétrir mon nom dans la postérité. Que l'infamie retombe sur les traîtres et les parjures : moi, je déclare en face de Dieu et de l'éternité que je n'ai point tendu la main aux ennemis de la Bretagne... Helas ! depuis que j'y suis revenu, je n'ai fait que souffrir, eh bien ! à mon dernier soupir, je la regretterai cette terre

des aïeux... Oh! mon frère, faites que mon nom n'y soit pas en horreur, ne prononcez pas cette sentence qui flétrirait à jamais celui qui est né de la même mère que vous.

« Adieu, je n'ai plus de force pour haïr, je n'en ai même pas pour me plaindre; mais je rassemble tout ce qui m'en reste pour repousser une honte que je ne mérite pas.

« Adieu, je prie Dieu, mon frère, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde, et qu'il lui plaise m'appeler bientôt à lui... »

Avant de signer cette lettre, Gilles s'approcha de la table, se plaça à côté du scribe, et lui ordonna de relire ce qu'il venait de lui dicter. Après cette lecture qui lui prouva qu'aucun mot n'avait été changé, il prit la plume et signa.

Le secrétaire lui demanda son scel pour l'apposer auprès de sa signature, le prince n'en avait plus; il avait été dépouillé de tout ce qui pouvait rappeler son rang et ses droits.

Tu me demandes mon scel, dit Gilles, je n'en ai plus ; il est entre les mains des traîtres; ils en ont eu besoin pour tromper le roi de France et mon frère... Mais pour que François reconnaisse que cette lettre vient de moi, tiens, voilà un anel que Jeanne de France, notre bien-aimée mère, m'avait donné quand je reçus Dieu pour la première fois ; mon frère en a un pareil, ma mère y avait fait écrire ces mots : *Mes enfans, aimez-vous les uns les autres.* Je vais attacher cette bague à ma lettre, mon frère la comparera à la sienne, et verra que c'est bien moi, Gilles de Bretagne, qui lui écris du cachot de la Hardouynaie.

L'anneau fut attaché avec des lacs de soie à la feuille de vélin, et le fils de Jean V, regardant sa main amaigrie et dénuée de tout ornement, ajouta : Allons, me voilà dépouillé de tout ce que je tenais de ma mère, ils ne pourront plus m'ôter ni richesse ni bonheur. La vie qui me reste, je

la leur abandonnerai sans regrets, il n'y a que mon nom que je veux conserver pur et digne de mes aïeux...

Robert Rouxel avait jusqu'à ce moment vécu auprès de Montauban, de Hingant et de de Méel, sans tremper dans leurs méchancetés ; mais il était venu remplir la place de secrétaire auprès du prince, avec l'intention de suivre le système de fourberie et de trahison de Pierre La Rose. Hingant, avant de le laisser entrer dans le cachot, le lui avait bien recommandé ; mais quand cet homme, qui peut-être de sa vie n'avait été ému de pitié, se trouva devant l'illustre prisonnier, il sentit quelque chose de nouveau et d'inconnu qui se passait en lui, et la compassion et le respect pour l'infortune lui firent venir quelques larmes dans les yeux. Quand il fut prêt à sortir, il s'inclina devant le captif et demanda : Messire n'a-t-il rien de plus à me commander ?

— Non, plus rien, répondit Gilles, seu-

lement, faites remettre cette lettre tout de suite à mon frère... Le maréchal de Bretagne est-il avec lui à Vannes?

La cour n'est plus à Vannes, repartit Robert Rouxel, et messire Arthur de Montauban, maréchal de Bretagne, n'a pas paru à la cour depuis quelque temps, on le dit occupé d'une pieuse retraite dans un couvent des Célestins.

— Arthur de Montauban dans un couvent ! répéta le prince, et son regard exprima toute sa surprise, comme un sourire passa un instant sur ses lèvres. Et dit-on la cause d'un changement si subit ?

— Non, répliqua Robert Rouxel ; et cette réponse était de sa part un bon procédé, car il savait comme tout le monde qu'on attribuait cette retraite à la mort de Françoise de Dinan ; mais en prononçant son nom, il aurait craint d'ajouter à la douleur de celui pour lequel il se sentait ému.

Le prince fit un geste, le secrétaire le comprit et se retira.

Hingant impatient l'attendait en-dehors de la prison ; quand il le vit venir, il se hâta au-devant de lui, et lui demanda la lettre ; Rouxel la lui remit, et lui raconta tout ce qu'il avait éprouvé en voyant le fils des ducs réduit à un état si misérable.

— Eh bien ! ne vas-tu pas faire comme messire Arthur de Montauban ? ne vas-tu pas t'attendrir ? cela te va bien avec ta mine de geôlier ! En vérité, ce diable d'homme que nous tenons sous clef devra aussi être jugé pour sorcellerie, il jette des charmes sur tous ceux qui approchent de lui; n'y a-t-il pas jusqu'à maître Yvonnet qui, aujourd'hui encore, me demandait de laisser venir le vieil Humfroy pour désennuyer le prisonnier !

— Ah ! ce serait grande justice ! Pour celui qui a eu une brillante cour, ce ne serait pas trop de lui laisser un pauvre vieil-

lard, et je suis persuadé que si messire Hingant voyait ce dont je viens d'être témoin, lui aussi se sentirait ému de pitié, et permettrait à Humfroy....

— Dieu sait si cet entêté vieillard vit encore; il a été trouvé gisant comme mort sur la route de Montcontour, et l'abbé de Bouguien, un autre zélé ami du prince, l'a emmené à son abbaye.... Mais voyons cette lettre, ajouta Hingant, voyons ce qu'il demande, et comment tu auras profité des leçons de Pierre La Rose.

— Oh ! je n'ai pas cherché à me les rappeler, je n'ai fait qu'écrire exactement ce qui m'était dicté.... mais la lettre est close et adressée au duc de Bretagne. N'ayant plus de scel, il y a joint un anel donné par sa mère... il faut que cette lettre parvienne ainsi à son frère .... il me l'a bien recommandé....

— Il te l'a bien recommandé, répéta en riant aux éclats l'ancien officier de l'hôtel, il te l'a bien recommandé ! crois-tu donc

que nous soyons ici pour suivre ses recommandations ? Tiens, voilà comme je cède à ses prières. Et parlant ainsi, Hingant avait déroulé la feuille de vélin passée dans la bague, et prenait lecture de la lettre du prince.... Cette lecture finie, il dit d'un ton sévère : Maître Robert, ce n'était pas pour écrire de semblables lamentations que je vous avais envoyé auprès du prisonnier. Cette lettre ne peut parvenir ainsi au duc de Bretagne... Allez, et songez que votre tête répond de votre discrétion ; vous avez été assez long-temps avec nous pour savoir ce que nous réservons aux indiscrets.

Rouxel obéit et s'éloigna de son maître, regrettant bien d'avoir été employé dans cette affaire, et il pensa que le prince attendrait impatiemment une réponse à une lettre qui ne parviendrait pas.

En effet, Gilles comptait les heures, les jours et les semaines, et calculait le moment où son frère recevrait sa lettre, et

celui où il pourrait avoir sa réponse. Hélas ! les heures, les jours, les semaines passèrent, et le malheureux prisonnier ne reçut rien.

Pierre La Rose ayant été chargé d'un message pour Hingant, arriva au château de la Hardouynaie. Olivier de Méel trouvait que le zèle de l'ancien officier de l'hôtel se ralentissait trop depuis quelque temps. Le duc François ne recevait plus aucun sujet d'irritation contre son frère... Il pourrait ainsi, à la longue, oublier ses projets de vengeance ; et alors que deviendraient-ils, ceux qui avaient mis tant de soins à attiser sa haine ? Il était donc urgent de faire un nouvel effort.... Le moment était favorable. L'armée anglaise venait de remporter un avantage sur les troupes bretonnes auprès de Pontorson. Le duc avait commandé en personne à cette affaire, et son orgueil était d'autant plus humilié, qu'on lui répétait que les Anglais avaient mêlé le nom de Gilles à

leurs cris de victoire. Olivier de Méel, toujours aux aguets, ne manqua pas de saisir cette occasion, et c'était pour porter ce coup décisif qu'il avait expédié Pierre La Rose au château de la Hardouynaie.

Hingant lui montra la lettre dictée par Gilles à Robert Rouxel, et l'infâme La Rose tressaillit d'une infernale joie en reconnaissant l'anel du prince. Ah! s'écrie-t-il, sa mère lui aura fait là un funeste présent! Cette bague va décider de sa destinée; sans elle le duc aurait douté de l'authenticité de la lettre que je médite, et qu'il va bientôt recevoir... Pauvre insensé! en abandonnant l'anel que Jeanne de France t'avait dit de porter toujours, tu as mal fait; tu nous remets une arme contre toi.... une arme qui te sera mortelle.

Il ne fallut que peu de temps au perfide secrétaire pour dénaturer entièrement la lettre du loyal et malheureux captif. Au lieu de la noble et touchante prière qu'elle contenait, il la remplit de reproches sur

la mort de Françoise et de menaces pour l'avenir; et ayant parfaitement imité la signature de Gilles, il attacha l'anel, et porta au duc de Bretagne ce chef-d'œuvre de fourberie et d'iniquité. François, qui croyait avoir droit à des prières et qui recevait ainsi des menaces, entra dans une grande fureur en lisant cette lettre. Il s'écria : Ne trouverai-je donc jamais quelqu'un pour me délivrer de lui !

La haine, l'envie et la plus basse cupidité entendirent ces paroles : c'était une permission d'agir. De Méel partit sans perdre un instant, et Hingant, jugé trop froid et trop peu zélé, fut rappelé auprès du duc. Pierre La Rose, qui se rapprochait toujours de l'endroit où le mal devait se faire, arriva tout de suite à la Hardouynaie. Une vieille tradition raconte que lorsqu'un voyageur doit être assassiné sur sa route, les corbeaux viennent se percher près du lieu où le sang doit couler : Pierre La Rose avait cet instinct-là.

Lorsque Jean Hingant arriva auprès du duc, il fut mandé immédiatement devant lui. Il était tard dans la nuit, personne n'entendit leur long entretien : on sait seulement qu'en sortant du palais, Hingant se retira en toute hâte chez lui, bien pâle et bien troublé, et qu'à une heure après minuit, il envoya chercher Olivier du Breil, procureur-général, le conjurant au nom de Dieu de venir le trouver tout de suite avec le plus grand secret, et sans être aperçu des amis de de Méel.

Le sage et vertueux Olivier, espérant retirer Hingant de la route dans laquelle il s'était engagé, ne perdit pas un instant. Il arriva chez le gentilhomme trésorier, qui lui dit avec émotion : Sage et prudent Olivier, pour Dieu et en ami, conseillez-moi, le duc François vient de m'appeler près de lui ; il m'a demandé s'il pouvait compter sur mon entière dévotion à sa personne. J'ai répondu : Oui, messire, à jamais, partout et en toutes choses. Alors il m'a

ordonné... il a exigé... mais je n'ose vous le redire... J'en tremble encore, et cependant j'ai promis d'obéir. Que dois-je faire?

— La promesse que vous avez faite est-elle innocente ? demanda Olivier.

— Non, répondit Hingant, puisque j'hésite....

— Eh bien ! il n'y a point à hésiter : *Fais que dois*, *advienne que pourra*, c'est la devise de nos pères ; suivez-la, quittez la cour, et partez avec vos enfans.

Jean Hingant suivit le conseil du procureur-général, et l'on apprit bientôt qu'emportant beaucoup d'argent, il était parti avec sa famille pour un pays lointain. Le duc François ayant connaissance de cette fuite, dit à son lever, et devant toute sa cour : Jean Hingant est le plus avare et le plus lâche de tous les hommes. La voix du pays ne s'éleva pas dans cette circonstance contre la voix du prince.

Quand le méchant n'est plus retenu par la crainte des jugemens des hommes,

quand il a l'assurance que le glaive de la justice ne sera point tiré contre lui, alors il va vite dans le crime, et s'il sait que son forfait lui sera payé, si on lui montre le prix du sang, alors c'est à pas de géant qu'il avance. Olivier de Méel et Pierre La Rose en étaient là, ils n'avaient plus aucune crainte ; François n'avait-il pas dit : *Qui me délivrera de Gilles*? Aussi, à dater du moment où la garde du prisonnier fut confiée à Olivier de Méel, on ne donna plus à Gilles de Bretagne que du pain et de l'eau : un jour on manqua même de lui apporter cette chétive pitance ; le lendemain, rien encore... une fièvre de besoin commençait à tourmenter celui qui avait jadis nourri les pauvres ; de fréquens vertiges forçaient le prince à rester sur son grabat. Quand il voulait marcher, il était obligé d'appuyer ses mains tantôt brûlantes, tantôt glacées, contre les murs humides du cachot. Pas un rayon de soleil ne pouvait y parvenir pour le réchauffer.

Quelquefois, respirant avec peine, il allait chercher un peu d'air à la fenêtre grillée; mais le froid l'en chassait aussitôt... Sa tête se troublait par momens, et quand la pensée de Françoise lui venait, il faisait tous ses efforts pour garder cette pensée qui lui était comme un baume dans ses inexprimables angoisses. Ce qui le faisait le plus souffrir, c'était une soif dévorante: pas une goutte d'eau ne lui restait. Yvonnet n'en avait pas apporté depuis deux jours. Gilles souffrait en silence et ne se plaignait pas.

Quand ses barbares gardiens eurent calculé que le besoin de leur prisonnier était venu au point qu'il se jetterait sur la nourriture qui lui serait offerte, ils firent cesser cette cruelle abstinence, et lui envoyèrent les mets qu'il aimait le plus; mais cette espèce d'égard était une exécrable tromperie, une infâme déception, ces alimens étaient empoisonnés! Un homme renommé pour la composition des poisons

Thomas Rageort, arrivant de Lombardie, les avait préparés.

Yvonnet Bouget les plaça sur la table; Gilles, malgré sa faim, ne put s'en rapprocher; il était trop faible... Le geôlier avança la table près du lit... Le prince lui demanda à boire, et du vase qu'il venait d'apporter, Yvonnet, sans que sa main tremblât, versa du vin mêlé d'eau dans la coupe que présentait le captif. Le malheureux la vida avec avidité. Pendant qu'il buvait à longs traits le monstre le regardait sans changer de visage.

— Oh ! quel est l'homme charitable qui a mêlé du vin à l'eau que tu viens de me donner ? Yvonnet, nomme-le-moi, pour que je le bénisse.

— Tout ici vous vient de votre auguste frère; c'est par son ordre...

— De mon frère ! répéta Gilles, de mon frère ! et ses yeux, qui semblaient plus grands encore à cause de sa maigreur, se levèrent vers le ciel; ses lèvres décolorées

prononcèrent quelques mots, que le geôlier ne put entendre, peut-être priait-il pour son frère, peut-être voulait-il le bénir, et que le souvenir de Françoise arrêtait ses bénédictions..... S'adressant à Yvonnet, il ajouta : Quel qu'il soit, je dois remercier celui qui a voulu me faire du bien...

Ce bien, c'était la mort; et le vin n'avait été mêlé à l'eau que pour déguiser le goût du poison.

Yvonnet, avant de se retirer, voulut avoir une satisfaction entière; il resta appuyé quelques instans contre la porte, pour voir si le prince mangerait des alimens qu'il avait approchés de lui. Il eut ce plaisir; le prisonnier, tourmenté par la faim, en mangea à plusieurs reprises... Alors il sortit... Olivier de Méel et La Rose l'attendaient. — Eh bien ! s'écrièrent-ils, le très redouté seigneur d'Ingrandes et de Chantocé a-t-il daigné faire honneur aux mets que le maître-queux de la

Hardouynaie, le fameux Thomas Rageort, avait préparés pour lui ?

— Oui, oui, répondit Yvonnet, jamais il n'avait eu pareil appétit ; il est vrai que depuis deux jours j'avais bien pris mes mesures pour cela. Je crois que demain le nouveau venu de la Lombardie n'aura rien à faire : on ne s'asseoit pas deux fois à pareil festin !

Quand les siens finiront, les nôtres commenceront, dit Pierre La Rose... Savez-vous bien, messire, que les scrupules du maréchal, et que la fuite de Jean Hingant vont rendre notre part meilleure ? Le moment approche où celui qui nous a employés nous récompensera. On dit que vous allez être trésorier de Bretagne, et moi secrétaire conseiller du duc, chargé de la distribution des graces et des faveurs...

— Quand vous en serez là, messire, vous n'oublierez pas Yvonnet Bouget...

— Sois-en sûr, repartit Pierre La Rose, je te mettrai sur les rangs pour la place de

bourreau : tu as toutes les qualités requises pour bien remplir cet office.

Toutes ces barbares plaisanteries étaient accompagnées de bruyans éclats de rire; et pendant que les monstres les faisaient, le pauvre captif commençait à ressentir les douleurs de l'empoisonnement; sa poitrine, sa gorge étaient en feu ; ses pieds, ses mains étaient glacées, sa tête brûlante... La nuit entière ne fut pour lui qu'une longue veillée, qu'un continuel tourment... Quand une faible lumière reparut, Gilles se dit : Voilà mon dernier jour qui commence, je ne le verrai pas finir : Dieu soit loué, Françoise, je vais enfin te rejoindre... Il se trompait, son heure n'était pas encore venue; il devait encore souffrir beaucoup et long-temps; sa constitution robuste avait été plus forte que le poison. Yvonnet, en entrant dans le cachot, fut étonné de ne pas le trouver mort... Eh bien! messire, demanda-t-il, comment avez-vous passé la nuit?

— Dans d'affreux tourmens... répondit Gilles... Mais se rappelant qu'il s'était promis de ne jamais se plaindre à ses geôliers, il ajouta : donnez-moi de l'eau pure... je ne veux plus de ce vin... Ne m'avez-vous pas dit hier qu'il me venait de mon frère?.... Yvonnet, au nom de Dieu, donnez-moi de l'eau...

— La boisson que vous avez là vous ferait plus de bien, répliqua le geôlier... mais puisque vous voulez de l'eau, je m'en vais voir... Tout attristé de ce que la victime avait résisté, il sortit et alla rendre compte à Olivier de Méel de l'état du prince.

Hélas! ce n'était que pour souffrir davantage que l'infortuné n'avait pas succombé au poison... c'était en vain qu'il avait demandé de l'eau, Yvonnet ne revint pas. Trois longs jours se passèrent; sa soif devenait de plus en plus insupportable, et il n'avait pas une goutte d'eau! Sa faim et sa faiblesse augmentaient de moment

en moment, il ne trouvait pas une miette de pain... Alors, malgré toutes ses résolutions de souffrir sans se plaindre... il ne pouvait plus s'empêcher de faire retentir son cachot de ses gémissemens. Il se traînait près de la petite fenêtre, et criait d'une voix lamentable : *Du pain, du pain ! et un peu d'eau pour l'amour de Dieu et de miséricorde! Du pain! du pain au fils des ducs de Bretagne !* Et quand il voyait que ses cris n'étaient pas entendus, il revenait près de la porte de son cachot, et espérant que sa voix parviendrait jusqu'à ses geôliers, il rapprochait ses lèvres de l'énorme serrure, répétait encore : *Du pain pour l'amour de Dieu ! un peu d'eau et de pain à votre prisonnier !*... Mais, au lieu de répondre aux cris de l'infortuné Gilles, Olivier de Méel disait aux joyeux convives qu'il rassemblait dans de splendides orgies : Amis, chantez bien haut; vos gais refrains m'empêcheront d'entendre les lugubres plaintes de cet homme qui ne veut pas mourir..

Et il y avait des êtres assez cruels pour céder aux désirs de de Méel; le bruit de leur joie aussi bruyante que barbare descendait jusque dans la profondeur du cachot... Le prince ne les distinguait presque plus ; la nature était épuisée... Faute d'alimens, la vie allait s'éteindre... Des nuages continuels passaient sans cesse devant la vue du prisonnier, des mouvemens convulsifs agitaient ses membres... Quand la lampe va finir, elle jette un faible redoublement de lueur avant que tout soit ténèbres : il en est de même de la vie : avant que l'ame ne s'échappe du corps, le mourant retrouve un petit moment de force. Gilles profita de ce moment. Avec bien de la peine, il alla coller son visage baigné d'une sueur froide contre la grille de la fenêtre, et cria : *Du pain! du pain et un peu d'eau pour l'amour de Dieu et de miséricorde! du pain! du pain au fils des ducs de Bretagne!*.... O bonheur! cette fois ses cris ont été entendus! et la pitié, la charité y répondent. Une

pauvre femme, vieille et infirme, rôdait autour du château ; les gardes l'avaient aperçue depuis quelques jours et l'avaient éloignée. Mais dans l'obscurité de la nuit elle est revenue. La voix, les gémissemens du prisonnier parviennent encore jusqu'à elle ; elle n'hésite pas : portant du pain et une cruche d'eau, elle se laisse glisser dans la douve, remonte par le terrain à l'endroit de la grille de la chambre basse, et pose sur la fenêtre le pain tel qu'elle l'avait. Les mains du captif affamé s'en saisissent avec avidité; le prince de Bretagne dévore le pain noir de l'aumône, et la femme qui est venue le secourir pleure en lui versant à boire à travers les barreaux de fer du cachot. O seigneur Jésus ! s'écrie-t-elle en sanglotant, est-ce bien là messire Gilles de Bretagne, le plus beau des princes !...

Gilles, après avoir apaisé les angoisses déchirantes de la faim et de la soif, serra de sa main pâle et amaigrie celle de l'inconnue, en disant : Que Dieu vous récom-

pense, bonne et compatissante étrangère, du bien que vous venez de me faire !

— Ah ! ajouta la vieille femme, je suis donc devenue une étrangère pour messire Gilles ! Ses yeux et son cœur ne me reconnaissent plus.... Il est vrai que tous les bienfaits que vous avez jadis répandus sur moi doivent vous empêcher de me reconnaître sous les haillons de la misère. Mais les méchans qui vous persécutent, m'ont aussi rendue pauvre; ils m'ont réduite à mendier mon pain.

— N'achève pas, n'achève pas, cria le prince ; à présent je te reconnais.... tu es Marguerite, ma bonne nourrice ; c'est toi qui m'avais nourri dans mon enfance, c'est toi qui m'empêche de mourir aujourd'hui.

Et avec une sainte exaltation, Gilles a saisi de nouveau les mains de la pauvre femme ; il les baise avec transport, il les arrose de larmes ; ce ne sont plus des larmes de douleur et de désespoir ; ce sont

des pleurs de reconnaissance... de reconnaissance d'avoir obtenu un morceau de pain.

Pendant six semaines la bonne Marguerite revint ainsi toutes les nuits. Pendant le jour elle n'osait approcher du château, à cause des gardes qui l'avaient maltraitée. Elle raconta une nuit au prince, comment elle avait été chassée du Guildo, après le départ de madame Catherine de Rohan.

—A ce nom, Gilles l'interrompit en s'écriant : Oh ! comme elle aussi doit être malheureuse !

Mais la vieille nourrice s'empressa de continuer le récit de ses souffrances pour faire diversion à la douleur de l'époux de Françoise. Elle lui redit aussi tout ce qu'avait souffert Humfroy, qui était encore retenu à l'hospice d'un couvent voisin.

— Tu le vois, bonne Marguerite, tout ce qui s'intéresse à moi est atteint de malheur. Toi-même tu seras punie de la compassion que tu as eue de moi. Ecoute,

maintenant que tu as donné la nourriture à mon corps et le pain de cette vie, amène-moi un saint homme de religion pour qu'il donne à mon ame le pain céleste. Tu vois bien que je ne puis résister longtemps.... O Marguerite ! ne perds pas un instant, et que la nuit prochaine je puisse confesser toutes mes fautes.

— Ah ! noble prince, dit la nourrice, vos fautes, je ne vous en connais pas ; et si vous en avez commis, n'avez-vous pas assez souffert pour les expier ! Mais soyez en paix ; je vous amènerai un vénérable religieux quand la prochaine nuit viendra. Ayez bon espoir ; Dieu est tout-puissant ; il peut vous sauver.

Malgré la nourriture que lui apportait Marguerite, malgré la consolation que le dévouement de cette excellente femme lui avait donnée, Gilles sentait qu'il approchait de la fin de ses souffrances ; et comme il avait souffert en chrétien, il voulait aussi mourir en chrétien.

Pendant toute la journée qui précéda l'arrivée du prêtre, il se prépara à la sainte action qu'il méditait. Comme le cerf altéré désire l'eau des montagnes, ainsi le prince avait soif des divines consolations. Dans sa ferveur, il voyait Françoise qui l'appelait, et qui lui répétait: Ami, rends-toi digne du ciel.

La nuit tant désirée arriva enfin; les ombres étaient épaisses, le vent gémissait dans les arbres et contre les hautes murailles du château. Gilles, à genoux dans l'obscurité, priait avec ferveur. Il entendit au dehors les pas de quelqu'un, et la voix bien connue de Marguerite qui lui disait : Le voilà.

A ces mots, il se leva et alla s'agenouiller près de la fenêtre. Dans cet instant, la lune, se dégageant de dessous d'énormes nuages noirs, laissa tomber sa lueur au fond des douves du château, et lui fit apercevoir la pauvre femme à genoux à quelque distance, et le prêtre qui s'avançait

vers la grille. Quand il y fut arrivé, il s'assit sur le rebord de la fenêtre, et Gilles lui dit : Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché ; et à travers les barreaux de fer, il confessa toutes ses fautes..... Le pieux cordelier lui parla long-temps du Dieu qui éprouve et qui console ; ses exhortations étaient souvent entrecoupées de sanglots : Gilles ne pleurait pas ; la paix d'en-haut était déja descendue dans son cœur...... Le confesseur lui demanda : Vous avez beaucoup souffert ; pardonnez-vous à ceux qui vous ont fait tant souffrir ?

— Oui, répondit le frère du duc de Bretagne, oui, je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal.

— Pardonnez-vous tout le mal qui vous a été fait ?

— Oui, je pardonne même la mort de Françoise et la mort de mon fils.

— Alors, que Dieu vous pardonne aussi... Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Es-

prit, je vous absous de tous vos péchés.... Puis bientôt, se mettant lui-même à genoux devant la fenêtre, le religieux tira de son sein une hostie consacrée; et, à travers la grille, le captif qui allait mourir reçut dans son sein le Dieu qui apprend à souffrir, le Dieu qui est la *résurrection et la vie*.. Pendant la communion, Marguerite s'était rapprochée.... c'était là toute l'assistance de cette pieuse cérémonie. Un rayon de la lune l'éclairait, et montrait les mains blanches et la pâle figure du prince collées à la grille de la fenêtre; on eût déja dit un spectre à l'entrée du sépulcre.

Comme le religieux se relevait, Gilles lui dit d'une voix solennelle : Mon père, sans esprit de rancune et de vengeance, je vous adjure d'aller trouver mon très redouté frère François, duc de Bretagne; dites-lui en mon nom de se préparer au jugement : avant cinquante jours il y sera appelé, et là mes torts et ses actions seront jugés... Je vais devant, il me suivra de près.

— Il en sera selon vos ordres, messire, repartit le prêtre, et il s'éloigna.

— Je reviendrai demain, dit Marguerite, le jour va bientôt paraître, il faut m'en aller.

Elle revint dans la nuit du lendemain... Mais le prisonnier ne reparut pas à la fenêtre, elle l'appela, il ne répondit pas. Le matin même qui avait suivi sa communion, ses infâmes et cruels geôliers, irrités de le voir résister si long-temps, étaient descendus au nombre de six dans le cachot. Olivier de Méel conduisait les assassins ; Pierre La Rose, Yvonnet Bouget, Jean de La Chaise, Robert Maletouche et Thomas Rageort se jetèrent à la fois sur le prince qui dormait d'un paisible sommeil ; réveillé en sursaut, il reconnut les monstres... et se soulevant sur son lit, il leur cria d'une voix forte encore : Vous êtes six contre moi, contre moi exténué par la faim, affaibli par la maladie, eh bien ! qui d'entre vous osera venir seul

lever la main sur moi? En parlant ainsi, le prince de Bretagne avait encore dans son regard et dans son geste la fierté du guerrier.... Les lâches eurent peur, aucun d'eux n'osa avancer seul, mais tous à la fois, comme des tigres féroces, se précipitèrent sur leur victime. L'ayant jeté sur son lit et placé entre deux matelas, ils pesèrent de tout leur poids sur le malheureux prince qui ne se débattait plus que faiblement, et dont les cris ne se faisaient presque plus entendre..... Au bout de quelques instans, il n'y eut plus de mouvement...... plus de bruit, les assassins avaient achevé leur œuvre, le frère de François n'était plus... et ils pouvaient maintenant aller dire au duc de Bretagne : *Nous vous avons délivré de lui, donnez-nous le prix du sang.*

---

Quand les meurtriers virent que tout était consommé, ils se dirent entre eux :

Il faut que le duc de Bretagne sache *seul* ce que nous avons fait pour lui, et que le peuple ignore à jamais que nous avons prêté les mains à la mort de cet homme; car on nous montrerait au doigt, et l'on crierait : Voilà les assassins. Lavons donc son visage, faisons disparaître toute marque de violence, et plaçons-le sur son lit; nous irons ensuite avec équipage de chiens et chevaux courre le cerf chez quelque gentilhomme du voisinage, et l'un de nous, qui sera resté en arrière au château, accourra ensuite en grande hâte et en grande désolation nous apprendre que le prince prisonnier vient de passer naturellement de vie à trépas.

Cette proposition, faite par Olivier de Méel, fut approuvée par ses complices; quatre d'entre eux montèrent à cheval et le suivirent chez un seigneur voisin..... Ils étaient au fort de la chasse quand Pierre La Rose arriva avec toute l'apparence du désespoir et de la consternation, annoncer

la mort du prince Gilles, que l'on venait de trouver sans vie étendu sur son lit.

A cette nouvelle, ils jetèrent des cris de surprise et de douleur; et, parmi tous ceux qui apprenaient cette mort, on n'en voyait pas qui eussent l'air aussi affligé que les six meurtriers. Ils invitèrent avec instance leur hôte et les gentilshommes qui s'étaient trouvés à la chasse avec eux, à venir à la Hardouynaie pour rendre honneur au prince mort, ayant grand soin de faire remarquer qu'ils étaient absens du château lorsque le malheur était arrivé.

La peine que de Méel et ses compagnons prirent pour faire constater cette absence, donna quelques soupçons, et de fâcheux bruits commençant déja à s'élever, ni leur hôte, ni aucun des autres convives ne voulurent les accompagner.

Bientôt une clameur de pitié pour le prince et de haine pour les assassins retentit dans tout le pays; dans les campagnes environnantes on n'entendait que le glas

des morts, et le menu peuple du canton répétait : Nous avons perdu notre meilleur soutien, allons prier pour lui.

Les religieux d'un couvent voisin vinrent processionnellement et en grande pompe avec leur abbé à leur tête (c'était l'abbé de Bouguien), pour faire l'enlief du corps de très haut, très puissant et très redouté Gilles, prince de Bretagne, mort prisonnier au château de la Hardouynaie.

Les hommes qui l'avaient tué l'avaient retiré du sombre et humide cachot où ils l'avaient fait souffrir si long-temps; ils avaient placé leur victime dans une chambre haute, sur un lit de parade, et lui prodiguaient maintenant des honneurs, d'hypocrites larmes et de stériles regrets.

Quand les religieux furent entrés dans la chambre funéraire, on vit, à la lueur de toutes leurs torches de cire jaune, un vieillard en pleurs venir se jeter sur le corps de l'illustre mort.

Oh! mon maître! oh! mon excellent maî-

tre ! à votre dernier moment vous n'avez point vu votre vieil Humfroy à vos côtés ! avez-vous pu croire qu'il vous eût aussi abandonné ! avez-vous pu le compter parmi les ingrats et les traîtres ! oh ! bien-aimé seigneur ! voilà la pensée qui m'est insupportable, et qui abrégera mes jours !.. Ah ! que ne suis-je déja avec vous ?

Le vénérable abbé de Bouguien vint à Humfroy, et, lui prenant la main, lui adressa ces paroles : Fidèle serviteur, ce ne sera pas moi qui vous dirai de ne pas pleurer l'excellent prince que nous pleurons tous, et que je dois regretter plus que tout autre, puisqu'il m'avait été confié dès sa plus tendre enfance ; mais, Humfroy, vous êtes chrétien, et devant la croix il faut savoir modérer les plus cuisans regrets : en face de la croix le désespoir doit se taire, et la prière s'élever.

Les chants des prêtres retentirent alors ; pendant que l'on répétait les versets du *De profundis*, le corps du prince fut placé

dans le cercueil : Humfroy, cherchant à contenir ses sanglots, aida à rendre ce pieux et terrible devoir. L'abbé de Bouguien, le cœur navré de tristesse, marchait à côté des restes de son noble élève; malgré tous ses efforts, on voyait des pleurs s'échapper de ses yeux. Arrivé au monastère, il fit inhumer celui qu'il avait aimé comme un fils, dans une chapelle dédiée à saint Gilles.

Le lendemain de l'enterrement, Humfroy vint trouver le vénérable abbé et lui dit : Je n'ai plus rien.... plus rien sur la terre, je ne vivais que pour aimer et servir celui qui est là (montrant la chapelle de saint Gilles). Révérend père, ayez pitié de moi; permettez que le peu de jours qui me restent se passent près de sa tombe.... Hélas! je ne puis plus le servir, je veux prier pour lui.... Admettez-moi parmi les frères lais de votre sainte maison. Au nom de celui que vous avez aimé, ne rejetez pas ma prière.....

Ce fut avec satisfaction que l'abbé de Bouguien accorda la demande du fidèle serviteur, et depuis on vit souvent les deux vieillards venir ensemble s'agenouiller devant l'humble tombeau du noble et infortuné prince qui avait eu sur la terre de rapides instans de gloire et de bonheur, et des années de souffrance et d'adversité.

Le cordelier qui était venu le confesser et lui donner le pain du ciel à ses derniers momens, n'avait point oublié la mission dont le prince mourant l'avait chargé; sans un instant de retard, il s'était mis en route pour aller trouver le duc de Bretagne; arrivé à Pontorson, il demanda où était le duc François, on lui dit qu'il venait de prendre Avranches, et qu'il devait y rester plusieurs jours. Comme il entrait dans cette ville, on lui montra le duc sur la plage de sables qui s'étend entre Pontorson et le mont Saint-Michel; le religieux se hâta de marcher à sa rencontre : de loin il voyait sur cette vaste et blanche

étendue un groupe de chevaliers; leurs armures brillaient aux rayons du soleil; au milieu de ce rassemblement de plus de deux cents seigneurs bretons, on distinguait François, monté sur un blanc palefroi, et quand le religieux fut plus près, il le reconnut encore à une couronne d'or placée sur son casque de fer. Pendant qu'il songeait à la manière dont il accomplirait son message, le duc et sa suite le regardaient aussi venir vers eux; sa taille était haute et imposante, son front était chauve, sa barbe longue et grise tombait sur sa poitrine, sa démarche n'était pas ralentie par l'âge, et cependant il paraissait avoir vieilli dans les austérités. Lorsqu'il fut parvenu au groupe qui composait l'escorte du duc de Bretagne, il n'hésita point, et allant se placer à l'encontre du cheval du prince, il dit :

Messire, plaise à vous de m'entendre seul et sans témoins.

— Que me voulez-vous? demanda

François, cherchant à calmer son cheval qui s'était cabré à l'approche du religieux; que voulez-vous me dire, révérend père ?

— Ce qui vous importe le plus, repartit le cordelier.

— Chevaliers, éloignez-vous, ordonna le duc; et il ajouta : Restez à quelque distance, et attendez-moi.

Alors le duc de Bretagne et le moine furent laissés seuls... François attendait avec anxiété les premières paroles du religieux. Il était descendu de cheval; et s'appuyant sur sa longue épée, il tenait ses regards abaissés sur le sable. Le religieux, rempli de cette émotion que l'on ressent quand on vient parler au nom d'un mort, hésitait à rompre le silence. François répéta : Parlez, mon père.

— Ce n'est pas en mon nom que je parlerai, c'est au nom de messire Gilles de Bretagne, votre frère; c'est lui qui m'envoie : il m'a adjuré de venir vers vous avant d'être délivré des chaînes que vous

lui aviez données; il m'a chargé de vous dire qu'il vous pardonnait...

— Mais où est-il donc maintenant? s'écria François; qui a pu le délivrer?

— La mort, dit le prêtre, la mort qui délivre de tout.... c'est elle qui a fait tomber les chaînes de votre frère.

A ces paroles, le duc cacha son visage dans ses mains, et l'on ne put voir s'il répandait des pleurs.

L'étranger continua: Après avoir reçu de mes indignes mains les sacremens de notre sainte mère l'Église, votre noble frère m'a adjuré, au nom du Dieu vivant, de venir vous trouver, très redouté seigneur, et de vous dire *de vous préparer au jugement de Dieu; qu'avant cinquante jours, vous y seriez appelé*, *et que là*, *devant le juge que l'on ne peut tromper*, *ses torts et vos actions seraient jugés*...

Après m'avoir donné cet ordre, messire Gilles votre frère est passé de vie à trépas, ayant chrétiennement pardonné ses lon-

gues et cruelles souffrances à ceux qui les lui avaient fait endurer...

Le religieux avait fini de parler, que François ne relevait pas encore la tête; il restait profondément absorbé. Il entendit le bruit des chevaux, alors il regarda. Sa suite venait le chercher. Mais le cordelier avait disparu; on ne le voyait même plus sur la grève... Les paroles dites par le religieux restaient pesantes sur le cœur du duc. Il remonta à cheval; mais ses mains froides et tremblantes tenaient à peine les rênes. Il fut triste et sombre pendant toute la route. Arrivé à Vannes, une fièvre qui ne le quitta plus se déclara avec d'alarmans symptômes. Le mal fit des progrès rapides; dans ses souffrances et sur son lit d'agonie, il cria vers le Dieu qui pardonne, et se repentit des mauvais traitemens qu'il avait fait endurer à son frère.

Avant que les cinquante jours ne fussent écoulés, il fut appelé devant le juge où Gilles l'avait sommé de comparaître, de-

vant ce juge incorruptible qui pèse toutes les actions, et dont la justice ne peut être désarmée que par le repentir.

La mort de François I$^{er}$, duc de Bretagne, dit un vieil historien de notre province, *doit servir d'exemple à tous princes d'estre sages à croire, et ne se donner en appétit, ny aux passions de ceux qui les approchent; car les hommes n'ont que trop à refréner, et gouverner leurs propres passions sans boire celles de leurs courtisans.*

FIN.

# LA
# FILLE DE MOAB,
OU
# L'ANATHÈME.



H. Sellier.

HELBA

La Fille de Moab p 390. Imp. par Aze.

*Hivert édit.*

# LA
# FILLE DE MOAB,
## OU
# L'ANATHÈME.

« Richesses, honneurs, gloire, vous ne pouvez suffire à l'homme; vos pompes l'éblouissent un instant, mais ne remplissent pas son cœur! Dans les palais, sous les lambris dorés, il porte le souvenir des lieux de son enfance, et le besoin de les

revoir trouble toutes vos fêtes. Quels de vos plaisirs vaudront les joies ineffables du toit paternel, et pourront remplacer le sourire d'un père, et le sourire plus doux encore de celle qu'on aima la première? Richesses, honneurs, gloire, que me donnerez-vous pour ces biens que j'ai perdus? »

Ainsi disait David; et les nouveaux objets qui s'offraient à ses regards, ne pouvaient effacer l'image de Bethléem. En vain Gabaa aux cent tours lui montrait sa superbe splendeur, ses majestueux portiques et sa demeure des rois; il regrettait toujours le toit de chaume de son père, les palmiers qui l'ombragent, et le ruisseau de la vallée, témoin de son amour.

Cependant le char s'arrête, et le fils d'Isaï voit devant lui la demeure de Saül. Des gardes nombreuses l'environnent, et des flots de peuples s'agitent tumultueusement à l'entour. La consternation est sur tous les visages, et le mot de mort vole de bouche en bouche. Le palais est plein d'un

trouble affreux, et retentit de toutes parts des cris, « le roi se meurt, le roi se meurt! » Effrayés de ce qu'ils entendent, les officiers conducteurs de David se hâtent de mener vers Saül celui dont la voix doit calmer ses transports. Les portes s'ouvrent devant lui; quel triste et lugubre spectacle! Le roi pâle, inanimé, semble avoir cessé de vivre : sa tête repose sur le sein de Jonathas : le désespoir est dans les regards du jeune prince : ses yeux égarés ne peuvent verser une larme. Succombant à la force du mal qui venait de l'agiter, Saül, après d'horribles transports, était tombé comme frappé par la mort, et n'avait pu encore être rappelé à la vie, quand le jeune prince d'Israël, apercevant David lui adressa ces mots : « Oh! toi, que le Seigneur a conduit vers nous, jeune étranger, élève ta voix vers le ciel; prie pour Saül; que les accords de ta harpe s'unissent à ta prière; puisse-t-elle être entendue de Dieu; puisse l'ange des harmonies donner à tes accens

une puissance céleste, qui me rende mon père! »

Emu de la douleur du jeune prince, le berger de Juda prit sa harpe. Sous ses doigts légers, d'abord elle semble soupirer. Sa mélodie, pleine d'une douce tristesse, calme le désespoir, et fait couler les pleurs. A ces touchans accords David marie sa voix. Il prie l'Eternel, et ses accens pénètrent tous les cœurs. Ils ont fait tressaillir celui du roi; ils ont vaincu la force de son mal. Comme la rosée du soir ranime la fleur que l'ardeur du jour a flétrie, ainsi le charme de l'harmonie rend la vie à Saül. A mesure que le berger chante, le roi semble revivre; ses membres glacés et long-temps immobiles reprennent la chaleur et le mouvement; il entr'ouvre les yeux; et, comme rappelé de la nuit du sépulcre, il porte autour de lui des regards étonnés, et d'une voix faible encore profère ces paroles: « Quel charme divin me rend la lumière? Quelle céleste puis-

sance m'arrache au trépas? Déja, comme pour m'entraîner dans sa sombre demeure, la mort étendait vers moi son bras terrible; déja sa main de glace avait touché mon cœur, et mon sang ne coulait plus, quand des chants mélodieux, doux comme ceux des anges, sont venus lui ravir sa proie, et me redonner le jour. Dis-moi, Jonathas, quel être descendu du ciel t'a rendu ton père? »

Transporté de joie, le prince d'Israël s'avance vers David, et dit en l'amenant près du roi: « Seigneur, voici le sauveur de vos jours, celui dont la voix puissante a vaincu la mort, celui que Dieu nous a donné pour essuyer nos larmes: puisse-t-il être aimé de vous comme il l'est déja de moi! »

Alors, quittant sa couche, le roi serre le berger dans ses bras, et s'écrie: « Toujours, toujours tu me seras cher, je le jure par la vie que je te dois! Jeune inconnu, comme le souvenir de ton bienfait, tu ne me quitteras jamais. Je veux qu'ainsi que mes prin-

ces tu sois honoré par ma cour. Ta demeure sera ce palais; tes amis seront Jonathas et Saül. » Il dit, et David prosterné embrasse ses genoux; interdit et confus il gardait le silence; la bonté du roi avait touché son cœur, et ses paroles avaient réjoui son ame en lui promettant un ami. « Relève-toi, dit le roi, en lui tendant la main; viens, et apprends-moi quel pays t'a vu naître et quel est l'homme heureux qui t'appelle son fils. » Alors le berger raconta son histoire : il dit l'amour d'Isaï pour ses sept enfans, leurs plaisirs, leurs travaux sous le toit paternel; il peignit leur douleur quand la mort vint frapper leur mère. « Hélas! dit-il, le Seigneur n'a fait que la montrer un instant, comme l'image de la vertu; trop parfaite pour habiter long-temps la terre, elle s'est évanouie comme une apparition; elle est remontée au Ciel sa patrie. Elle n'avait pas atteint le milieu de la vie, je n'avais pas vu dix printemps, quand la mort la ravit

à notre amour, et détruisit le bonheur d'Isaï. Oh ! qui pourrait effacer le souvenir de ce jour..... de ce jour où, pour la dernière fois, j'entendis sa voix faible et mourante appeler sur ses enfans la protection de Dieu ? Elle nous pressait tour à tour sur son cœur ; elle nous parlait de la vertu ; une divine espérance brillait dans ses regards ; elle m'embrassait, elle pleurait sur mon enfance, et me disait à travers ses larmes : Bientôt, mon fils, j'aurai quitté la terre, bientôt j'aurai cessé de vivre, mais non de t'aimer. La mort qui détruit tout, a moins de puissance que l'amour d'une mère. L'amour que je te porte vivra par-delà le tombeau, et m'obtiendra du ciel de veiller sur toi ; oui, quand tu ne me verras plus, je serai encore à tes côtés, je deviendrai ton ange pour te guider dans cette vallée de larmes. Puis, elle cherchait à consoler mon père ; elle lui rappelait le bonheur qu'elle lui avait dû ; elle nous recommandait à ses soins, et disait qu'elle

mourait tranquille, puisqu'elle nous confiait à sa tendresse. Nos pleurs redoublaient à ces touchantes paroles, et nos craintes augmentaient ainsi que sa faiblesse; de moment en moment, ses forces décroissaient. Déja ses yeux ne nous distinguaient plus, que ses mains froides et errantes s'étendaient encore vers nous pour nous bénir, ou comme si elle eût cherché à se rattacher à la vie. Tous, prosternés près de sa couche funèbre, nous conjurions le Seigneur de conserver une vie qui nous était si chère; nous offrions nos jours pour prolonger les siens; mais, hélas! ni nos pleurs, ni nos vœux, ni notre amour, ne purent la sauver. La mort ravit à Isaï sa vertueuse compagne, à nous la meilleure des mères. » En prononçant ces derniers mots, la voix de David se perdit dans les larmes : les souvenirs l'accablèrent. Il cessa de parler, et ses sanglots seuls se firent entendre.

Après quelques instans, reprenant la pa-

role : « Roi d'Israël, dit-il, vous pardonnerez mes larmes, la source en est sacrée. Quel fils n'en verserait en pensant à sa mère ; en disant sa tendresse et ses derniers momens ? Privé de mon plus doux appui, je reportai tout mon amour sur mon père. Triste et chargé de jours, il aimait mon enfance ; j'étais le dernier de ses fils, l'enfant de son vieil âge. Il se plaisait à former mon jeune cœur ; il nourrissait le souvenir de celle qu'il regrette encore. Souvent, appuyé sur moi, il portait ses pas vers la tombe de nos aïeux. Une vaste grotte, ouvrage de la nature, contenait leurs restes réunis. Là, d'heureux époux, dans le tombeau comme pendant leur vie, n'étaient pas séparés : on y voyait le vertueux Booz reposer près de Ruth, et non loin d'eux ma mère dormait aussi du sommeil de la mort.

« Autour du sépulcre croissent les arbres de mémoire. Là, chaque fils a un monument de joie élevé par son père pour re-

dire le jour de sa naissance, chaque père un monument de tristesse consacré par les larmes de son fils. Arbres d'heureux et de malheureux souvenirs, c'était sous vos ombrages qu'Isaï m'apprenait à aimer la vertu; près de la tombe de Booz il me parlait de bienfaisance, et d'amitié en me montrant celle de Ruth. Plus heureux que moi, disait-il, mon père n'a pas eu à pleurer sa compagne; il n'a pas, comme moi, vu mourir son bonheur. Le même jour a terminé sa vie et celle de Lia, et le même tombeau s'est refermé sur eux. Pourquoi, David, pourquoi suis-je resté sur la terre quand ta mère l'a quittée? Les années m'accablent; et elle était brillante de jeunesse...

« Alors, par mes caresses, je cherchais à consoler mon vieux père : je le ramenais vers mes frères; nous l'entourions de notre amour. Les enfans de ses fils venaient jouer autour de lui, montaient à l'envi sur ses genoux, et par leurs doux baisers essuyaient les larmes qu'il venait de répandre. Quand

il souriait nous étions tous heureux. Ainsi, dans un jour de printemps, quand un nuage vient cacher le soleil, la terre semble s'attrister; elle perd ses couleurs et le ciel son éclat; mais l'astre d'Uriel revient-il à paraître, soudain tout se ranime et brille de nouveau. Isaï aimait à entendre ma voix; et souvent, quand la nuit ramenait le silence, ma sœur et moi nous chantions de touchantes histoires que ma mère nous avait apprises.

« J'avais vu s'écouler quinze années; mon père me confia la garde d'un troupeau. Chaque jour, dès que la lumière renaissait dans le ciel, je quittais le hameau; alors tout exaltait mon cœur. Mes pensées, fraîches comme le matin, s'élevaient vers l'Eternel; je mêlais mes hymnes d'adoration au concert de toute la nature; ma harpe accompagnait ma voix et charmait mes loisirs dans la longueur des jours. Tour à tour je chantais la beauté de l'aurore, la douceur du soir, la majesté des

nuits. Au plaisir du chant je joignais le plaisir de la chasse; armé d'un arc ou d'une fronde, je faisais la guerre aux habitans des bois, et souvent mes traits abattirent à mes pieds les lions qui menaçaient mes brebis.

«Tel était, seigneur, l'emploi de tous mes jours, quand vos envoyés me demandèrent à mon père. Mon départ lui coûte bien des larmes; mais il cessera d'en répandre quand il saura que le Très-Haut a béni mes accens, et qu'il a exaucé nos vœux.»

«Heureux, trois fois heureux, s'écria Saül, le vieillard que tu nommes ton père! Ses derniers jours ne seront pas sans joie, et tes vertus ennobliront sa tombe. Il est aimé du Seigneur celui qui possède ton amour; il sera honoré du roi. Demain, dès que les ombres auront quitté les cieux, fidèle Issachar, pars pour Bethléem, va trouver Isaï, et redis-lui mes paroles. Ancien de Bethléem, ne pleure plus ton fils, il a trouvé grace devant les yeux du roi.

Sois fier de David, le Seigneur le protège, et l'ange des harmonies lui a donné sa voix. L'éloquence découle de ses lèvres, et la vérité habite dans son cœur. Aussi Saül a mis sa main dans la main de David, et lui a fait le serment d'alliance. Il l'a revêtu d'une tunique brillante, et a ceint son front du casque d'écuyer. Si son absence afflige ta vieillesse, s'il manque à ton bonheur, viens avec lui habiter les palais du roi d'Israël, et laisse à tes autres fils le soin de cultiver tes champs. Hâte-toi, Issachar, va faire choix des présens que je destine au père de David. Que des esclaves t'accompagnent, et lui offrent en mon nom quatre coursiers rapides, enfans de l'Arabie, dix blanches génisses des vallées de Sichem, deux jeunes taureaux orgueil de mes troupeaux, quatre coffres de cèdre incorruptible, ornés d'ivoire, contenant de riches étoffes de Tyr, et des vêtemens précieux. »

Saül cesse de parler, Issachar obéit,

et s'empresse d'ordonner les apprêts du départ.

D'après l'ordre du roi, David avait quitté son habit de pasteur. Une tunique aurore, brodée de palmes d'argent, et rattachée par une ceinture de pourpre, l'avait remplacé. Un casque léger ombrageait son front, et retenait ses beaux cheveux. La richesse de ce costume contrastait merveilleusement avec l'air du berger. Ainsi l'on voit dans les palais des grands un simple lis de la vallée fleurir dans un vase d'or, et par sa beauté en surpasser l'éclat.

Jonathas n'avais pu entendre le récit du jeune fils d'Isaï sans que son cœur s'ouvrît à l'amitié. Il voyait en lui le sauveur de son père, et était frappé de sa franchise et de sa simplicité, qualités si rares à la cour. Condamné par son rang à n'être entouré que de flatteurs, il se réjouissait de l'espoir de trouver un ami. David, sans expérience, jeté dans un monde dont il redoutait les écueils, demandait au Ciel un appui ; dé-

sirait et croyait l'avoir obtenu, en voyant Jonathas.

Quand deux êtres qui doivent s'aimer un jour se rencontrent dans la vie, un sentiment secret et jamais trompeur s'insinue dans leur ame; un puissant attrait les rapproche; ils semblent deviner leur destinée, et ne pas vouloir perdre un instant du bonheur qui leur est réservé. C'est ta voix qu'ils entendent, ange de l'amitié, c'est toi qui leur dis de s'aimer; c'est toi qui leur dis : « Honneur, gloire, amour, tout cède au temps destructeur; moi seul, je sais le vaincre et embellir la vie. » Ange si cher aux enfans des hommes, c'est toi qui parlais aux cœurs du prince et du berger, et qui rapprochais Jonathas et David.

Cependant le nouvel écuyer de Saül ne pouvait goûter avec joie les honneurs qui le séparaient de celle qu'il aimait. Sur sa couche d'ivoire, le sommeil avait fui loin de lui, et quand le jour revint, David veillait encore. Il se hâta de quitter le pa-

lais ; il voulait parler à Issachar qui allait vers son père. Il vit les apprêts du départ, et envia le sort de celui qui les ordonnait.

Des esclaves retenaient avec peine les coursiers impatiens qui déployaient au souffle du matin leurs superbes crinières, et qui, par leurs hennissemens, semblaient saluer le jour. D'autres conduisaient le troupeau de génisses ; et des chameaux, fléchissant les genoux, recevaient sur leurs dos de riches tapis d'Egypte et des coffres de cèdre.

David reconnut Issachar, et dit, en s'avançant vers lui : « Que les Anges du Seigneur veillent sur toi, fidèle messager de Saül. Tu vas consoler mon vieux père : Que le Dieu de Jacob soit avec toi ! Qu'il te donne de longs jours ! Puisse-t-il te bénir, et mettre sur tes lèvres la douce persuasion ; puisse-tu décider Isaï à quitter ses champs, à venir habiter les palais du grand roi d'Israël.... ! » Il cesse, et détourne la tête pour cacher les pleurs qui

s'échappent de ses yeux. Il n'avait osé nommer Abigaïl, et son souvenir faisait couler ses larmes.

*

En proie à ses tristes pensées, le berger de Juda vit s'éloigner Issachar, et suivit de loin l'envoyé de Saül. Long-temps il parcourut des rues silencieuses et désertes; et toujours occupé de sa douleur, il arriva dans les riantes campagnes qui entourent Gabaa, et qui forment autour d'elle comme une fraîche ceinture de fleurs, de verdure et de fruits.

Alors tout brillait de la lumière naissante; le sommet des montagnes, la cime des cèdres, le cristal des eaux se teignaient de ses feux; la rosée scintillait sur les jeunes oliviers, sur les buissons de roses, et les blés de la plaine, mollement balancés par la brise parfumée du matin, ressemblaient à une mer de verdure doucement agitée.

Non loin des portes de la ville, une antique forêt, comme une grande masse d'ombre, se dessinait dans la plaine éclairée. David y porte ses pas. Là, le jour n'avait pu dissiper entièrement les ténèbres : elles y régnaient encore. L'amant d'Abigaïl s'engage dans ces routes ombreuses et suit au hasard des sentiers inconnus. Après mille détours, sous les voûtes épaisses que forment les arbres entrelacés, il revoit tout à coup la lumière, elle éclairait un espace vide et sans verdure. Des cèdres, des palmiers à demi-brûlés et noircis par la foudre, jonchaient la terre couverte de débris et de cendres. Aucun signe de vie ne se montrait dans cet endroit frappé des feux du ciel, aucun bruit ne s'y faisait entendre. Les oiseaux s'en éloignaient pour chanter leurs amours, et le hibou, habitant des ruines, venait seul redire ses plaintes au silence de ces lieux. A l'extrémité de cette enceinte s'élevait un rocher recouvert d'une mousse desséchée. Dans un de ses

flancs on voyait une caverne profonde, et sur l'entrée de la grotte on lisait ces mots :

HELBA VÉCUT SEIZE ANS.

David reconnut un tombeau, et s'écria : Paix! paix aux morts! L'écho répéta ces paroles, et le mot de mort retentit dans la solitude.

Assis sur un arbre renversé, les yeux fixés sur l'inscription funèbre, le fils d'Isaï laissait aller ses pensées à toute la tristesse de son ame. Un grand effroi avait saisi son cœur : l'âge de celle qui n'était plus était l'âge d'Abigaïl. « Hélas, dit-il, la jeunesse ne peut donc se soustraire à tes traits, ô mort impitoyable ! Tu frappes aveuglément et le vieillard courbé sous le poids des ans, et la vierge timide qui entre dans la vie. Ainsi le chêne, enfant des siècles, et la fleur qui n'a vu qu'une aurore tombent sous les coups de l'orage. Oh ! puis-

sance redoutable, si jamais tu t'es laissé fléchir par les pleurs, si jamais les prières des mortels ont détourné ton bras, veuille exaucer mes vœux; retire-moi de la vie avant que de frapper mon amante! »

Alors une voix sortant de la grotte sépulcrale dit: « Hélas! j'avais adressé la même prière au Ciel, et le Ciel ne l'a point exaucée. Des plaisirs d'un moment, des regrets éternels, voilà ce que donne l'amour : malheur, malheur à qui s'y livre! »

David a entendu ces mots, et croit que celle qui repose dans la tombe lui a parlé du fond de sa demeure silencieuse. Effrayé, il prête une oreille attentive, et des sanglots parviennent jusqu'à lui. Puis tout à coup dans l'obscurité de la caverne, il aperçoit un être inconnu qui s'avance. Ses habits de deuil, ses cheveux épars, sa pâleur le rendent semblable à un habitant des tombeaux. Il arrive à l'entrée de la grotte, le jour éclaire ses traits. Le fils d'Isaï reconnaît Jonathas.

« David, ô mon ami, dit le fils de Saül, le Seigneur lui-même te conduit vers cette tombe. Il veut que tu connaisses les maux que les passions enfantent ; il veut que l'amitié te défende de l'amour. Des fleurs te cachent encore le précipice qui est près de toi ; ma main les écartera et te montrera toute la profondeur de l'abîme. Viens, entre avec moi sous ces voûtes obscures ; viens près du cercueil d'Helba apprendre à te garder d'une illusion trompeuse qui promet le bonheur et ne donne que des peines. »

Interdit, et touché de la douleur du prince, l'amant d'Abigaïl le suivit dans l'enceinte funèbre. Livré à d'amers souvenirs, Jonathas tenait la main de son jeune ami, et guidait sa marche incertaine à travers les ombres de la caverne. Oh ! qu'alors David était loin de cette douce mélancolie que lui inspirait naguère la tombe de ses pères ! Près d'une victime des passions, déja il en ressentait le trou-

ble : une sombre tristesse, mêlée d'inquiétude, s'était emparée de son ame. Les pleurs de Jonathas étaient sur son cœur. Quel malheur les avait fait couler ? Quel secret de douleur allait-il apprendre ?

A l'extrémité d'une longue galerie souterraine, était une vaste salle, dont la voûte élevée formait le dôme de ce temple de la mort. Une lampe y était suspendue ; sa lumière vacillante et lugubre éclairait un sarcophage placé au milieu de l'enceinte. Un voile funèbre le recouvrait : le fils de Saül le souleva, et l'odeur des parfums d'Egypte, qui conservent la beauté des corps, se répandit aussitôt dans la grotte comme l'encens du cercueil. Alors, montrant celle qui y reposait, Jonathas s'écria d'une voix déchirante : « Voilà tout ce que m'a laissé l'amour ! Voilà cette Helba, naguère et si jeune et si belle, la voilà telle *que la mort l'a faite*... ! »

A ces mots les pleurs étouffent sa voix ;

il tombe à genoux près du cercueil, et presse de ses lèvres la main glacée de son amante. David, surpris et immobile, fixait ses regards sur celle qui n'était plus. Habitante de la tombe elle était belle encore. Ses traits, privés du charme de la vie, n'avaient rien de l'horreur du sépulcre. Une de ses mains reposait sur son cœur : l'autre retenait sur son sein une lyre..... pour toujours muette. Un voile, rattaché par des bandelettes de pourpre, couvrait en partie sa longue chevelure qui tombait en anneaux d'or, sur le linceul noir. Le fils d'Isaï contemplait, en frémissant, cette jeune victime du trépas.... Jonathas l'appela, et lui fit signe de s'asseoir près de lui, à la base du tombeau. Après un moment de silence, le prince d'Israël parla de la sorte au berger de Juda.

A peine, tu as fait quelques pas loin du toit paternel, que déja, David, tu vas connaître le malheur : car n'est-ce pas le connaître que d'apprendre celui de son

ami? Placé par le Seigneur sur le trône d'Israël, mon père jouissait en paix du bonheur de ses peuples, quand le cruel Nahas, roi des Ammonites, à la tête d'une puissante armée de barbares, vint ravager les terres de Galaad, et menacer d'une destruction prochaine la ville de Jabez. Digne chef de ces hordes sauvages, le sang inondait les traces de ses pas; le bruit de ses cruautés répandait au loin l'épouvante, et les habitans de ces contrées fertiles, abandonnant leurs champs, se réfugiaient dans le sein d'Israël. Saül vit leur fuite, et jura par le Dieu vivant de châtier l'audace des infidèles. Il rassembla les tribus, il leur peignit les outrages faits à leurs frères, leur sang versé et criant vengeance; il leur dit les prières des habitans de Jabez, dont ils étaient tout l'espoir; il leur rappela leur antique vaillance, et l'aide toute puissante du Dieu fort des armées. A sa voix, une ardeur guerrière rentre dans tous les cœurs. Le décourage-

ment et la crainte abandonnent le plus faible, et toutes les tribus d'Israël, se levant à la fois, comme un seul homme, frappent leurs boucliers de leurs lances, respirant la vengeance et demandant les combats.

Je venais d'atteindre ma seizième année. A la tête de ses troupes, le roi me revêtit d'une armure et me remit une épée, en me disant: « Souviens-toi qu'elle est dans tes mains pour protéger le faible et venger l'innocent. » Alors les guerriers me saluèrent de leurs acclamations, et dès cet instant l'armée me reçut dans ses rangs.

Malgré tous les chagrins qui depuis ont flétri mon cœur, j'aime encore, David, à me rappeler le souvenir de ce jour. Avec quelle joie belliqueuse je m'occupai des apprêts de ma première guerre! avec quelle ardeur je m'élançai dans la nouvelle carrière que la gloire m'ouvrait! Un cœur de seize ans voit tout le bonheur dans la gloire. Hélas! je devais être bientôt détrompé.

Le roi d'Israël, à la tête de ses braves, approchait de Jabez que Nahas entourait de ses troupes nombreuses. Avant peu de jours, un grand combat devait décider du sort de cette ville. Saül avait juré sa délivrance. Nous étions pleins d'espoir, et déja j'appelais l'ennemi de toute la force de mes désirs, quand les peuples de Moab, alliés des Ammonites, voyant Israël privé de ses défenseurs, passèrent le Jourdain, et obligèrent mon père à diviser ses forces. Ces nouveaux ennemis ne purent effrayer Saül: sa confiance était dans le Seigneur. Il fit deux parts de son armée : l'une, sous ses ordres, devait délivrer Jabez; l'autre, commandée par Abner, allait marcher contre les Moabites. Les soldats d'Abner me demandèrent au roi. « Un fils de Saül, disaient-ils, doit être aimé de la victoire; qu'il soit confié à notre amour et à notre courage. Nous jurons tous de le ramener triomphant dans les bras de son père. » Saül ne put rejeter leur prière, il m'ap-

pela, me pressa sur son cœur, me recommanda au valeureux Abner, vieilli dans les combats, me serra de nouveau sur son sein, et donna le signal du départ. Les deux armées se séparèrent aussitôt, animées du désir de se surpasser en vaillance et en gloire.

Après quelques jours d'une marche rapide, nous aperçûmes les tours de Gabaon. A mesure que nous avancions, des terres couvertes de débris, des moissons détruites, des forêts incendiées, nous marquaient le passage des barbares. Plusieurs d'entre nos guerriers reconnaissaient la chaumière paternelle devenue la proie des flammes. Quel avait été le sort des habitans de ces demeures paisibles? Avaient-ils perdu la vie avec le bonheur? ou bien étaient-ils entraînés captifs aux terres étrangères? Ces pensées déchirantes remplissaient tous les cœurs d'un besoin de vengeance. Tous brûlaient de rencontrer l'ennemi. Enfin il parut.

Gabaon était en sa puissance; l'étendard de Moab flottait sur les hautes murailles; des cadavres privés de sépulture jonchaient à l'entour les campagnes désolées, et attestaient un horrible carnage des enfans d'Israël. A cette vue, Abner commande en vain quelques instans de repos; ses troupes, indociles pour la première fois, refusent d'obéir, demandent le signal de l'assaut, et jurent de ne déposer leurs armes que dans Gabaon. Vaincu par tant d'ardeur, Abner s'écria : « Eh bien ! braves Israélites, marchez; le Dieu fort dirigera vos bras, courez venger vos frères ! » A ces mots l'armée entière s'ébranle, les piques s'abaissent, les glaives brillent, les boucliers s'élèvent, et forment au-dessus des assiégeans une voûte immense de fer. En vain les Moabites font pleuvoir sur nous les traits, les pierres et la flamme; déja nous touchons à la ville ; déja des échelles sont appliquées aux murs, et mille et mille guerriers se disputent la gloire

d'arriver les premiers sur le sommet des murs. Alors l'épée que j'avais reçue du roi fut teinte du sang de ses ennemis, et perça le cœur du vaillant Sélénar, chef puissant de Moab. Voyant ses troupes effrayées abandonner les murailles et fuir à notre approche, il s'était emparé de l'étendard royal, et l'agitant dans les airs, il cherchait à rallier les plus braves des siens. Je le vis, et brûlant du désir d'illustrer mon premier combat par une si belle victoire, je m'élançai sur lui. Le Seigneur protégea ma jeunesse, et par mon faible bras fit tomber l'orgueilleux Moabite. Mort, il retenait encore le drapeau qu'il avait juré de défendre. Je l'arrachai de ses mains raidies par la douleur, et je le montrai aux Israélites en signe de conquête. Cette vue redoubla leur courage, et augmenta le désordre dans les rangs ennemis. Tous ne songèrent plus qu'à fuir, qu'à abandonner Gabaon. Abner profita de cette première victoire ; et le Dieu d'Israël continuant à bénir nos

armes, les Moabites furent bientôt repoussés jusque dans leurs montagnes.

Sur la cime du plus haut de ces monts s'élevait un temple consacré à Baal ; là, les débris de l'armée de Sélénar s'étaient réfugiés ; là, nous jurâmes d'aller les poursuivre, d'aller réduire en poudre l'autel de leur culte impie.

Des contrées inconnues, de profonds précipices ne purent retarder notre course. Bientôt nous arrivâmes dans la vallée que domine la montagne de Baal. Bientôt, animés d'un saint zèle, nous eûmes gravi ses flancs escarpés, et nous eûmes atteint son sommet. Les Moabites y entouraient le temple de leur dieu, et formaient autour de l'édifice un triple mur d'épées, de javelots et de lances. Trois fois nous essayâmes de rompre leurs rangs, et trois fois nous fûmes repoussés. Alors Abner, croyant voir l'instant de notre défaite, saisit une torche embrasée, et la lance sur le faîte du temple. D'autres guerriers ont

recours aux mêmes armes, et font pleuvoir le feu sur la voûte de cèdre. Des nuages de fumée, des torrens de flamme, s'élèvent de toutes parts. Les barbares à cette vue hurlent de désespoir, et se précipitent sur nous en invoquant Baal.

Des rangs entiers, fidèles à leur poste, sont ensevelis sous des ruines brûlantes qui croulent avec fracas; le carnage devient terrible, et la mort se reproduit sous cent formes affreuses. L'incendie s'étend, et dévore ceux que le fer a blessés; d'autres sont poussés sur le bord de l'abîme, tombent et roulent en combattant dans ses gouffres profonds. Ange qui veillais sur moi dans ce jour de dangers, pourquoi détournas-tu les traits qui auraient pu m'atteindre? Alors je serais tombé de la mort des braves sans avoir connu les peines de la vie...

Cependant quelques Moabites se défendaient encore au milieu des cadavres de leurs frères. Ils furent bientôt vaincus

par le nombre, et forcés de chercher leur salut dans la fuite.

La lumière s'éteignait dans le ciel. Nous quittâmes ce lieu souillé de sang, et regagnâmes la plaine. Avec les ténèbres, le sommeil descendit sur le camp d'Israël, et bientôt tous ces vieux guerriers accoutumés aux combats, la tête appuyée sur leurs armes ensanglantées, goûtèrent tranquillement les douceurs du repos.

Pour moi, trop tourmenté du souvenir de cette journée d'horreur, j'appelais en vain le sommeil ; des scènes de carnage présentes à ma pensée l'éloignaient sans cesse. Hélas ! me disais-je, combien de mères vont pleurer leurs enfans; combien d'enfans vont maudire ce jour qui les prive d'un père ! La gloire est donc aussi le malheur des hommes !

Rempli de ces tristes idées, je sortis de ma tente : peut-être quelque victime du combat respirait-elle encore ; peut-être privée de tout secours, elle périrait dans

de lentes angoisses ! Accompagné du vertueux Adoam, fils d'Ithamar, habile dans l'art de guérir, je repris le sentier du rocher de Baal. Nous arrivâmes non sans peine sur sa cime. Les ruines enflammées du temple s'élevaient encore de distance en distance, et éclairaient le champ de carnage. Parfois un effrayant silence régnait autour de nous; parfois des cris plus effrayans encore venaient frapper nos oreilles. Attentifs à découvrir d'où partaient les plaintes, nous visitions des monceaux de cadavres, quand une figure blanche nous apparut tout à coup. A la lueur rougeâtre de l'incendie, nous distinguâmes une femme; elle parcourait l'espace ensanglanté, et semblait chercher parmi les morts un être chéri. Sa démarche était celle du désespoir. Souvent elle s'arrêtait, se baissait vers la terre, se relevait, regardait autour d'elle, et recommençait sa recherche de douleur. Surpris et touchés, nous restions immobiles; nos yeux

suivaient tous ses mouvemens. Elle s'approcha de l'emplacement du temple, se pencha sur un de ses débris, jeta un cri perçant, et tomba à genoux près d'un homme étendu sans mouvement au milieu des ruines; puis bientôt nous la vîmes soulever avec peine celui qui semblait avoir été l'objet de ses recherches, et s'éloigner, courbée sous ce fardeau précieux. Guidés par la pitié, nous nous hâtâmes de suivre ses pas. Peu de distance restait entre nous et elle, et nous allions l'atteindre, quand subitement elle disparut comme l'ombre qui s'évanouit dans le vague des airs. Pas un arbre, pas un buisson ne pouvait la soustraire à nos regards : qu'était-elle devenue? Où pouvait-elle être? Nos yeux n'avaient point été trompés par une fausse vision, et le cri qu'elle avait jeté retentissait encore à nos oreilles. Frappés d'étonnement, nous allumâmes des branches de sapin pour mieux examiner le lieu où nous étions, et bientôt nous reconnû-

mes l'intérieur du temple. Les débris de l'autel étaient près de nous; ses degrés étaient jonchés de morts. Tous avaient encore les bras étendus vers l'impuissant Baal, dont l'idole brisée gisait parmi les cadavres de ses adorateurs.

A l'aide de nos flambeaux, je parvins à découvrir sous l'autel une porte secrète. Impatiens, nous en franchissons le seuil, et nous pénétrons sous les voûtes abaissées d'un souterrain profond. Oh! le touchant et lugubre spectacle! oh! source éternelle de regrets et de larmes! une femme jeune et belle, soulevant entre ses bras un vieillard mourant, s'offre à notre vue. Penchée sur celui qui nous semblait son père, l'étrangère lui prodiguait les soins les plus tendres, et mêlait ses pleurs au sang qui coulait de ses larges blessures. Au bruit de nos pas elle détourne la tête, et reconnaissant l'armure d'Israël, effrayée, en désordre, elle s'élance au-devant de nous.... « Barbares! s'écrie-t-elle, cruels Israélites!

est-ce du sang que vous voulez encore? venez-vous immoler deux dernières victimes échappées à vos glaives? un vieillard et sa fille? » Puis, tombant à mes genoux... « Arrêtez, arrêtez! je vous en conjure, laissez mourir en paix mon trop malheureux père. Bientôt il ne sera plus, et alors vous prendrez ma vie; alors vous serez humains de terminer mes jours. Ah! par tout ce qui vous est cher, par tout ce qu'il y a de plus sacré pour vous, par votre Dieu, je vous en supplie, ne trempez pas vos mains dans le sang d'un vieillard. Voyez, il n'a plus que peu d'instans à rester sur la terre. Comme son sang coule!... Hélas! je ne puis l'arrêter. Ses mains errantes me cherchent, sa bouche veut m'appeler. Il entr'ouvre les yeux : oh! par pitié, laissez-le expirer dans les bras de sa fille. » Priant ainsi, ses pleurs coulaient amèrement, et inondaient la terre. En vain je cherchais à rassurer son cœur; tout entière à ses craintes, elle ne

voyait que des ennemis dans Adoam et moi.

Alors, jettant les armes que je portais : « Cessez de craindre, lui dis-je, fille vertueuse de Moab : nous ne sommes pas conduits par la soif du sang. Périsse celui qui aime à le répandre! périsse le barbare qui se plaît dans les larmes! Fidèles à nos lois saintes, nous parcourions le champ de carnage, pour secourir les victimes blessées du combat, et notre Dieu aura béni nos pas si nos soins peuvent rappeler ce vieillard à la vie, soulager ses souffrances et essuyer vos pleurs. » En entendant ces mots, elle leva les yeux sur moi; son regard inquiet chercha dans les miens la vérité de mes paroles; elle me considéra un moment en silence, puis tout à coup elle dit : « Non, non! vous ne voulez pas vous jouer de ma douleur. La douce pitié, amie des malheureux, a subjugué votre ame; elle brille dans vos traits. Loin de vouloir massacrer un vieillard sans défense, vous le rendrez à sa fille qui n'a plus que lui sur

la terre. » Elle dit et nous entraîna près de son père. Pâle et inanimé, il semblait avoir cessé de vivre. Ses cheveux blancs, sa longue tunique étaient souillés de sang; son front était ceint du bandeau sacré des autels; nous reconnûmes un prêtre de Baal. Il souffrait: Adoam ne vit en lui qu'un être à soulager. La jeune femme prit une lampe d'airain suspendue à une chaîne : d'une main tremblante elle découvrit la poitrine du vieillard, et nous montra une blessure profonde, d'où le sang ruisselait à grands flots. A cette vue, elle tressaillit d'effroi, et s'appuyant sur moi, elle me dit avec un sombre accent : « Tu frémis, je le vois, tu désespères de me rendre mon père. Ah! du moins promets-moi de me réunir à lui dans la tombe, ici, sous les ruines de ce temple, pour la défense duquel il a reçu la mort. » A genoux près du vieillard, nous cherchâmes à arrêter le sang qui coulait toujours. Adoam mit sur sa plaie une plante salutaire qui croît sur l'écorce

des chênes antiques ; il y mêla du vin et de l'huile d'olivier. La Moabite éplorée, soutenant sur son sein la tête de son père, attendait avec une affreuse inquiétude la décision d'Adoam ; ses yeux voulaient deviner sa pensée ; il allait prononcer sur une vie qui était toute la sienne.

O David ! qu'elle est puissante la beauté dans le malheur ! et que l'amour qui naît dans les larmes a de force et de constance ! En vain le temps, qui change tout, amènera sur moi les jours et les années, en vain Israël me prodiguera les honneurs des princes ; ni le temps, ni la gloire ne pourront effacer le souvenir d'Helba. Qu'elle était belle et touchante dans cette nuit de tristesse ! comme ses pleurs retombaient sur mon cœur ! comme ils le remplissaient d'amertume et d'amour ! Enfin, le Ciel bénit nos soins ; le vieillard rouvrit les yeux ; il se vit dans les bras de sa fille, et dit d'une voix faible : « Grand Dieu ! je vous rends graces ; elle m'est conservée, je

puis vivre encore !... » « Oui, s'écria-t-elle, transportée de joie, et pressant son père sur son sein; oui, tu vivras pour ta fille et pour la reconnaissance. Vois ces étrangers, je leur dois ta vie ; tu leur dois la mienne... » « Où sont-ils? où sont-ils ? » dit l'ancien de Moab en étendant les bras. « Mes yeux affaiblis se refusent à la lumière, Helba, ma bien-aimée, amène-les près de moi; que je baise les mains qui m'ont rendu ma fille. » Nous approchâmes; l'étranger trop ému ne pouvait parler ; il nous embrassait tour à tour et pleurait sur nous.

Le jour allait renaître; il nous fallait quitter le souterrain. Nous rassurâmes le vieillard et sa fille par la promesse de revenir près d'eux, dès que la nuit redescendrait du ciel. « Bientôt, ajoutai-je, je veux vous arracher de ce lieu funèbre, et vous conduire dans une retraite sûre, asile de la paix. » A ces mots, un rayon de joie brilla à travers les larmes de l'étrangère. Un doux sourire vint effleurer ses lèvres.

Elle prit ma main, et la posa sur son cœur en me montrant son père. Ses regards nous disaient toute sa reconnaissance. A regret nous nous éloignâmes et sortîmes de la caverne, pour regagner le camp. Tout y était silencieux et tranquille. De retour dans ma tente, je cédai au besoin de sommeil. Le souvenir d'Helba me suivit dans mes songes. Je la vis; je sentis encore les battemens de son cœur sous ma main qu'elle pressait; ses paroles, ses larmes revinrent m'abreuver d'illusions et d'amour; et quand la lumière apparut à mes yeux, Helba était encore ma pensée tout entière.

Le jour qui commençait était destiné par Abner aux funérailles des victimes de la veille. Dès que le soleil eut dépassé la cime des montagnes, l'armée d'Israël prit le chemin du rocher de Baal. L'hymne de la mort, entonné par les prêtres, se faisait seul entendre, et ces chants lugubres, redits par les échos, remplissaient l'ame

d'une sainte tristesse. Le culte imposant de la tombe ne pouvait cependant bannir de ma mémoire l'image d'Helba. Près de ceux qui n'étaient plus, je pensais encore à elle. Entouré des victimes du combat, je me livrais à l'amour. Oh ! funeste passion ! tu nais au sein de la mort, au milieu du carnage, comme sous les rians bosquets que la rose embellit; sous ton fatal empire, le guerrier, le berger, gémissent également.

Par les ordres d'Abner, de grandes fosses avaient été creusées dans la plaine. Des chars ornés de cyprès, y portèrent les restes confondus des enfans d'Israël et de ceux de Moab, et quand le soir ramena les ombres, la tombe, qui étouffe toutes les haines, réunissait ces peuples divisés; la terre recouvrait leurs dépouilles sanglantes, et la pierre de souvenir était sur leurs fosses pour redire aux siècles à venir le lieu de leur repos.

L'heure que je n'avais cessé de désirer arriva. Une nuit obscure voila le ciel, et

enveloppa le monde dans d'épaisses ténèbres. Suivi d'Adoam, je hâtai mes pas vers les ruines du temple, et j'arrivai bientôt à l'entrée du souterrain que j'avais soigneusement cachée la veille sous un tas de débris. Un grand effroi s'empara de mon cœur, comme j'étais près de pénétrer dans la caverne. Je tremblais, je n'osais avancer. Quelques pas de plus, et je pouvais trouver le désespoir. Peut-être de cruels soldats avaient-ils découvert l'asile d'Helba; peut-être, aveugles dans leur rage, l'avaient-ils massacrée avec le prêtre de Baal.

Adoam vit mon trouble, et m'entraînant dans la profondeur du souterrain, me montra celle que j'aimais déja plus que la lumière, à genoux, les bras élevés vers les restes brisés de l'idole de Baal, qu'elle avait placée sur un quartier de roc, comme sur un autel. La vierge idolâtre priait avec ardeur : sans doute elle priait pour son père; sans doute le Seigneur ne rejetait point cette prière de la piété filiale,

que l'erreur adressait à un dieu impuissant. La lampe suspendue à la voûte répandait sa lueur tremblante sur le visage baigné de larmes de la jeune Moabite. Le vieillard étendu sur un lit de mousse de rocher reposait près d'elle, d'un sommeil tranquille. La vie avait ranimé ses traits, et en avait chassé l'effrayante pâleur.

A cette vue, le sang arrêté reprit son cours vers mon cœur. Je passai rapidement de la crainte à la joie. « Mon Dieu! m'écriai-je, achevez votre ouvrage; rendez au bonheur ceux que votre bonté a sauvés de la mort... » Le son de ma voix retentissant sous les voûtes fit tressaillir Helba. Elle se leva, vint au-devant de nous, puis avec un sourire angélique elle dit : « Je savais bien que la pitié avait touché vos ames. Baal l'a fait descendre dans vos cœurs, pour sauver mon père, le premier de ses prêtres, chargé de peines, d'années et de vertu. C'est lui qui vous ramène... » Fille de l'erreur, répondit le sé-

vère Adoam, le Dieu d'Israël nous a seul guidés, lui seul est Dieu, il n'en est pas d'autres. Gardez-vous de blasphémer. A ces mots, la vierge tremblante baissa les yeux, elle crut que l'Israélite irrité allait abandonner le prêtre de Baal. Adoam vit sa crainte, et s'empressa d'ajouter : « Rassurez-vous, mon enfant, le Dieu que nous servons est le père de tous les hommes. Il nous dit que le malheur est sacré, que les hommes doivent s'aimer comme des frères; il vous tiendra compte des pleurs que vous avez versés pour votre père, il m'ordonne de lui donner mon amour et mes soins. » A cet instant le vieillard s'éveilla, et nous voyant près de sa couche, il nous tendit ses mains vénérables. « Que le Ciel vous comble de ses dons, généreux étrangers, amis du malheureux ; pour récompense de vos vertus, qu'il donne à vos vieux jours un appui comme le mien. L'amour d'un enfant fait supporter bien des peines, et ses caresses défendent notre

cœur du sombre désespoir. » En disant ces mots, il regardait sa fille bien-aimée. Adoam visita ses blessures, les plaies étaient refermées par l'appareil de la veille. Une douce chaleur circulait avec le sang dans les veines du père d'Helba. « Béni soit le Seigneur! s'écria le fils d'Ithamar; si ma science n'est pas trompeuse, avant peu vous pourrez quitter ce souterrain. » Alors, remplie d'espérance, la Moabite se précipite aux genoux d'Adoam, elle les embrasse; et des larmes de joie baignent les mains du sauveur de son père.

Témoin de ces pleurs, de ces transports de piété filiale, je m'enivrais d'amour. Chaque geste, chaque parole de la vierge de Moab, avaient un charme irrésistible, qui de plus en plus augmentait cette passion dans mon cœur. J'aimais à contempler des soins si tendres: tantôt assise près du prêtre, elle endormait sa douleur par de douces paroles; tantôt pendant son sommeil, elle épiait ses songes, elle cherchait

à les lire sur son front; et si les chagrins venaient à l'obscurcir, soudain par ses caresses elle arrachait son père au repos, pour lui ôter ses peines. Penchée sur lui, elle me semblait cet ange des consolations que le Ciel envoie aux vieillards vertueux pour leur donner d'agréables souvenirs quand ils n'ont plus d'avenir sur la terre. Loin d'elle j'étais indifférent à toutes les choses de la vie. L'aspect des armes qui naguères transportait mon ame m'était devenu odieux. Je pensais à ses craintes, à ses larmes, et je maudissais la guerre. La longueur des jours m'était insupportable. Avec quelle joie je voyais mourir la lumière et naître les ténèbres! C'était seulement alors que je pouvais la revoir, c'était seulement alors que je commençais à revivre.

*

La dixième nuit, depuis la destruction du temple de Baal, commençait à étendre ses ombres ; je l'avais choisie pour emme-

ner du souterrain le vieux prêtre et sa fille. Adoam, par mon ordre, avait fait préparer pour les recevoir, une antique habitation des aïeux de ma mère, depuis longtemps abandonnée. Loin de tous les regards, dans une vallée profonde, s'élevait cet asile sauvage et solitaire. Là, j'allais conduire celle que j'aurais voulu montrer à tout Israël, comme compagne de ma vie, mais que sa religion me forçait de cacher dans l'obscurité si peu faite pour elle. Ainsi l'homme des champs, quand le ciel annonce la tempête, s'empresse de porter dans un sûr abri la fleur qu'il cultive et qu'il aime.

Tout reposait dans le camp. Je volai vers le souterrain. Prévenu de son départ, le prêtre des idoles avait quitté sa couche. Appuyé sur sa fille, il était sorti, et était allé se prosterner sur les marches brisées de l'autel de Baal. « Grand dieu ! disait-il, j'ai vu tomber ton temple et tes adorateurs ; et il me faut encore abandonner ces ruines, ces lieux où j'espérais mourir. Pour

me faire supporter tant de peines, tu as sauvé ma fille. O Baal! j'adore ta bonté, et l'implore pour mon enfant. » A genoux près de son père, Helba priait aussi. Le pâle flambeau des nuits répandait sa paisible clarté sur ces deux victimes de la guerre. Sa lueur me montra à leurs yeux. « Hâtons-nous, m'écriai-je, de porter nos pas vers l'asile qui vous est destiné. Venez, infortuné vieillard, au sein de la nature et du repos, oublier vos malheurs. Helba y sera près de vous; ses vertus feront votre bonheur; votre bonheur fera sa joie. » L'ancien de Moab releva son front vénérable. « Oui, dit-il en s'appuyant sur moi, je suis prêt à vous suivre. Dans quelques lieux que vous guidiez mes pas, j'y serai toujours avec votre souvenir, et ma reconnaissance. Partout je prierai le Ciel de répandre ses dons sur vous, qui sauvez à la fois l'innocence, la vieillesse et le malheur. »

Soutenant le père d'Helba, je repris le

chemin qui conduisait à la plaine. Le prêtre de Baal jetait souvent ses regards en arrière; puis les reportant sur sa fille, il lui disait : « Sans toi, mon Helba, nulle puissance n'aurait pu m'arracher de ces lieux dévastés où dorment mes pères. Ces ruines pleines de désolation et tristes comme mon cœur, auraient été l'abri de mon vieil âge. Sur les cendres de son temple, Baal aurait vu couler mes larmes; peut-être elles auraient apaisé sa colère; peut-être Baal désarmé par elles, m'aurait bientôt fait descendre aux champs du repos habités par les ames. » D'une voix douce la vierge répondait : « Rappelle-toi, mon père, ces paroles de la Sagesse, que j'ai apprises de toi : L'infortune, disais-tu, est mère de la vertu ; les dieux nous l'envoient pour éprouver nos ames. L'homme qui se laisse vaincre par elle, n'est pas digne de récompense. » Tu ajoutais : « Le sage sait jouir du bonheur, et résister à l'adversité ; tant que son cœur est pur, il

est riche encore ; tant qu'il est aimé, il n'est point malheureux. » Durant ce touchant entretien, nous avancions toujours, nous descendions de rocher en rocher. La faiblesse du vieillard et parfois les ténèbres, ralentissaient nos pas. Au lieu que j'avais indiqué, nous trouvâmes Adoam et plusieurs esclaves, dont je connaissais la fidélité; nous plaçâmes le père d'Helba sur un brancard qu'ils avaient préparé, et nous recommençâmes notre marche à travers des lieux arides et déserts ; nos guides portant des flambeaux éclairaient nos pas, et nous montraient l'affreuse solitude de ces campagnes dévastées par la guerre.

La vierge de Moab marchait près du brancard ; j'étais à ses côtés. Une lyre d'or brillait sur ses épaules, comme le carquois d'un chasseur. Non moins belle que Rachel, l'étrangère, comme cette épouse de Jacob, emportait dans sa fuite les idoles de ses dieux. Près d'elle, je gardais le silence. Son regard à la fois si chaste et si

plein de tendresse, sa voix toute de douceur, sa démarche gracieuse, tout en elle m'abreuvait d'amour. Combien j'étais heureux quand elle me disait : « Jeune Israélite, le Ciel te donnera le bonheur ; il te le doit, car tu sais secourir l'infortune! » Elle ne savait pas que, sans elle, il ne pouvait exister de bonheur pour moi, et qu'elle était l'objet de toutes mes espérances sur la terre. Souvent en la regardant, je berçais mon cœur de mille rêves de félicité. Je la voyais amenée par mon amour, à la connaissance du vrai Dieu; elle devenait mon épouse, et la gloire d'Israël. Souvent aussi d'affreuses craintes venaient faire évanouir ces beaux songes : Voudrait-elle renoncer au culte de son père ? Fille d'un prêtre de Baal, voudrait-elle abjurer son erreur, et ainsi détruire l'éternelle barrière qui s'élevait entre nous? Constamment agité de doutes et d'espoir, je cherchais mon avenir dans ses yeux; elle avait changé mon existence; je ne

pensais plus à mon pays, à ma gloire : tout ce qui n'était pas elle, n'était plus rien pour moi.

Adoam, dont l'étude constante avait été de soulager les souffrances, et qui savait consoler, comme il savait guérir, pour ôter au vieillard l'idée de son malheur, l'entretenait de ses propres peines. Il lui racontait tout ce qu'il avait souffert dans un long et dur esclavage, sur les bords du Nil. Il lui redisait les merveilles de cette terre, dont les tombeaux font la gloire. Par son récit, il excitait la pitié dans l'ame du Moabite, et le père d'Helba, oubliant son infortune, pleurait sur des maux qui n'étaient pas les siens.

Après avoir gravi les flancs arides et escarpés des montagnes de Moab, nous arrivâmes sur un vaste plateau qui couronne leur cime. Là, les domaines de la mort semblaient finir : là, les hommes n'avaient porté ni le fer, ni le feu. La nature y était encore belle de calme et de fraîcheur. Au

lieu de tristes sapins, seuls arbres des campagnes que nous venions de parcourir, de majestueux cèdres vinrent s'offrir à nos regards; des touffes de lentisques à la gomme odorante, de cytises à grappes d'or, et de grenadiers à fleurs couleur de feu, croissaient à leurs pieds. Du milieu de ces buissons la vigne vierge élançait ses flexibles rameaux pour embrasser ce roi des montagnes, et suspendait ses guirlandes mobiles à ses plus hautes branches. Sous ces voûtes de verdure, une source abondante coulait sans murmurer sur des tapis de mousse; sur ses bords mes esclaves dressèrent deux tentes pour le repos.

La nuit allait bientôt finir; nous étendîmes des peaux d'ours et de lion, et après un court repas, la vierge conduisit le vieillard à sa couche, préparée près de la sienne dans une des tentes.

Cédant à la prière d'Adoam, j'allai aussi chercher le sommeil. Bientôt il vint s'emparer de mes sens avec toutes ses douceurs

et ses illusions. Des songes rians, embellis par Helba, vinrent chasser la tristesse de mon ame. Il me sembla voir la fille du prêtre des idoles abjurer son erreur, et mener le chœur des vierges dans nos solennités. La sainteté de nos fêtes donnait à son regard une nouvelle expression de pudeur. Je crus voir mon père, ravi de sa beauté, me l'amener pour épouse. Une joie pleine de modestie, brillait dans les yeux de celle qui allait jurer d'être à moi. Je crus sentir sa main presser doucement la mienne. A ce moment, transporté de bonheur, je voulus me jeter aux genoux de mon amante... Mais je sentis que mes pieds ne pouvaient se mouvoir, que mes bras qui s'étendaient vers elle, cherchaient une ombre vaine, qui m'échappait toujours. Dans cet effort je m'éveillai... L'obscurité seule était autour de moi, mon amante, mon père, mon bonheur, tout s'était évanoui... Regrettant mon erreur, je restais immobile... Oh, surprise!

dans le silence profond qui m'entourait, des sons d'une mélodie céleste vinrent charmer mon oreille. Faibles et lointains, ils semblaient être le chant des immortels : je crus qu'un des anges qui veillent sur la terre, chantait sur sa harpe la gloire du Très-Haut. Guidé par un attrait puissant, je quittai ma couche pour aller errer sur la montagne; le jour allait renaître; les étoiles pâlissantes annonçaient son retour; les monts de l'Orient commençaient à montrer leurs cimes blanchies au-dessus des ténèbres qui couvraient le reste de la terre. Tout dormait encore; la douce voix se faisait seule entendre, et l'écho des rochers, recueillant ses accords, les répétait, et charmait la solitude entière. Plein d'émotion, je tombai prosterné. Des larmes sans amertume s'échappaient de mes yeux. Mon ame ravie s'abreuvait avec délice de l'harmonie touchante. Enlevé à la terre, je croyais déja goûter les joies du Ciel; mais là même, j'emportais le souvenir

d'Helba. « Grand Dieu ! m'écriai-je, laisseras-tu imparfait ton plus bel ouvrage ? Helba, si digne de te connaître, restera-t-elle dans l'erreur ? » A peine avais-je prononcé ces mots, que tout devint silence; la voix cessa ; seulement j'entendis et je crus entrevoir à la lueur naissante, une personne vêtue de blanc, fuir à travers les arbres.

Cependant la lumière montant dans l'Orient, avait chassé les ombres, et répandu dans le ciel l'or, le pourpre et l'azur. Le jour ramenait la vie à toute la nature; un bruit confus s'élevait de toute part comme un hymne au Seigneur. Non loin de moi, sur une roche escarpée qui commandait une vue immense sur la plaine, j'aperçus la vierge de Moab. Sa lyre était près d'elle, et le voile qu'elle avait détaché de son front, était rempli des fleurs qu'elle venait de cueillir. Assise sur le roc élevé, la tête penchée sur une de ses mains, elle semblait plongée dans

une douce rêverie. Les arbres agités par les brises, balançaient leurs cimes à ses pieds, et de légères vapeurs qui s'élevaient de la terre, formaient au-dessous d'elle un nuage d'une éclatante blancheur. Tout autre que son amant l'eût prise pour un de ces immortels que le Seigneur envoie pour féconder la nature. Les fleurs qui l'entouraient, sa jeunesse, sa fraîcheur la rendaient semblable à l'ange du printemps. Ivre d'amour, dans une muette extase, je contemplais sa beauté. Tout à coup le soleil annoncé par tant de gloire, s'élève au-dessus de la montagne. A ce brillant aspect, Helba se proterne, ses mains jettent en offrande à l'astre radieux les fleurs qu'il fait naître, une pluie de roses retombe sur la plaine, et la fille de l'erreur adore comme Dieu même, l'ouvrage du Très-Haut.

Après sa prière, elle reprit le chemin des tentes. Je m'avançai vers elle, et je vis avec douleur qu'elle venait de répandre des lar-

mes. Elles brillaient encore sur ses joues comme la rosée sur les lis. « Voyez, lui dis-je, tout renaît à la joie; l'obscurité a fui, ainsi que la tristesse, devant l'astre du jour; vous seule, gardez dans votre ame de sombres pensées; une douleur secrète pèse sur votre cœur. O Helba! n'avez-vous pas un ami pour partager vos peines? » D'une voix émue l'étrangère répondit : « Un ami! les malheureux peuvent-ils en avoir? ils ne font qu'exciter la pitié, leur sort n'intéresse pas long-temps... » « Que vous êtes injuste, m'écriai-je, de ne voir que de la pitié dans mon cœur; de croire que votre souvenir puisse jamais s'y éteindre! Ah! plutôt ce soleil qui se lève sur nos têtes cessera d'éclairer le monde; oui, les mères oublieront leurs nouveau-nés avant que je cesse de t'aimer. » « Jeune Israélite, reprit la vierge, tu sais le langage des cours; il est aisé de tromper l'infortune, car elle a besoin d'espérance, et s'y livre facilement. Si je cédais à ton dé-

sir, si je te révélais le secret de mon cœur, te rendrais-je heureux? nos religions ne nous séparent-elles pas? » Helba se tut.... Ses dernières paroles avaient rappelé toutes mes craintes, elles bouleversaient mon ame. « Allons, dit-elle, retournons près de mon père; allons recevoir son premier sourire: le sourire d'un vieillard promet le bonheur pour le jour qui commence. » Puis elle marcha vers la tente. Je la suivis.

Pour nous soustraire à l'ardeur du jour, nous restâmes dans le bois de cèdres jusqu'au soir. Dès que la brise eut ramené la fraîcheur, nous nous remîmes en marche. Bien différent de la veille, mon cœur était sans espérance et rempli de tristesse. Ces mots de la vierge : *Nos religions ne nous séparent-elles pas?* étaient sans cesse dans ma pensée pour repousser l'espoir. Helba vit dans mes yeux la peine que je portais dans mon sein. Pour m'en distraire elle me dit : « Guerrier d'Israël, vois mon père,

le calme est revenu dans son ame : c'est à toi qu'il le doit. Tu l'as sauvé d'une mort sanglante, tu as honoré ses cheveux blancs, tu donnes à sa vieillesse un asile tranquille, tu fais son bonheur et le mien, et tu es triste encore! Oh! qui sera donc heureux, si ce n'est celui qui secourt l'infortune? »

En parlant ainsi, elle souriait; mais son sourire ne pouvait me cacher les larmes qu'elle répandait en secret. Je les sentais retomber sur son cœur; et le mien était près de se briser de cette autre douleur qui venait se joindre à la mienne.

Je lui répondais : « Comment ne pas gémir quand on perd sa félicité? comment se défendre des noirs chagrins quand l'espérance nous quitte? Helba! vous dont l'ame est si pure et si belle, vous qui êtes si digne d'être aimée du Seigneur, n'adorerez-vous jamais qu'une de ses créatures? »

« Pauvre infidèle, repartit la fille de Moab, c'est vous qui êtes à plaindre de

méconnaître le vrai roi du ciel et de la terre ? Dis-moi, Israélite, quel autre qu'un Dieu pourrait s'entourer de tant de puissance, de grandeur et de gloire? Baal paraît, et la nuit n'est plus; il se montre à la terre, et la terre se couvre d'abondance. Chaque jour il revient combler de ses bienfaits les hommes, ses enfans ; et chaque soir, quand il rentre dans ses demeures éternelles, sa divine compagne, qui partage avec lui l'empire de l'univers, vient verser sur le monde ses paisibles douceurs, la fraîcheur, le silence et le repos. Regarde et adore cette reine des nuits. Maintenant elle s'élève dans le ciel et répand sa lumière sur la nature charmée. Des régions élevées qu'elles habitent, ces puissances immortelles voient nos actions, les jugent, les punissent ou les récompensent..... »

« Il n'est qu'un Dieu, m'écriai-je, et ce Dieu est celui d'Israël. Les cieux proclament sa puissance et la terre sa bonté. Son

trône était avant les siècles, et sera encore quand les temps ne seront plus.

« Sa parole fit la lumière, et tout ce qui est sur la terre, dans les airs et dans les eaux; il a dit, et tout a été fait; il a voulu, et tout a été créé; sa main affermit la terre sur ses fondemens, et les temps ne pourront l'ébranler.

« L'abîme des eaux l'enveloppait comme un vêtement, les eaux s'élevaient sur les monts; le Seigneur a parlé, elles ont fui; à la voix de son tonnerre, elles se sont écoulées d'épouvante.

« Il a dit aux ténèbres de fuir, et l'astre que tu adores est sorti du néant; il a fait la lune pour marquer les temps; il a appris au soleil l'heure de son lever et celle de son coucher.

« Au dernier jour, pour tout anéantir, Jéhovah ne fera que détourner son regard, et tout sera détruit. Les astres égarés et privés de splendeur se détacheront du ciel; et ce soleil, que tu nommes un

dieu, dépouillé de sa gloire, tombera du firmament et mêlera ses débris aux grandes ruines du monde.

« Enfant de Baal, abjure ton erreur, adore celui qui ne périra jamais, celui qui est le seul immuable comme il est le seul éternel : il te couvrira de son ombre, et tu trouveras l'espérance sous ses ailes.

« Sa vérité t'entourera comme un bouclier ; il sera avec toi dans tes afflictions, car notre Dieu est un Dieu de bonté ; il assiste l'homme souffrant sur le lit de sa douleur ; et les mains, qui ont créé le monde, retournent sa couche pour reposer ses infirmités.

« Il donne le courage aux héros, l'innocence aux vierges, la majesté aux cèdres, et la blancheur aux lis.

« Il donne aux enfans de la terre tous les biens qu'elle produit ; et, pour tous ces bienfaits, il ne demande que leur amour. »

Transporté des vérités saintes que je ve-

nais de révéler, j'avais tout oublié hors Dieu et Helba. Ma voix s'était élevée en proclamant le Seigneur. Le prêtre idolâtre avait entendu mes paroles, et la crainte de voir sa fille abandonner le culte de Baal s'était emparée de son ame. D'un regard sévère il lui fit signe de venir à ses côtés; elle obéit; je retombai dans mes craintes, et je suivis en silence.

La première lueur du jour nous montra le terme de notre marche. Dans une vallée profonde, nous aperçûmes l'antique habitation qui allait devenir la demeure d'Helba. Ses tours élevées en dôme et toutes revêtues de lierre, ses hautes terrasses qui recouvraient les bâtimens frappèrent nos yeux. La lumière naissante les éclairait, un bois de cyprès croissait à leurs pieds. De hautes montagnes formaient à l'entour comme une barrière entre ce lieu et les contrées voisines. De la crête stérile d'un de ces monts sauvages, un torrent s'échappait et roulait ses ondes mugissantes sur un

lit de rochers. Parvenus dans le creux du vallon, elles devenaient tranquilles et serpentaient au milieu des prairies : un calme imposant régnait dans cette solitude; et la paix, exilée du reste de la terre, semblait s'y être réfugiée. Ah! David, je n'accuse pas d'injustice les décrets du Seigneur! mais puis-je me défendre des regrets les plus amers, quand je pense au bonheur que j'aurais pu goûter avec Helba dans cette retraite paisible ; avec Helba..... devenue mon épouse.... j'ai osé croire à tant de félicité! Hélas! que je me suis follement enivré de cet espoir !

En m'éloignant du camp, j'avais prévenu Abner d'une absence de peu de jours. Cependant le sixième depuis mon départ venait de finir, et je n'avais pu encore sans frémir penser au moment d'une séparation pour moi plus cruelle que la mort. Tout entier à l'amour, j'évitais Adoam, je redoutais son austère sagesse. Sans doute il avait lu dans mon ame ; sans doute il me

dirait de rompre des liens qui me retenaient loin de tous mes devoirs, dans une molle inaction. Je sentais le danger de rester près de la fille des idoles, et je ne pouvais me résoudre à fuir; je cherchais des raisons pour ne la pas quitter, mon cœur m'en offrait mille.... Un enfant, la joie et l'amour de sa mère, s'éloigne en folâtrant des regards maternels; il poursuit dans sa course légère une jeune colombe qui ne fait que d'essayer ses ailes: il la voit se réfugier dans son nid de verdure; il brûle de l'y atteindre; il s'élance après elle sur le frêle arbrisseau qui porte la demeure aérienne: soudain l'arbuste casse et tombe avec le nid, la colombe et l'enfant, dans un abîme profond que cachait le feuillage.... Ainsi mon bonheur devait être englouti dans la tombe d'Helba....

Le calme de la retraite ramenait de jour en jour la force et la santé dans le sein du vieillard. Son ame se reposait dans la solitude, et le doux spectacle de la nature

effaçait de son souvenir les sanglantes horreurs de la guerre. Cependant un nuage de tristesse obscurcissait son front. Ses yeux sans cesse attachés sur sa fille, souvent se remplissaient de larmes; une peine qu'il voulait nous cacher pesait sur son cœur; il connaissait celui d'Helba; il savait tout l'amour qui remplissait le mien; sa tendresse s'alarmait d'une passion que tous les deux nous nourrissions en secret; d'une passion orageuse que les obstacles ne font qu'augmenter.

Loin de tous les regards, un soir, j'avais été dans le bois des cyprès cacher mon amour et mes pleurs; je m'abandonnais à toute la tristesse de mon cœur; je détournais mes pensées de l'avenir..... j'appelais l'espérance, et l'inquiétude seule était dans mon sein, quand une voix que je ne pouvais méconnaître, tout à coup se fit entendre. Je prêtai une oreille attentive : c'était la vierge de Moab, elle chantait sur sa lyre un hymne à la reine des nuits, qui

s'élevait alors dans l'orient comme une autre aurore.

Guidé par la douce harmonie, je hâtai mes pas vers elle. Soudain une vive lumière brille à travers les arbres... Étonné, je m'arrête et vois près d'un autel le prêtre de Baal. Il tenait une torche allumée; les bandelettes sacrées ceignaient son front chargé de tristesse et d'années; une branche de cyprès couronnait ses cheveux blancs, il allait sacrifier à ses dieux. Helba prosternée, était à ses côtés. Craignant d'offenser le Seigneur, je détournai mes regards du culte des idoles; je m'éloignais, quand ces paroles prononcées par le prêtre vinrent me retenir et me glacer de terreur : « Viens, ma fille, viens expier ton amour en le sacrifiant au dieu qu'il outrage.... Arrache de ton cœur le trait qui le déchire, bannis l'Israélite de ton souvenir; viens jurer sur l'autel de Baal qui a sauvé les jours de ton père, de lui consacrer tous les tiens... »

A ces mots, furieux, désespéré, je m'élance entre le prêtre et la vierge... Mes cris, mes transports troublent le sacrifice. « Périsse, m'écriai-je, périsse le dieu qui m'enlève Helba... périsse l'homme qui veut m'en séparer !... »

Helba voit mon désespoir, et comme la victime que le glaive a frappée, elle tombe évanouie en embrassant l'autel. Cette vue achève d'égarer ma raison. Je l'en arrache, je la prends dans mes bras, je la serre sur mon cœur..... Malgré ses pleurs, malgré les cris déchirans de son père, je veux fuir; je veux l'emporter dans la solitude des déserts, la forcer d'être à moi, et mourir avec elle.... En vain le malheureux père embrasse mes genoux, et me redemande sa fille : je suis sourd à sa voix, insensible à ses larmes; je repousse ses mains suppliantes; je le vois sans pitié se traîner sur mes pas; ses sanglots, son désespoir, ne peuvent m'arrêter; je me dégage de ses bras qui veulent me retenir; je m'é-

loigne.... O honte ! ô surprise ! dans l'ombre épaisse du bois, j'aperçois Adoam triste et sévère. Il me parut un envoyé du Ciel qui venait me reprocher mon coupable amour.

« Fuyez, me cria-t-il, hâtez-vous d'arracher à ce vieillard le seul bien qui lui reste. Détournez les yeux de sa douleur, craignez qu'elle ne vous évite un crime; riez-vous de ses pleurs, de sa mort peut-être, et allez jouir en paix d'un amour qui flétrit à la fois la vieillesse, l'innocence, et vous-même. » La foudre qui fût tombée à mes pieds m'eût paru moins terrible que ses paroles. Comme un loup cruel qui vient d'enlever un agneau aux caresses de sa mère, abandonne sa proie à l'approche du chasseur, de même, à ces mots, je remis la vierge dans les bras du vieillard. La vue du juste avait fait entrer le remords dans mon cœur, et avait dissipé les ténèbres que la passion y avait élevées. Je vis toute l'horreur de mon crime. La rougeur

sur le front, j'allai tomber aux pieds du vieillard; ma langue cherchait en vain à peindre mon repentir, je ne pouvais que pleurer. L'ancien de Moab sentit couler mes larmes, et voyant ma douleur, me tendit la main et voulut me relever.

« Non, non, lui dis-je, c'est à vos pieds que je dois mourir, c'est ici que je mourrai : car je ne puis obtenir de pardon. J'ai été impie envers la vieillesse et le malheur; j'ai voulu profaner l'innocence; j'ai arraché un enfant à son père : je dois être en horreur aux hommes et puni du Ciel. Oh ! vous que j'ai offensé avec tant de barbarie, vous que j'ai abreuvé de chagrins si amers, jugez de ma douleur : je baise les mains qui m'enlèvent Helba »

Convaincu de la vérité de mes regrets, le prêtre idolâtre m'attira vers lui. « Crois-tu donc, me dit-il, que je puisse être ingrat ? que je puisse oublier que je te dois la vie, et des jours bien plus précieux encore que les miens ?... Ah ! plutôt je ces-

serai de vivre : l'ingratitude est odieuse aux immortels; c'est le crime des enfers. Les dieux nous commandent d'effacer de nos cœurs le souvenir d'une injure, et de graver sur le marbre la mémoire d'un bienfait. Une folle passion a pu te rendre coupable; dans son délire tu as fait couler mes larmes; mon fils, je te les pardonne, et je te conjure par elles de ne pas rejeter ma dernière prière : tu m'as sauvé la vie; ah! ne m'ôte pas le bonheur qui me reste : je puis encore en goûter près d'Helba, près de ma fille fidèle à ses dieux et à ses sermens; mais je le perdrais sans retour, je maudirais l'existence que je te dois, je t'accuserais de tous mes maux, si un jour elle devenait parjure. Jeune guerrier, je te vois verser des larmes, elles coulent pour une femme, et, tandis que tu pleures, tes frères d'armes affrontent des dangers, et répandent leur sang dans les champs de la gloire. L'honneur et ton pays t'appellent, seras-tu sourd à leur voix sacrée? Reste-

ras-tu toujours honteusement enchaîné par une faible vierge loin de tous tes devoirs ? Un cœur comme le tien a besoin de gloire, la trouveras-tu dans cette solitude? Quand la passion qui t'égare ne t'agitera plus, que te restera-t-il ? des regrets et d'amers souvenirs. Oh ! vous qui avez guidé les pas de son jeune âge, sage Adoam, unissez vos efforts aux miens. Sauvez-le , sauvez ma fille des périls qui les menacent.»

En parlant ainsi, le père d'Helba me pressait sur son sein, Adoam me dit : « Demain dès que l'aurore reviendra dans les cieux, je retournerai vers Abner; si l'amour n'a pas endurci votre ame contre les douleurs d'un père, si les lois du Seigneur vous sont encore sacrées, vous suivrez mes pas. Le Dieu qui vous commande de fuir tient tous les cœurs dans ses mains, et les change à son gré. Sacrifiez-lui vos désirs les plus chers, mettez votre espérance en lui, et Helba peut-être un jour deviendra votre épouse. »

Alors la vierge, étouffant ses pleurs, et rejetant en arrière son long voile, et ses cheveux en désordre, s'avança vers moi. Ses genoux tremblans la soutenaient à peine. Elle s'appuya sur l'autel. Ses yeux, fatigués de larmes, rencontrèrent les miens : ce regard était déchirant. Il me sembla que c'était le dernier. Elle me dit : « A tout ce que je te dois, sauveur de mes jours ! joins encore le bonheur de mon père. Ecoute la voix de la sagesse, elle est dans la bouche des vieillards. » Puis, avec un effort douloureux, elle ajouta : « Consens à t'éloigner ; ne me refuse pas de suivre Adoam. Dans ton absence, je demanderai au Ciel la science du vrai Dieu. Je lui demanderai d'être digne de toi. » Comme les vagues mugissantes que la tempête a soulevées se calment devant l'ange des mers, ainsi les pensées de désespoir qui déchiraient mon sein s'apaisèrent à ces paroles d'Helba. « Oui, m'écriai-je, je t'obéirai ; je porterai loin de toi ma peine et mon amour. Vieil-

lard, vous serez satisfait. Adoam, je suivrai vos pas. » En disant ces mots, je me précipitai dans les bras du fils d'Ithamar, il me pressa étroitement sur son cœur, et je sentis ses larmes couler avec les miennes.

Le temps qui ne s'arrête jamais dans sa course rapide, avait amené l'aurore qui allait éclairer mon départ. A peine commençait-elle à blanchir les ombres, qu'Adoam était déja près de ma couche, pour me rappeler ma promesse de la veille. Hélas! je n'avais pu l'oublier; et la nuit tout entière n'avait été pour moi qu'une longue veillée de larmes. Il vit ma douleur, et, me tendant la main, il me répéta les paroles de la vierge. Il voulait ramener l'espoir dans mon cœur. Partons, dit-il, le Seigneur voit votre sacrifice, et ne le laissera pas sans récompense : car l'obéissance à sa loi lui est plus agréable que les riches offrandes.

Gardant un morne silence, je me laissai conduire jusqu'à la dernière porte de l'an-

tique demeure. Avant d'en franchir le seuil, je m'arrêtai : je tremblais de faire un pas de plus. Je demandai en vain au guide de mon jeune âge de revoir Helba, ne fût-ce qu'un moment, pour lui dire adieu, pour lui jurer un éternel souvenir. « Non, non, dit-il en m'entraînant. Pour vaincre l'amour il faut le fuir. Celui qui aime le danger en devient la victime. Fuyons sans regarder derrière nous. La vertu et le devoir vous attendent sous les drapeaux que vous avez juré de suivre. »



Semblable au criminel qui vient d'être jugé, et qui marche à la mort, je suivis Adoam. Aigri par le malheur, j'osais accuser le Ciel d'injustice et mon ami de cruauté.

Déja nous avions atteint le sommet d'un de ces monts qui entourent l'habitation solitaire d'où j'étais arraché. Déja nous n'a-

percevions plus que ses hautes tours, qui s'élèvent au-dessus des cyprès, quand les pas précipités d'un messager retentirent subitement. Surpris, nous suspendons un instant notre marche. Adoam a reconnu Eliacin, le plus jeune de ses fils.

Il arrive du camp d'Abner. La sueur coule de son front, la poussière couvre ses habits. La pâleur, la tristesse de ses traits annoncent un malheur. Respirant à peine, d'une voix entrecoupée, il m'adresse ces mots : « Seigneur, avant la fin du jour ces lieux verront Saül et son armée. Ils viennent sur mes pas. Vainqueur de Nahas, votre père venait de joindre ses forces à celles d'Abner, quand les Moabites, soutenus par d'autres peuples ennemis du Seigneur, sont venus fondre sur nous. Nous les croyions terrassés, et ils nous ont attaqués de toutes parts. Accoutumés à la victoire, nous avons cru pouvoir aisément les repousser. Nous n'avons point invoqué le Dieu fort des armées, et le Seigneur

irrité nous a retiré son aide. Nos bras sont demeurés sans force, et nos glaives sans gloire; et maintenant (chose affreuse à redire), maintenant Israël fuit devant l'impie Moab. Dans le dernier combat, Saül a vu tomber à ses côtés ses braves les plus chers. Sur leurs corps sanglans, il a dit anathème à Moab. Il a juré vengeance; il a juré, par le nom redoutable du Dieu vivant, d'exterminer la race entière des adorateurs de Baal, depuis l'enfant encore à la mamelle jusqu'au vieillard chargé de jours. Il a juré d'immoler la vierge sur le sein de sa mère, et le fils dans les bras de son père. J'ai frémi : je savais votre amour. J'ai devancé l'armée; j'ai voulu vous avertir des périls qui menacent votre amante..... »

Comment te peindre, ô David! le désespoir qui me saisit alors? Je crus que ce moment allait être le dernier de ma vie : un froid mortel parcourut tout mon corps; mon cœur cessa de battre; je demeurai

immobile...... Mes cheveux se hérissèrent sur ma tête; un tremblement convulsif m'agita.... O vision d'horreur! je crus voir tout à coup la terre se couvrir de sang! il ruisselait jusqu'à moi.... Avec une affreuse contraction, je saisis le bras d'Adoam : Vois, vois, lui criai-je, c'est le sang d'Helba, c'est le sang de mon amante... j'y veux mêler le mien. »

En proférant ces paroles impies, j'allais attenter à mes jours. Éliacin retint mon bras, et, m'arrachant l'épée qui brillait dans mes mains, il me dit avec force : « Seigneur, c'est pour défendre l'innocent que le roi vous l'a remise..... » « C'est pour défendre Helba que je la reprends! m'écriai-je. Venez, ô mes amis! hâtez-vous de me suivre, venez sauver Helba, il en est temps encore!... Le désert, les forêts dans leurs antres sauvages, donneront à l'infortunée un asile qu'Israël lui refuse. »

L'excès de mon malheur m'avait rendu mes forces. J'entraînai sur mes pas Adoam

et son fils. Bientôt nous eûmes descendu les flancs escarpés de la montagne ; bientôt nous aperçûmes la Moabite assise près de son père, sur le bord d'un torrent. La vierge baissait la tête sur le sein du vieillard, et le malheureux père, les yeux levés vers le Ciel, le priait de tarir les pleurs de sa fille... Etonnés, effrayés de notre soudain retour, ils se levèrent et vinrent au-devant de nous.

« Quel autre malheur vient fondre sur nous ? » s'écria le père de mon amante..... Trois fois je voulus répondre, et trois fois la parole expira sur mes lèvres tremblantes. Comment se résoudre à porter la mort dans le cœur d'une timide vierge ? Cet effort était au-dessus de moi.... Je tombai à leurs pieds sans mouvement...... Quand je rouvris les yeux, le vieillard et sa fille savaient tout.

Oubliant ses propres dangers, Helba me prodiguait ses soins, et pleurait sur moi ; Eliacin s'occupait des apprêts de la fuite,

et Adoam, dans ce moment terrible, trouvait encore des mots d'espérance et de consolation.

Tout étant préparé, nous partîmes. Un esclave natif de ces contrées guidait nos pas fugitifs. Habitant de ces montagnes, il en connaissait les retraites les plus cachées. Nous marchâmes avec ardeur. Le soleil approchait de la fin de son cours, quand nous arrivâmes sur les bords d'une forêt aussi vieille que le monde. Le pâtre nous fit entrer dans sa sombre épaisseur : le pied de l'homme n'y avait frayé aucune trace; des lianes et des vignes sauvages, entrelacées d'un arbre à l'autre, retardaient et entravaient nos pas. Après une marche longue et pénible, nous parvînmes à une vaste plaine de sable et de bruyère; l'œil en pouvait à peine mesurer l'étendue. De distance en distance, de hautes pierres tachetées d'une mousse jaune et grisâtre, s'élevaient sur ce sol aride, pour redire aux siècles le lieu d'un grand combat. Notre

guide s'arrêta devant un de ces monumens des premiers jours; puis, écartant des branches d'arbustes qui croissaient à l'entour, nous montra l'entrée d'une caverne profonde, et nous fit signe d'y descendre en le suivant. Le pâtre frappa les veines d'un caillou, et alluma une branche de cyprès. Cette lueur, en dissipant les ombres du souterrain, en chassa encore une foule innombrables d'oiseaux amans des ténèbres. Le bruit sourd de leurs ailes retentit lugubrement comme un tonnerre lointain. Un d'eux s'abattit sur Helba; elle frissonna et s'appuya sur moi. Je la vis pâlir, et elle me dit d'une voix basse : « Jeune étranger, tu ne m'as sauvée que pour peu de jours... je mourrai bientôt; l'oiseau de mort m'a touchée. »

Je cherchai en vain à détruire son idée : moi-même, en voulant dissiper sa crainte, je tremblais de tout mon corps; un noir pressentiment venait glacer mon cœur. Elle me fit un signe de silence en me mon-

trant son père, et nous nous remîmes à suivre notre guide. Conduits par la lumière de son flambeau, en avançant sous ces voûtes, nous vîmes avec effroi des ossemens humains, des armes brisées, des crânes blanchis et des restes d'armures suspendus aux murs des galeries souterraines qui s'alongeaient devant nous. A cette vue, le prêtre de Baal s'écria : « O vous qui avez passé les douleurs de la vie, vous qui dormez en paix, tranquilles habitans de la tombe, protégez dans votre obscure demeure, cachez un père qui veut arracher son enfant à la cruauté des hommes ! »

Je soutenais Helba, je guidais sa marche incertaine et chancelante. Les pleurs qu'elle cherchait à cacher, ses soupirs étouffés trahirent enfin sa frayeur. Je l'attirai vers moi, et, la pressant sur mon cœur : « Fille de l'exil, lui dis-je, peux-tu aimer encore celui qui te conduit de douleur en douleur ? Ah ! le Dieu que j'adore connaît tout mon amour ; il sait que

je voudrais t'asseoir sur le trône, et je suis contraint, hélas! d'errer avec toi sans asile, loin de mon pays qui demande ta mort! Des déserts, des tombeaux, sont les seuls abris qu'Israël nous laisse! »

« Des déserts, des tombeaux, me répondit Helba en baissant sa tête sur mon sein, peuvent encore me donner le bonheur, si j'y suis avec toi et avec mon père. » Puis, relevant son visage mouillé de larmes, elle ajouta : « Je le jure par les morts qui nous entourent, je te le jure dans cette demeure que le mensonge n'habite pas, sous le glaive de Saül je t'aimerais encore... »

Tant d'amour rendit un peu d'espérance à mon ame. Pressant mon amante dans mes bras, j'osai envisager l'avenir. Cet instant d'espoir fut pour moi le dernier moment de bonheur.

Parvenus à un endroit vaste et élevé du souterrain dont la voûte entr'ouverte laissait pénétrer la dernière lueur du jour à

travers des buissons de ronces et d'aloès, notre guide nous dit : « Ici, seigneurs, vous pouvez en sûreté attendre le départ de l'armée d'Israël. Bientôt elle cessera de fuir ; bientôt elle quittera une contrée stérile qui ne pourrait pas la nourrir. » « Alors, ajouta l'ancien de Moab en voyant la pâleur de sa fille bien-aimée, alors nous quitterons ce lieu triste et lugubre ; nous irons chez quelque peuple hospitalier, aimé des dieux et ami du malheur, qui ne refusera pas un asile à mes vieux jours et à notre infortune. Là nous pourrons retrouver la douce paix, mère du bonheur et fille de la vertu. » En parlant ainsi, il tendit la main à Helba qui, la serrant sur son cœur, voulut sourire comme si elle espérait encore ; mais des larmes s'échappèrent de ses yeux, et vinrent tomber sur la main du vieillard, qui s'écria avec un douloureux accent : « Hélas ! mon enfant, quand cesseras-tu de répandre des pleurs ? » « Quand je

verrai ta vieillesse tranquille, repartit la belle Moabite; quand je te verrai, ô mon père! un asile assuré. » Disant ces mots, elle se jeta dans ses bras, et nous n'entendîmes plus que le bruit de leurs sanglots au milieu du calme imposant des tombeaux. Adoam essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues vénérables, et cherchant à nous distraire de tant de sujets de tristesse, employa chacun de nous à l'arrangement de notre sombre demeure. Aidé d'Eliacin, j'allai dans la forêt voisine cueillir la mousse la plus molle pour la couche d'Helba. Nous la recouvrîmes d'une épaisse peau de lion. L'esclave alluma un feu pétillant au milieu de la grotte, et plaça sur un bloc de rocher que le temps avait détaché de la voûte, des corbeilles d'osier pleines des choses nécessaires à la vie.

Après le repas du soir, nous allâmes tous demander au Ciel le repos dont nous avions besoin; mais ce fut en vain que j'appelai le sommeil : il fuit ceux qui pleurent. Il ne

vint pas fermer mes yeux. Une brûlante insomnie m'agita sur ma couche, pendant toutes les longues heures de la nuit silencieuse. Quel malheureux n'a senti s'accroître ses maux dans le calme des ténèbres? Seul avec ses souvenirs que rien ne vient troubler, sa peine est plus amère ; il se croit abandonné et du Ciel et des hommes ; ses désirs appellent la lumière ; et quand il la revoit, sa douleur est allégée; l'astre qui ramène le jour lui semble un regard de l'Éternel qui vient le consoler. Je l'éprouvai quand le premier rayon de l'aurore venant à pénétrer dans la caverne par l'ouverture de la voûte, dissipa l'obscurité qui m'enveloppait de toutes parts. Je tombai à genoux près de ma couche, et j'adorai celui dont les cieux redisent la puissance.

Deux fois nous vîmes le soleil se lever et se coucher sur le lieu de notre exil. Nos journées étaient longues et tristes. Adoam seul ne se laissait point abattre : il trouvait dans le calme que donne la vertu de la

force pour soutenir nos ames. Il nous rappelait des malheurs bien plus grands que les nôtres, que le Ciel avait changés en joie. Il nous redisait les pleurs d'Abraham condamné à immoler son fils, et ses transports quand l'ange du Seigneur vint retenir son bras. Il peignait la douleur de Joseph vendu par ses frères, et ses douces larmes quand il leur pardonna. Il ajoutait: « Comme le Tout-Puissant fait jaillir l'eau vive des sables brûlans du désert, ainsi quand il le veut, il fait naître le bonheur du sein de nos misères même. »

C'était avec une adresse merveilleuse que le fils d'Ithamar savait mêler des consolations à ces touchantes histoires, et la vierge idolâtre apprenait en l'écoutant à aimer la religion divine, qui, pour nous consoler, nous commande l'espoir. Souvent, pendant les récits d'Adoam, ses yeux s'étaient élevés vers le Ciel, comme pour l'implorer; souvent ils avaient laissé tomber des pleurs qu'elle aurait voulu cacher à son père. L'attendris-

sement avait touché son cœur, et peut-être il allait s'ouvrir à la persuasion et à la vérité; mais l'ancien de Moab, plein de l'expérience que donnent les années, avait vu la pensée de sa fille : craignant toujours qu'elle n'abandonnât le culte de ses dieux, que l'amour ne lui fit adorer le dieu de son amant, il lui dit : « Prends ta lyre, Helba, que tes accens mélodieux chassent l'horreur de cette sombre caverne. L'harmonie est un présent du Ciel qui calme nos douleurs, allège nos souffrances et double nos plaisirs. »

La vierge, obéissant, fit éclater sous les voûtes funèbres une voix pleine d'émotion et de mélancolie; elle chanta les douces joies du foyer paternel, le bonheur des enfans rassemblés dans une même demeure, les charmes de l'amitié entre des frères, leurs fêtes innocentes, les caresses de l'aïeul qui sourit à leurs jeux. Elle dit l'arbre antique qui couvre de son ombre le seuil hospitalier; le cyprès des tombeaux, les plai-

sirs qui succèdent au travail, quand le jour n'est plus, et les histoires racontées à la lueur des lampes. Elle ne vous oublia point, fidèles serviteurs, qui avez vieilli dans l'amour de vos maîtres; vous augmentez la famille du Juste, vous attirez sur elle les bienfaits du Ciel..... Puis, changeant le mode de sa lyre, elle ajouta : « Quel cœur si mal fait pourrait perdre le souvenir de la tombe de ses pères? qui pourrait s'en éloigner sans regrets, ou la revoir sans verser des larmes religieuses?.... Oh! quand pourrai-je en répandre encore sur celle de ma mère? Quand pourrai-je embrasser son tombeau, et prier celle qui m'a donné la vie, de révéler à mon ame l'éternelle vérité que les morts seuls connaissent! »

Comme elle prononçait ces dernières paroles, mille cris se firent subitement entendre. Tous frappés de la même terreur, le cœur en proie aux mêmes angoisses, nous écoutons..... Chaque instant augmente le tumulte..... Des clameurs, des

hurlemens barbares ébranlent la forêt..... Bientôt, les pas précipités d'hommes armés retentissent sur nos têtes, comme un tonnerre de mort. Alors, ne doutant plus que nous ne fussions découverts, égaré de désespoir, je me jetai aux pieds du père d'Helba..... « Sauvez-la, m'écriai-je, sauvez-la! Oh! vous de qui elle tient la vie! qu'elle vous la doive une seconde fois; qu'elle abjure le culte de Baal..... Dites-lui d'adorer.... Adorez avec elle le Dieu saint d'Israël..... » « Non, non, repartit le vieillard en pressant sa fille sur son sein, jamais je n'adorerai le Dieu auquel on sacrifie l'enfant dans les bras de son père. Non, plutôt que d'être parjures, nous saurons mourir. »

En vain, Adoam et son fils s'unirent à ma prière; en vain, tous les trois entourant le vieillard, nous le conjurâmes de ne pas rejeter la vie, et de sauver Helba; toujours inflexible, il nous repoussait encore, quand nous entendîmes ce

cri de mort résonner sur les voûtes :

« Qu'ils meurent, qu'ils meurent! les enfans des idoles..... »

« Qu'ils meurent, qu'ils meurent! répétaient d'autres voix. »

Furieux, désespéré, armé de ma seule épée, je vole pour défendre l'entrée de la caverne; Eliacin et son père accourent sur mes pas; prompt comme la foudre des tempêtes, j'arrive à l'étroite ouverture qui donnait dans la plaine; déja une foule de guerriers d'Israël allait y pénétrer. Sans bouclier, sans casque, je m'élance au-devant d'eux.

« Frappez, leur criai-je, voilà votre première victime. Frappez ce fils de votre roi, que vous avez vu partageant vos dangers, que vous avez juré de défendre au péril de vos jours. Que mon sang assouvisse votre rage, car, je le jure par le Dieu vivant, ce ne sera qu'après l'avoir versé, que vous pourrez répandre celui de mon épouse. »

Ces vieux guerriers, qu'aucune crainte de dangers n'aurait pu retenir, s'arrêtèrent devant tant de douleur et de désespoir. Ils reconnurent en moi le compagnon de leurs combats, et l'émule de leur gloire, et dirent en se retirant : « Que d'autres accomplissent le serment de Saül, nous ne lèveront pas nos glaives sur l'épouse de son fils. »

A peine ces guerriers, touchés d'humanité, s'éloignent de la caverne, que ressaisissant l'espoir de sauver Helba, je l'entraînais loin de la grotte sépulcrale. Le vieillard sans espérance marchait appuyé sur sa fille : Adoam et Eliacin nous précédaient dans les routes sombres et tortueuses du souterrain, et nous guidaient vers une issue secrète qui s'ouvrait dans la partie la plus épaisse du bois. Déja nous y étions parvenus, déja nous revoyions la lumière du ciel ; elle ne nous montra que de nouveaux dangers.

L'armée de Saül remplissait la forêt ; son

désordre annonçait une défaite. Quelle route tenir à travers tant d'ennemis?

Incertains, nous hésitons; tout à coup une voix terrible cria, non loin de nous, « Enfans d'Israël, cessez de fuir, voilà les victimes que nous devons sacrifier. Le sang des idolâtres apaisera le Seigneur, et lavera la honte de notre fuite. Qu'ils meurent sur la tombe de Phinées : leur sang réjouira son ombre. Qu'il coule dans ce lieu même où le fils d'Eléazar immola cinq rois Madianites, avec leurs armées. »

A ces mots, appelant sur moi la mort qui menace mon amante, je me jette devant Helba, pour lui faire un rempart de mon corps. Plus furieux que la lionne qui défend ses petits, pendant quelques instans j'écarte les barbares, et détourne leurs coups. Adoam, Eliacin, secondent mes efforts. Entourés de toutes parts par le nombre qui augmente sans cesse, nous sommes séparés; en vain je me débats, des guerriers se sont précipités sur moi,

ils m'entraînent loin d'elle... loin d'elle que je ne puis plus défendre, et que je vois encore au milieu des tigres altérés de son sang. A genoux devant son père, elle le tient embrassé, et cache sa frayeur dans le sein du vieillard. Mes cris de rage et de malédiction , mes prières arrêtent une seconde fois les soldats de Saül. Retenus par ma douleur, ils cessent d'avancer et n'osent porter leurs mains sur l'épouse de leur prince. Soudain, du milieu d'entre eux un guerrier s'élance, il agite une épée étincelante, son casque rabattu me dérobe ses traits, et sa voix foudroyante fait retentir la forêt de ces paroles de sang :

« Lâches, vous hésitez de frapper l'impie, avez-vous donc oublié le serment de votre roi? Avez-vous oublié le meurtre de vos frères? Avez-vous oublié l'anathème? Vous voyez devant vous un prêtre de Baal, et vos glaives demeurent sans vengeance dans vos mains! le mien s'abreuvera du

sang de l'idolâtre et se rassasiera de celui de sa race. Oui, je le jure, il immolera sur la tombe de Phinées les ennemis du Seigneur. Anathème! anathème à Moab!... »

Proférant ce serment cruel, il marche à grands pas vers ses deux victimes... Immobile, les yeux levés vers le ciel, serrant étroitement sa fille sur son cœur, le prêtre de Baal le voit venir et attend tranquillement la mort. Mais la vierge ne pouvant contenir sa frayeur : Ah! sauvez-nous!... sauvez-nous, s'écrie-t-elle. Jonathas!... Jonathas!... me laisseras-tu mourir!

O désespoir horrible! ô déchirantes angoisses... Je l'entends m'appeler, j'entends sa voix qui me prie de la sauver, et je ne puis voler à son secours, et frémissant d'une inutile rage, je cherche en vain à me dégager des mains qui me retiennent. Sourd aux cris de ma douleur, le guerrier d'Israël arrache le prêtre de Baal des bras de sa fille; il repousse la vierge suppliante, et, saisissant les cheveux blancs du vieil-

lard, il le traîne sans pitié sur l'arène, et l'immole sur la tombe de Phinées...

Helba, dans un affreux désordre, a couru sur ses pas, elle a vu tomber son père sous le fer du guerrier, elle le voit étendu sur la pierre du tombeau, luttant contre la mort, et tendant vers elle des mains défaillantes. A travers ses sanglots, elle crie à l'inconnu, qui retirait son glaive du sein de sa victime : Monstre, cent fois plus cruel que les tigres les plus féroces, achève ton ouvrage, réunis un enfant à son père, frappe ce cœur qui te hait, qui te maudit, qui appelle sur toi toutes les vengeances du ciel; hâte-toi de mêler mon sang à celui que tu viens de répandre. Parlant ainsi, elle se jette près du vieillard mourant, elle le soulève, l'embrasse, le couvre de baisers. Tant de malheur uni à tant de jeunesse, de beauté et d'amour, émeut le guerrier. « Fille de Moab, lui dit-il, abjure ton erreur, et tu vivras encore; réponds, quel est ton Dieu ? »

« Mon Dieu est le Dieu de mon père ! s'écria la vierge, je n'en aurai point d'autre. Frappe, accomplis ton serment. »

Alors, ô spectacle d'horreur ! je vis briller le fer sur la tête d'Helba; alors j'entendis le dernier cri de son amour, le dernier de sa vie...

Ici Jonathas fut obligé de s'interrompre. De déchirans souvenirs refoulèrent vers son cœur. Ses larmes tombèrent en torrent sur le sein de David qui pleurait aussi en le tenant embrassé.

Après une pause douloureuse, le fils de Saül continua ainsi : Dans cet affreux moment, comme frappé moi-même, j'étais tombé aux pieds des gardes qui m'avaient retenu. Croyant que j'allais mourir, j'avais cessé d'accuser mon destin ; mais de cruels soins m'eurent trop tôt rappelé à la lumière, et rendu tout l'excès de mon malheur. Dieu puissant que j'avais offensé, vous savez ce que je ressentis alors ! Helba

pâle et mourante s'offrit à mes yeux. A demi-soulevée sur le corps inanimé du vieillard, elle disait : « Mon père ! mon père ! nous mourrons ensemble; ni les hommes ni la mort n'ont pu nous désunir ! » Croyant me voir à ses côtés, elle tendait la main dans le vague de l'air, puis, murmurant mon nom, elle s'inclina, s'affaissa, et mourut sur le sein du vieux prêtre.

A cette vue, livré à toutes les fureurs d'un violent désespoir, j'appelai sur celui qui venait d'immoler mon amante, les vengeances du Seigneur et la haine des hommes. « Qu'il soit maudit, m'écriai-je, celui qui a versé le sang de l'innocent; que le sang de ses victimes retombe sur sa tête, que leurs ombres vengeresses soient près de lui pour lui reprocher son crime; que ses jours soient sans paix, et ses nuits sans repos, ses enfans sans amour; ses amis sans pitié; que sa mère le rejette de son sein ; que son père rougisse en l'entendant nommer... Puisse la terre lui re-

fuser ses dons; puisse le malheur de sa vie le contraindre à demander la mort, et puisse la mort être sourde à ses cris ! qu'il l'implore long-temps, et qu'elle ne l'exauce qu'après avoir frappé ceux qu'il aimait le plus; que son corps, objet d'épouvante et d'horreur, soit la proie des vautours.... Que son ame... »

S'interrompant tout à coup, et entraînant David, Jonathas se prosterna près du cercueil d'Helba, et, d'une voix entrecoupée de larmes : « Seigneur ! Seigneur ! s'écrie-t-il, n'exauce pas la prière que je t'adressai alors; rends heureux celui sur lequel j'appelai tes vengeances... Oh ! toi qui ne connais encore qu'une partie de mes maux... David, oh ! mon ami..., prie avec moi; prions le Ciel de bénir celui que j'ai maudit... David, c'était mon père !... »

---

En achevant ces mots, le prince d'Israël

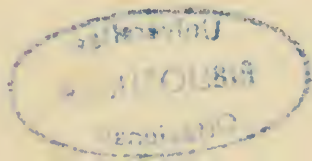
tomba dans les bras de David, et ses sanglots seuls se firent entendre. L'amitié, si ingénieuse à consoler, resta muette devant tant de douleur. Le jeune fils d'Isaï ne put que prier. Il conjura le Seigneur de répandre dans le cœur de son ami des consolations que la terre n'avait point à offrir. Grand Dieu! s'écria-t-il, s'il faut encore des larmes pour expier son amour, fais couler les miennes, et taris la source de celles qu'il répand. A cette noble prière, l'amant d'Helba, relevant la tête de dessus le sein de David, dit avec reconnaissance, le Seigneur a eu pitié de mes maux : il m'a donné un ami. Sa douce compassion guérira mes blessures. En achevant ces paroles, il souleva le drap mortuaire, regarda fixement celle qui n'était plus et qu'il aimait encore, pleura en silence pendant quelques instans, puis il laissa retomber le voile lugubre de la mort. Quittons ce lieu, dit alors David, il est temps de retourner vers Saül. Appuyé sur le berger de Juda,

Jonathas sortit de la caverne. Il lava la trace de ses larmes dans une source voisine, et rejetant sur ses épaules un long manteau, il couvrit ses habits de deuil des replis superbes de la pourpre. Eliacin, accompagné de quelques esclaves, l'attendait non loin de là. A la vue du prince d'Israël, ils amènent au-devant de lui son char brillant d'or; il y monte. David s'assied à ses côtés. Le fils d'Adoam saisit les rênes; les coursiers partent, et rentrent bientôt dans l'enceinte de la ville. Le peuple accourt sur le passage du brave Jonathas, l'espoir d'Israël, et pousse en le voyant des cris de joie et d'amour. La foule éblouie de sa magnificence, envie le sort du prince : elle ne voit pas les chagrins que recouvre la pourpre, et ne sait pas que la puissance, comme la vaste mer, souvent paraît tranquille, quand son sein recèle les tempêtes.

FIN.

# TABLE.





FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

De l'Imp. d'A. PIHAN DE LA FOREST.
Rue des Noyers, n. 37.

